

H-114-5

2e ex.

v.9

1927/1928



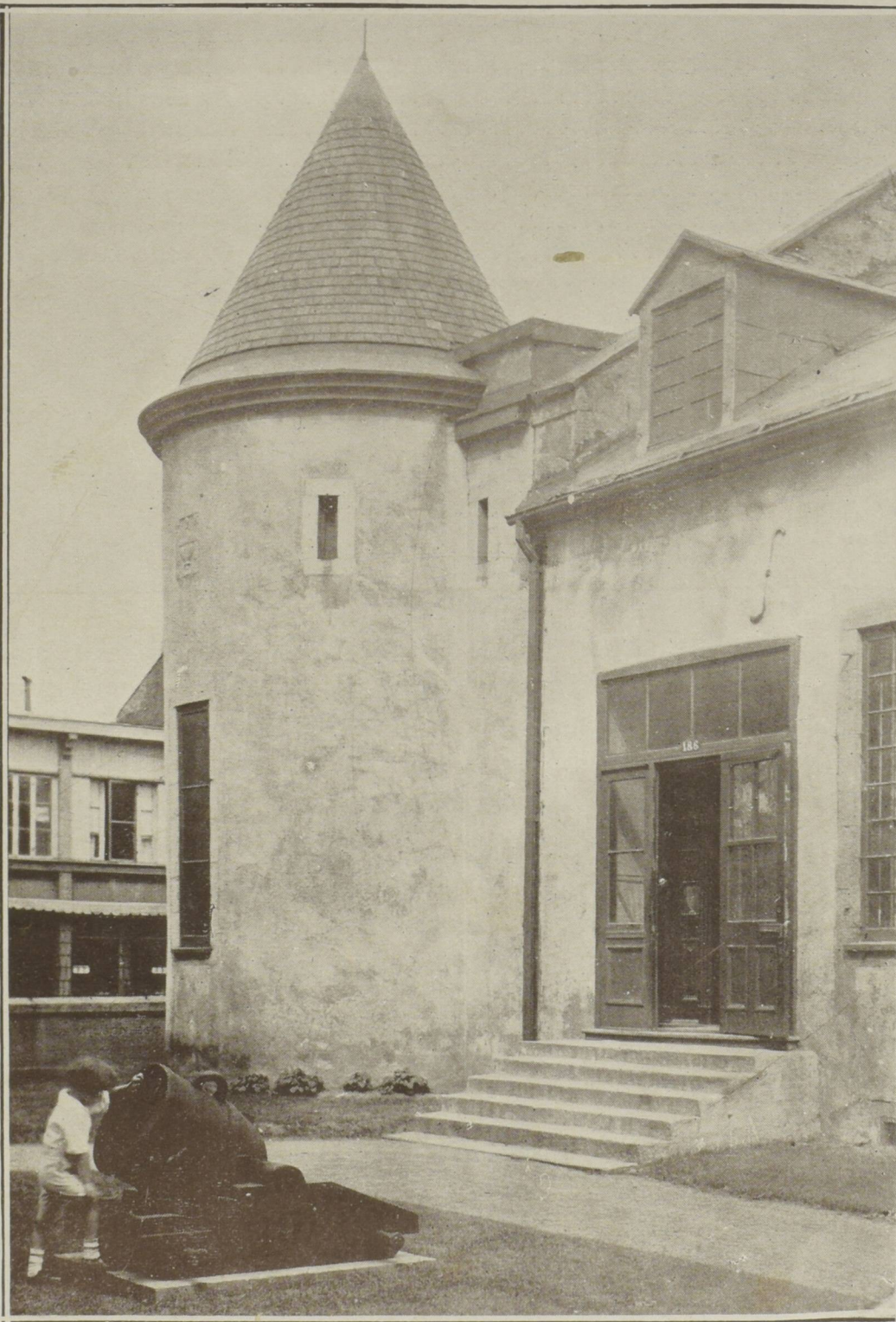
CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

L'APOTRE

739

1413



LE CHÂTEAU RAMESAY, MONTRÉAL

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

SEPTEMBRE 1927

Pages

TEXTE

1 — En Acadie.	THOMAS POULIN.
2 — La Rica.	MARIE BARRÈRE-AFFRE, (<i>Le Noël</i>).
7 — La mort d'Oendraka.	HARRY BERNARD.
9 — Chronique littéraire : <i>L'Evolution du Canada français</i>	FERDINAND BÉLANGER.
11 — Éphémérides canadiennes : août 1927.	
14 — La machine humaine : La tuberculose.	LE VIEUX DOCTEUR.
16 — Les maladies de l'enfance : Paralysies flasques et spasmodiques chez le jeune enfant.	DR PIERVAL, (<i>La Maison</i>).
19 — La bête humaine.	PIERRE LÉPINE.
20 — Mademoiselle "pose".	JEANNE LE FRANC.
20 — Boîte aux lettres.	JEANNE LE FRANC.
21 — "Célébrités".	JEANNE LE FRANC.
21 — Chansons (<i>poésie</i>).	MARYEL.
22 — Patrons "Gorey".	
23 — Pour s'amuser.	
24 — Le Coureur des bois (<i>feuilleton</i>).	GABRIEL FERRY.

ILLUSTRATIONS

6 — Une belle famille canadienne-française : M. et Mme Wilfrid Lachance et leurs seize enfants.
13 — Feu le Dr G. Ahern.
15 — Le T. H. Stanley Baldwin.
21 — Groupe des compagnons de Louis Riel.
32 — Une vieille maison de St-Jean-Port-Joli.

"L'Apôtre" est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Eminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, par S. S. Benoît XV et par S. S. Pie XI.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. "L'Apôtre" répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. "L'Apôtre" veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. "L'Apôtre" publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement: Canada, \$2.00 par année; Etats-Unis, \$3.00

"L'Apôtre" est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IX

QUÉBEC, SEPTEMBRE 1927

N° 1

EN ACADIE

L'ANNÉE 1927 aura été féconde en voyages de liaison nationale : voyages vers l'Ouest de l'*Action Catholique* et de l'*Université de Montréal*, voyage dans Québec d'un fort groupe de Canadiens français d'Ontario, voyage en Acadie des amis du *Devoir*.

L'année se clôturera par un deuxième voyage vers Québec, de survivance française de nos frères de l'Ouest.

Il est encore beaucoup trop tôt pour estimer les fruits que donneront ces visites des frères à leurs frères ; mais on peut déjà constater qu'elles sont efficaces.

Une meilleure entente existe entre notre province et nos groupes séparés de l'Ouest. Il était grand temps qu'elle survint cette meilleure entente, car on sentait qu'un mur s'élevait entre les fils éloignés et la vieille maison. On commençait à déjà nous accuser là-bas de n'avoir pas le culte du souvenir.

Les visites du *Devoir* dans l'Est auront aussi eu d'excellents résultats. On peut croire qu'ils auront contribué à faire disparaître la défiance des uns envers les autres. Ils nous auront certainement rapprochés de nos frères les Acadiens et permis de leur aider d'une manière plus efficace.

*

* *

Avec le *Devoir* nous avons récemment visité une partie du Nouveau-Brunswick, de l'Ile du Prince-Édouard, de la Nouvelle-Écosse. Voyage intéressant s'il en fut et bien de nature à nous renseigner sur la situation de nos frères

les Acadiens, sur leurs espoirs et leur montée rapide vers la survivance, sur les dangers qu'il faut encore conjurer.

Les groupements acadiens du Nouveau-Brunswick sont particulièrement vivants. On sent qu'ils ont réussi à se donner l'élément qu'il faut pour assurer leur survie : l'école. Oh, ce n'est pas parfait, mais c'est beaucoup. A tel endroit on nous annonce que depuis certain temps on peut maintenant enseigner du français aux petits enfants de langue française ; à tels autres un collège forme des chefs.

Aussi, peut-on y sentir la chaleur de la vie française, et à certains endroits, comme à Memramcook, lire dans les regards l'assurance que le danger d'assimilation est passé.

Dans la Nouvelle-Écosse, à l'Ile Madame que nous avons touchée et dans l'Ile du Cap Breton, la vie française est aussi intense.

Les groupes de l'Ile du Prince-Édouard nous paraissent plus incertains du lendemain. Ils sont plus isolés et partant ont plus besoin de secours immédiats. On nous le disait sur l'Ile : " Il nous faut des chefs parmi les jeunes ". C'est ici que nous pouvons aider en continuant à accorder des bourses pour assurer l'instruction française d'un certain nombre de jeunes acadiens.

Ce besoin nous paraît d'autant plus impérieux que la jeune génération a une forte tendance à se servir continuellement de la langue anglaise. Rien d'étonnant à cela, comme nous le disait publiquement le brave curé de Rusticot, la plus ancienne paroisse française de l'Ile, le programme d'étude est entièrement anglais. La langue anglaise doit nécessairement prédominer.

Pour nous résumer, nous dirons que les Acadiens du Nouveau-Brunswick sont sauvés et qu'ils survivront de plus en plus entièrement, que les groupements de la Nouvelle-Écosse peuvent sûrement être sauvés des dangers qui les menacent par l'anglicisation des jeunes ; que nos amis du Prince-Édouard sont dans une situation plus précaire et ont besoin de plus d'attention de notre part, parce que plus isolés et plus faibles.

Nous nous empressons d'ajouter que nous avons foi en l'entière survivance de tous, car ils en ont vu bien d'autres et le miracle acadien ne peut s'arrêter en si beau chemin.

La faiblesse des uns ne doit être que la marque du dévouement des autres pour la cause commune.

*

* *

D'ailleurs pourquoi ne serions-nous pas certains de la victoire finale quand les autres, ceux qui doivent nous assimiler, le sont pour nous.

Ici, nous ne pouvons nous empêcher de relater un petit bout de conversation que nous avons avec un vieil Écossais de l'Île du Prince-Édouard. Le passage des deux convois de Français l'avait bien frappé et il ne pouvait le taire.

Dans cent ans, nous dit-il, vous aurez tout l'Est du Canada. Ce n'est pas aussi certain que cela, répondons-nous. Si vos foyers continuent d'être vides et que les nôtres continuent de déborder, peut-être ; mais si le mal des autres nous atteint, il n'en sera sûrement pas ce que vous croyez.

Et quelques minutes après, en nous informant de sa famille, nous apprenions qu'il n'avait qu'un enfant.

Ces voyages ont un résultat immédiat certain : celui de nous imposer à l'attention des autres, de nous faire mieux respecter, sans compter le courage qu'il donne aux nôtres qui seraient portés à désespérer.

Thomas POULIN.

La Rica

ENVIROn huit jours avant la Notre-Dame d'août, Enriquetta Santiago, que par une ironie inconsciente on appelait la Rica (la riche), apprit que le logis où elle abritait sa misère venait d'être vendu.

A partir de ce moment, elle trembla.

Le vieux Don Pascualino, son précédent propriétaire, avait toujours été pitoyable à sa détresse de fille honnête et pauvre. Il se contentait des quelques pesetas péniblement économisées qu'elle lui apportait de temps à autre dans sa maison de la Calle-Ancha ; et lorsqu'elle lui parlait de l'arriéré qui grossissait tous les jours, il répondait du fond de son fauteuil de valétudinaire :

— Va, va, petite !... Dieu me le paye !...

Le nouveau propriétaire dirait-il aussi : Dieu me le paye ?...

La Rica, à ces pensers amers, secoua mélancoliquement sa belle tête pâle que couronnait une royale torsade, profonde et noire comme la nuit. Puis elle se remit à reprendre le filet suspendu au mur devant elle, car Enriquetta était *remendayra*, et gagnait son humble vie à raccommoder les instruments de travail des pêcheurs de Malaga.

Où irait-elle, s'il lui fallait quitter la demeure où elle se cloîtrait, plus fière et chaste qu'une infante en sa tour ?...

Pauvre demeure, pourtant !... Pauvre demeure, qui n'avait pour richesse que la beauté de celle qui s'y abritait !... Murs fendus, tuiles cassées, fenêtres où des papiers remplaçaient les vitres absentes !... Mais il y avait des liserons le long des façades bien blanchies ; il y avait des nids pleins de chansons au bord du toit, et sur l'appui branlant du balcon bas des pots d'œillets prodiguaient aux brises leur odeur d'épices et d'ambre.

La Rica roula le fil de chanvre autour de sa navette, piqua celle-ci au hasard entre deux mailles et se leva. Un grand découragement lui poignait l'âme.

*

* *

On l'avait ramassée vingt ans plus tôt, au matin de la fête de Saint-Jacques, sous le porche de la chapelle des Pénitents, à Madrid. Elle n'était alors qu'une toute petite chose informe, vagissante et plaintive, aussitôt recueillie par le grand maître des Pénitents, le comte Parédès lui-même.

Élevée comme une fille de bonne maison, elle avait atteint ses quinze années, charmant par sa grâce tendre le vieil homme veuf et sans enfants, que reconfortait cette gaieté jeune.

Mais le grand maître des Pénitents était mort d'un mal qui l'avait emporté très vite, ne lui laissant pas le temps de prévoir l'avenir de sa chère pupille. Et celle-ci, chassée par les héritiers, de lointains neveux du comte, n'avait trouvé aucun foyer hospitalier qui la veuille accueillir.

L'éducation qu'elle avait reçue ne l'avait guère préparée à la lutte. Dépaycée, effarouchée, elle se jeta vers la province comme vers un havre sauveur; mais ne trouvant nulle part l'asile dont rêvait sa faiblesse, Enriquetta avait fini par échouer à Malaga. Ici, elle était plus pauvre que jamais, certes, mais seule et tranquille. Sa joue et son front brûlaient encore au souvenir de telle auberge où elle n'avait servi qu'un jour, de telle ferme où on avait tenté de l'engager pour la vendange, et de ce magasin de fleurs qui ne possédait guère qu'une clientèle masculine, et d'où elle s'était enfuie écœurée, chancelante, comme si l'odeur des tubéreuses l'eût enivrée.

Maintenant, sa destinée dépendait de l'inconnu qui avait acheté les biens de Don Pascallino. Lui laisserait-il sa pauvre maison? . . .

Tout avait été vendu en bloc, à un seul acquéreur : les belles vignes, les *cortijos* entourés de grasses terres, les bois de chênes-lièges, et au bord de la mer les entrepôts tellement bourrés de raisins secs, que leur parfum attirait à dix lieues à la ronde toutes les abeilles alléchées. C'est dans la grande maison de la Calle-Ancha que le nouveau propriétaire avait élu domicile. La Rica connaissait bien cette spacieuse demeure, fraîche et sombre, où les plafonds brunis avaient des filets dorés, les fenêtres des grilles fleuries et les corridors des faïences miroitantes où se mêlaient toutes les couleurs de l'arc d'Iris.

. . . Ayant bien rêvé à toutes ces choses, la ravaudeuse de filets lissa machinalement ses beaux cheveux couleur de ténèbres. A quoi bon attendre dans l'incertitude une décision qui serait sans appel? . . . Mieux valait savoir tout de suite, et plaider un peu, prier même. . . Qui sait? . . . Cet homme serait bon peut-être, et dirait comme Don Pascallino :

— Va, va, petite? . . . Dieu me le paye! . . .

*

* *

La maison de la Calle-Ancha avait un grand patio de marbre, où l'odeur citronnée d'un haut magnolia régnait souverainement. La Rica suivait le domestique compassé qui la guidait sans mot dire, et sentait peser sur elle, sur sa pauvre robe, sur son petit châle reprisé et sur ses espadrilles fanées, le regard réprobateur de toute une arrogante valetaille.

On ne l'introduisit pas dans la salle étroite où jadis la recevait Don Pascallino, entre sa bibliothèque et sa collection de vieux tableaux. Mais

il fallait traverser un boudoir parfumé de bouquets trop nombreux et pénétrer dans un salon meublé "à la française", où le son d'un piano vibrerait.

Quatre personnes se tenaient là, et d'abord un homme d'un certain âge, dont les cheveux blancs n'adoucissaient pas la physionomie hautaine et dure. Une femme aux bandeaux grisonnants, de mine effacée, se tenait assise près de cet époux, qu'elle semblait craindre un peu, et maniait entre ses doigts transparents un tricot dont elle brûlait d'envie de manœuvrer les aiguilles. Mais un regard sévère de son voisin lui avait interdit son occupation favorite. Distraite, elle se bornait à caresser l'ouvrage replié tout en battant inconsciemment de la tête la mesure du morceau qu'elle écoutait.

La musicienne était une jeune fille d'aspect malingre. Elle avait les traits de l'homme impérieux assis non loin d'elle; mais l'air d'audace de son père se muait chez elle en une expression anxieuse et malade, qui accentuait sa chétivité et sa pâleur. Elle promenait mécaniquement sur les touches de longs doigts maigres, qui n'avaient qu'une seule bague : un énorme brillant à l'annulaire de la main gauche.

Debout à sa droite, un jeune homme respectueusement penché tournait les pages du cahier de musique. Il avait la beauté fière des Andalous de vieille race, et s'acquittait de sa besogne avec cette galanterie empressée qui est d'usage là-bas vis-à-vis des femmes. Galanterie d'autant plus légitime, qu'Inès d'Urgel était sa fiancée. . . .

L'entrée de la Rica interrompit la mélodie et amena sur le froid visage du señor d'Urgel une expression de surprise et de contrariété. En ordonnant d'introduire ici sa locataire, il ne s'attendait pas à lui trouver aussi piètre apparence. Il fronça les sourcils, jetant au domestique un regard irrité.

— Señor, balbutia faiblement Enriquetta, je viens à propos du loyer. . . .

Il eut un geste intraduisible.

— Vous auriez pu vous adresser à mon intendant, fit-il d'un ton plein d'ennui.

— Je comprends combien je vous dérange, reprit-elle, tordant avec angoisse la frange usée de son châle noir; excusez-m'en, Señor, je vous prie. . . . mais j'ai espéré trouver chez vous moins de rigueur que chez l'homme qui s'occupe de vos affaires. Je suis bien pauvre, et mon travail me donne un si petit salaire. . . .

Elle s'arrêta, sentant tout à coup l'énormité de ce qu'elle allait demander, et glacée surtout par la dureté du regard qui venait heurter le sien. O Sainte Vierge! . . . elle avait failli demander l'aumône à cet homme! . . . Involontairement elle se redressa, retrouvant une minute l'attitude aisée qu'elle avait jadis, lorsque dans la maison du comte Parédès elle portait des robes de soie. Près du piano muet où s'accou-

dait la musicienne, un soupir d'admiration s'exhala après avoir gonflé une jeune et mâle poitrine...

Cependant le *senor* d'Urgel disait sèchement :

— Vous venez me demander une réduction de loyer?... ou un délai pour le terme?... C'est inutile!... J'exige l'exactitude dans les paiements.

La voix d'Inès osa s'élever, implorante :

— Mon père!...

— J'ai dit! coupa-t-il avec brusquerie; et tournant vers la visiteuse un regard malveillant : dites-moi votre nom, acheva-t-il, pour que mon intendant soit averti de votre démarche déplacée?...

Blanche comme ces fleurs de magnolia dont l'odeur, depuis le patio, venait jusqu'à ce salon superbe, la Rica répondit avec calme :

— Enriquetta Santiago, *Senor*, pour vous servir.

Et faisant une petite révérence où son passé d'élégance sembla revivre, elle prit congé sans plus attendre.

... Adossé au mur, les bras croisés sur sa poitrine émue, Miguel, le fiancé d'Inès d'Urgel, suivait d'un regard intraduisible la belle fille si fière et si pauvre qui s'en allait...

*
* *

... Elle s'en alla, sans s'être rendu compte de l'effet que son nom avait produit : curiosité vive chez les deux femmes, surprise mêlée de contrariété chez le vieux *senor* d'Urgel.

Inès tourna vivement vers son père sa figure souffreteuse, marquée de taches de rousseur.

— Vous avez entendu?... fit-elle; Enriquetta Santiago... c'est elle!...

— Qui elle?... murmura Miguel, le fiancé, qui semblait redescendre de la lune.

— Elle... l'enfant trouvée... la pupille de l'oncle Parédès, expliqua Inès avec cette rapidité fiévreuse qui régnait toujours dans ses paroles et ses actes.

— Ah!... fit Miguel, visiblement au courant des événements anciens et jetant à son futur beau-père un regard sans douceur.

La vieille dame d'Urgel se décida alors à parler. Elle étendit vers son mari une main hésitante et pâle, en prononçant, d'une voix aussi incolore que son visage, cette phrase qui sembla lui coûter un terrible effort :

— Laisse-lui sa maison, mon ami!... Laisse, laisse...

Et elle ajouta ces mots dont l'ombre du vieux Don Pascualino dut se réjouir :

— Dieu te le payera!...

Mais le *senor* d'Urgel secoua la tête en prenant une mine dégoûtée et articula nettement :

— Moi, faire quoi que ce soit pour cette intrigante?... Jamais!...

— Il me semble pourtant, commença Miguel révolté...

Sa fiancée lui coupa la parole :

— Nous le lui devons bien, mon père, s'écria-elle avec volubilité; je ne crois pas qu'elle ait insisté beaucoup près du vieil oncle pour se faire donner sa fortune, sans quoi il y aurait eu un testament et nous aurions été frustrés. Par conséquent nous lui devons une réparation, et c'est Dieu lui-même qui nous en fournit l'occasion : avez-vous vu comme elle a l'air pauvre?... et comme elle semble tenir à cette demeure dont elle ne peut vous payer le loyer?... *Valga-me Dios!*... Soyez donc généreux, mon père : je vous en prie!...

Il dirigea vers Inès un regard glacé.

— Vous parlez trop, ma fille, répondit-il, et tout cela était bien inutile. Personne n'a besoin de me dicter ma conduite. Ma décision est prise et rien ne la modifiera. Reprenez donc, s'il vous plaît, cette *malaguena* si fâcheusement interrompue, et vous, cher Miguel, n'ayez pas cet air d'être absent : excusez-nous de débattre en votre présence ces petits dissentiments familiaux : que le piano chante, et tournez la page...

*
* *

La façade lézardée est bleue de volubilis. Des pots d'œillets déborde une vague pourpre, et chaque fleur de muflier semble dévorer un frelon endormi.

Miguel hésite devant la maison, mais son hésitation ne vient pas de lui-même.

Il s'est renseigné dans Malaga. Il sait la vie pure et les malheurs de celle qui habite ici, et il a la volonté de réparer l'injustice d'une destinée trop aveugle. S'il hésite, c'est à cause du silence de cette maison aux volets clos, c'est à cause de ces volubilis qui semblent isoler les murailles et les séparer du reste du monde avec une barrière de fleurs...

Sa main frôle à peine la porte comme si une timidité soudaine l'eût retenue. (La pensée du bel Andalou a-t-elle évoqué, au fond d'une maison de la Calle-Ancha, une pâle fille anxieuse pleurant son bonheur détruit?...) Une voix répond à ce heurt léger, et la porte ouverte montre au visiteur une pièce nue, d'où les pauvres meubles sont déjà partis...

La Rica est debout, toute droite, les mains pendantes. Sans doute était-elle occupée à se souvenir avant de quitter cette maison vide. Un linge aux coins entre-noués contient tout ce qu'elle possède. Miguel fait deux pas... Il songe que ce qu'il veut dire est difficile à exprimer, et il penche sa tête découverte, comme si le beau regard qui l'interroge l'intimidait.

— Vous allez partir, *Senorita*?... dit-il enfin d'une voix troublée.

— J'en ai reçu l'ordre hier soir, répond-elle avec sérénité ; on a tout vendu sur la place ce matin, et le senor d'Urgel doit avoir été payé de ce que je lui devais, puisque l'alcade m'a fait remettre encore un peu d'argent...

D'un geste décidé, Miguel l'interrompt.

— Laissons cela, laissons cela, fait-il ; il y a des choses qui vous importent davantage : dites-moi si vous êtes bien cette Enriquetta Santiago que le comte Parédès recueillit il y a vingt ans?...

Elle pâlit un peu, parce que le souvenir du bon vieillard qui voulait qu'elle soit heureuse lui serre toujours le cœur.

— C'est moi, oui, soupire-t-elle.

— Alors, il ne vous sera peut-être pas indifférent d'apprendre que le senor d'Urgel est son neveu, celui-là même qui vous fit chasser jadis de la demeure du comte comme il vous chasse aujourd'hui de cette maison.

Une faible exclamation d'Enriquetta est l'unique réponse, et ses mains qui ont frémi se calment brusquement.

— Dieu lui pardonne ! murmure-t-elle avec douceur.

Le visage crispé de Miguel se rapproche du sien.

— Vous acceptez cela, vous?... avec ce calme?... Vous qui êtes si belle, si douce, et qui menez une vie si sage... Vous qui pourriez être heureuse, aimée, m'entendez-vous?... aimée !... Vous allez partir sans révolte, Dieu sait vers quelles tâches misérables?...

— A quoi bon me révolter?... balbutient les lèvres tremblantes.

— C'est injuste !... crie-t-il obstiné, frappant d'un talon volontaire le sol dallé de rose ; riches déjà, ils vous ont pris une fortune. Maintenant, ils ne veulent même pas vous laisser tranquille sous ce pauvre toit !... Ils ne s'inquiètent pas de votre avenir, ils vous rejettent sans remords loin d'eux, dans la vie dévorante...

Elle se souvient : l'auberge... la ferme... la boutique de fleurs... Sa joue rougit brusquement, mais elle sourit, pensive, les yeux perdus dans le vide cruel de la petite pièce étroite.

Miguel poursuit d'une voix pressante :

— Vous avez droit à une revanche, et je vous l'apporte, moi !...

Elle ne s'étonne même pas, parce qu'elle ne comprend pas encore.

— Acceptez que je vous conduise chez une vieille senora qui est ma marraine : elle vous attend. Elle vous dira ce que je suis, et de toute ma vie passée elle fera une belle histoire que vous écouterez d'un cœur indulgent. Elle vous dira par quelle erreur je me suis fiancé à Inès d'Urgel, qui est si peu jolie et si malade. Mais elle vous dira aussi pourquoi j'ai rompu ces accords, et comment je n'aime pas Inès, et qu'il m'a suffi de vous voir...

Il s'arrête, il a joint les mains, il tremble devant la belle fille si pauvre, qui le regarde avec terreur, parce qu'elle ne s'attendait guère à rencontrer l'amour sur le chemin de sa misère. Il ne trouve plus de mots à lui dire, et il ne se doute pas de la lutte intime et profonde qu'il a déchaînée dans ce triste cœur.

Oui, ce serait une revanche, une belle et terrible revanche. La Rica est bien tentée de tremper ses lèvres dans la coupe offerte et d'aller sans hésitation vers cette souriante destinée.

Qu'est-ce qui la retient?... Oh ! mon Dieu, peu de chose !... une petite voix anxieuse et implorante, deux mots prononcés d'un ton de protestation et de prière ; répondant aux dures paroles du comte, Inès a osé murmurer : " Mon père !... "

Non !... la Rica restera pauvre ; elle ne prendra pas le bonheur d'une autre. D'ailleurs, n'entrevoit-elle pas le havre, enfin, d'où elle ne sera pas repoussée ?

Doucement elle ramasse le petit paquet aux quatre coins noués, et elle tend vers Miguel une main à l'étreinte franche :

— Merci, Senor... merci... mais je ne puis accepter. Dieu me fait une grande grâce : les Sœurs de la Miséricorde m'agrément comme postulante. C'est vers le couvent que je m'en vais. N'ayez donc pas d'inquiétude sur mon sort : vous voyez, je serai heureuse...

Elle s'éloigne du jeune homme interdit, elle va vers la porte, l'ouvre sur l'extérieur ensoleillé.

— Allez retrouver Inès d'Urgel : elle est bonne, elle mérite d'être aimée... Elle n'attend qu'un peu de bonheur, sans doute, pour s'épanouir. Je prierai pour vous deux...

Elle n'a pas dit autre chose : déjà sa forme mince a glissé hors du seuil ; et les volubilis, et les œillets pourpres, voient s'éloigner la Rica, aujourd'hui bien nommée puisqu'elle a le double trésor d'une conscience pure et d'un espoir divinisé.

Marie BARRÈRE-AFFRE.

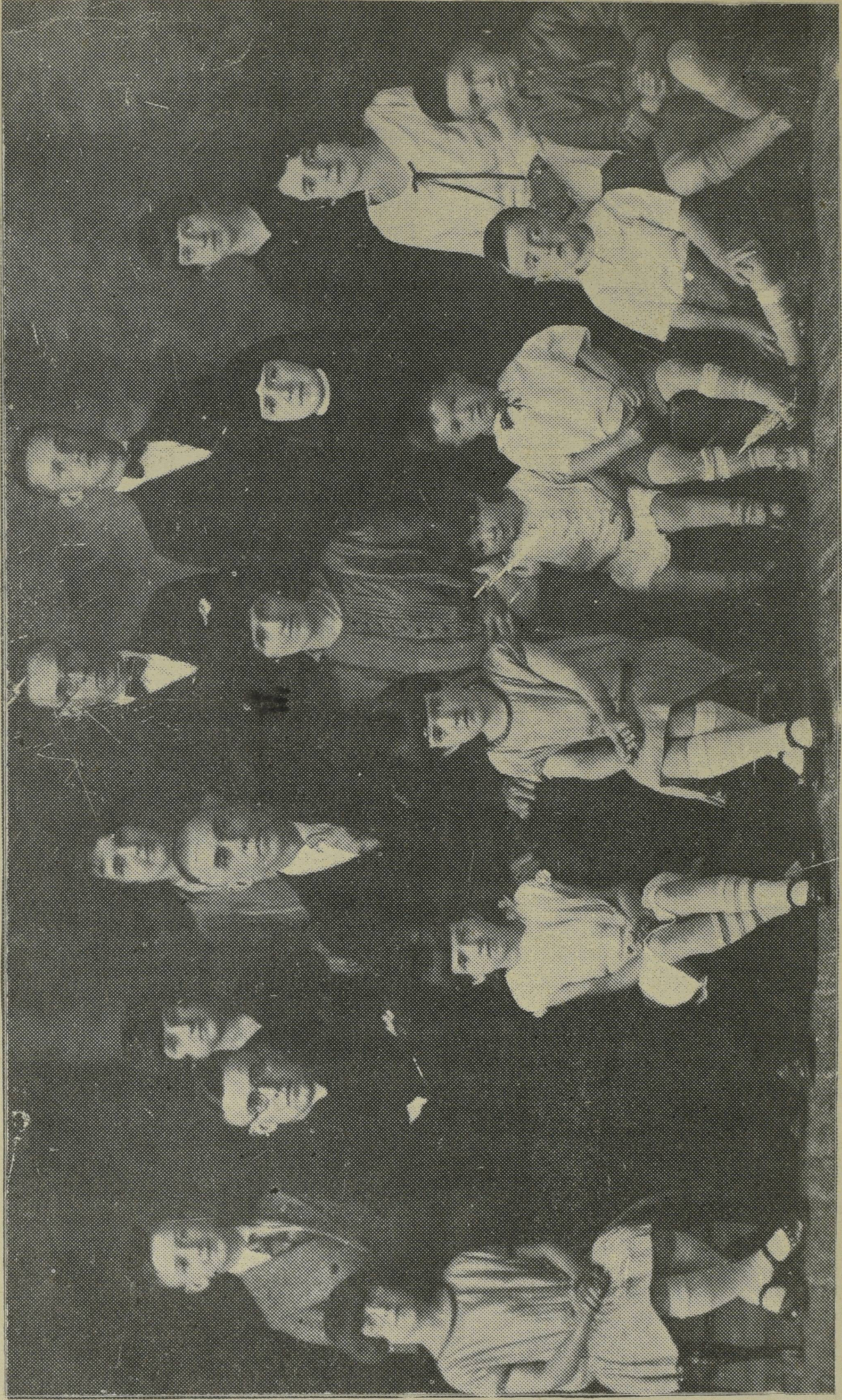
(*Le Nœl*)

En mettant l'homme aux prises avec l'infortune, Dieu le purifie de ses fautes passées, le met en garde contre les fautes futures, et le mûrit pour le ciel.

JOSEPH DE MAISTRE.

Une once de pratique vaut mieux que cent livres de théorie.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.



UNE BELLE FAMILLE CANADIENNE FRANÇAISE : M. et Mme Wilfrid Lachance, de St-Roch de Québec, et leurs seize enfants.

La mort d'Oendraka⁽¹⁾

(Écrit pour l'Apôtre)



OENDRAKA se sentait mourir.

Malade depuis plusieurs semaines, elle avait le corps couvert de plaies purulentes, creusées dans les chairs. Elle était aussi fort âgée, sans dents, plissée comme une rainette aux derniers mois de l'hiver.

C'était une sauvagesse huronne, de l'ancienne nation du Petun. Sa famille, fuyant les Iroquois, avait émigré au nord du lac Supérieur, en deça de la baie des Puants. Il y avait de cela une quinzaine d'années, et Oendraka y demeurait depuis.

Originaire du bourg Saint-Jean, c'est par miracle qu'elle avait échappé au massacre de 1649. Au plus fort de la mêlée, quand hommes, femmes et enfants se sauvaient de toutes parts, un coup de hache-d'armes l'avait laissée pour morte. Mais Oendraka s'était remise de ses blessures, et plus tard, après des centaines de lieues parcourues, elle avait atteint ce pays de montagne.

Bien qu'instruite des mystères de la religion, la vieille femme n'était pas chrétienne. Autrefois, à la mission du bourg Saint-Jean, elle écoutait les enseignements du Père Garnier, Ouaracha, comme l'appelaient les Hurons. Elle entendait la messe, cherchait à comprendre les prières que le prêtre disait à haute voix. Un jour, elle dit son désir de devenir chrétienne, et le Père venait même de lui promettre le baptême, quand il fut martyrisé.

Maintenant, Oendraka sentait sa fin prochaine. Un paquet de poudre à fusil, prenant feu dans sa cabane, lui avait fait d'horribles blessures. Elle tenait pourtant, malgré son âge et ses souffrances, à la vie. Elle voulait voir une dernière fois, avant de mourir, un missionnaire à robe noire.

*

* *

Vers ce temps-là, dans l'automne de 1665, le Père Claude Allouez côtoyait en canot les bords du lac Supérieur, récemment nommé de Tracy, en l'honneur du marquis de ce nom.

Parti des Trois-Rivières au mois d'août, en compagnie de six Français et de quatre cents sauvages, il avait remonté le Saint-Laurent, navigué ensuite sur les lacs des Hurons et Supérieur, en route pour le pays des Ottawas. Il séjournait dans les bourgades rencontrées, prêchait la parole de Dieu, administrait le baptême.

Natif de Saint-Didier, en France, dans le Forez, le Père Allouez appartenait depuis 1639 à la Compagnie de Jésus. C'était un homme de petite taille, de forte carrure, trapu comme les montagnards de son pays. Il avait professé longtemps, avant de partir pour le Canada, la grammaire, les humanités, la rhétorique. Il parlait couramment les langues huronne et algonquine.

Le missionnaire venait de parcourir des centaines de lieues, au milieu d'incroyables fatigues. Il avait souffert de la faim et du froid, des persécutions incessantes des sauvages, qui le redoutaient et l'accusaient de donner, en même temps que le baptême, la mort aux enfants. Du premier jour, et d'un bout à l'autre, son voyage avait été pénible. Ses compagnons sauvages tentèrent maintes fois de l'abandonner en cours de route, lui et les Français, tantôt sur une île déserte, tantôt dans le bois, au milieu d'un portage. Mais il avait fini, de peine et de misère, par atteindre au terme de sa course.

Le récit qu'il a laissé de ce voyage, et que résumant les *Relations* n'en donnera jamais qu'une idée imparfaite. Les sauvages le frappaient, lui volaient ses vêtements et ses couvertures, l'injuriaient, se moquaient de lui parce qu'il se fatiguait au maniement de l'aviron. Il coucha sur la terre froide, presque nu, couvert seulement de feuillages. De longs jours durant, par des sentiers rocheux, il porta des fardeaux sous lesquels il succombait. Il souffrit encore de la faim, obligé à manger des racines et des viandes pourries. Certain matin, on trouva dans le bois un chevreuil mort depuis plusieurs jours, sur lequel ses compagnons affamés se précipitèrent. Le Père fut de l'ignoble festin, et il en eut, écrit-il, la bouche puante jusqu'au lendemain.

... " Il fallut, raconte-t-il ailleurs, s'accoutumer à manger une certaine mousse qui naît sur les rochers ; c'est une espèce de feuille en

(1) En marge des *Relations des Jésuites*.

forme de coquille, qui est toujours couverte de chenilles et d'araignées, et qui étant bouillie, rend un bouillon insipide, noir et gluant, qui sert plutôt pour empêcher de mourir, que pour faire vivre."

Enfin, après des mois de ce régime, il arrive chez les Ottawas, ou Algonquins Supérieurs, et commença de leur prêcher l'Évangile. Il fonda chez eux plusieurs missions, dont celle de la Pointe du Saint-Esprit, entre les villages Huron et Ottawas, continuant ensuite vers l'ouest, non sans parcourir des distances considérables.

*
* *

En octobre 1665, le Père Allouez débarquait donc chez les Tionontatis, tribu qui vivait au sud de la baie Nottawásaga. Ces pauvres gens, autrefois les Hurons de la nation du Petun, ou du Tabac, s'étaient établis dans ce pays, chassés de leurs domaines par les Iroquois. Beaucoup d'entre eux étaient baptisés, mais ils n'avaient pas vu de prêtre depuis des années. Les pratiques religieuses, chez eux, n'existaient plus qu'à l'état de souvenir, le Père se mit à les instruire de nouveau.

C'est alors, peu après son arrivée, qu'on lui dit qu'une vieille femme, à deux lieues environ de la bourgade, était à l'article de la mort. Elle vivait dans une cabane, seule, avec une fillette de dix ans, et ne mangeait pas tous les jours. Le Père partit aussitôt, et se trouva en présence d'Oendraka, qui l'accueillit avec joie.

— Je savais, dit-elle, que vous alliez venir. Le bon Dieu des chrétiens, que je prie depuis si longtemps, ne pouvait m'abandonner. Maintenant, baptisez-moi, avant qu'il ne soit trop tard...

Mais ignorant cette invitation, le Père questionna la malade sur la religion et les principaux mystères. Et comme elle répondait fort justement, il lui demanda qui l'avait instruite de la sorte ?

— C'est notre Ouaracha, répondit-elle, et il m'avait promis le baptême. Mais les Iroquois sont venus, ils l'ont tué.

Elle raconta les circonstances de cette mort, et comment l'ennemi avait cerné la mission Saint-Jean. Elle dit l'héroïsme du Père, Ouaracha, qui refusa de fuir pour demeurer parmi

ses ouailles, les assister dans leur martyre, mourir avec elles.

Alors, épuisée par cet effort, la vieille femme s'évanouit presque, et plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'elle reprît connaissance. Mais elle rouvrait à peine les yeux qu'elle demanda, s'adressant au missionnaire :

— Faites-moi chrétienne par le baptême, comme le voulait Ouaracha. Faites-moi chrétienne afin que je retrouve là-bas, dans l'autre vie, mes frères chrétiens du bourg Saint-Jean.

Or la voyant si bien préparée et disposée, le Père Allouez n'hésita plus. Il lui administra le sacrement, qu'elle reçut avec grande ferveur. Elle expira dans la nuit qui suivit, édifiant par sa piété et sa sérénité, ceux qui l'entouraient. Le Père Garnier, du haut du ciel, n'avait pas voulu qu'elle mourût sans le baptême promis. Par son intercession, écrit le Père Allouez, il avait obtenu "que je me trouvasse ici avant qu'elle expirât."

*
* *

A quelque temps de là, le Père baptisa encore un vieillard Ousaki, puis une jeune fille de quatorze ans, fort malades l'un et l'autre, qui moururent dans de grands sentiments de piété.

Et le soir, dans sa misérable cabane, le missionnaire remerciait Dieu de bénir son travail. Il oubliait les privations endurées, les moqueries des sauvages, leurs mauvais traitements. Il était content d'avoir eu froid, d'avoir dormi sur les rochers, de s'être nourri de mousses, de racines et de viandes repoussantes. Tout cela, et même la mort, était peu de chose, en comparaison du prix d'une âme.

Il se remettait à la besogne, courageux et confiant.

Car le sang du martyre avait fécondé ce pays, et la moisson y était promise aux bons ouvriers.(1)

Harry BERNARD.

(1) Nos lecteurs apprendront avec plaisir que la plupart des contes que M. Harry Bernard a publiés dans notre revue seront mis en volume à l'*Action française* de Montréal. L'ouvrage paraîtra vers la mi-octobre. Il sera en vente au prix de 75 sous, au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, à Québec.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

"L'ÉVOLUTION DU CANADA FRANÇAIS"

par JEAN CHARLEMAGNE BRACQ

DANS les premiers mois de l'année 1924, *The Mac Millan Company*, de New-York, publie un volume d'un caractère original. Je veux dire qu'il est de langue anglaise et fait l'éloge de la nation canadienne-française.

A part ça, l'auteur est un huguenot français, fort lettré, en vérité, mais vivant en Nouvelle-Angleterre, professeur honoraire du Vassar College, écrivant en anglais et appuyant son témoignage élogieux sur des écrivains anglais ou américains.

Voilà, certes, qui n'est pas banal.

Heureux de rencontrer sur les bords du Saint-Laurent des frères par le sang qui se sont placés au-dessus des conquêtes matérielles, ont prouvé que le bonheur ne provient pas de ce qu'un homme possède mais de ce qu'il est, M. Bracq a construit à leur louange un volume soigneusement élaboré, dans lequel il parle de nous *avec cet esprit de grand contentement dont les Anglo-Canadiens parlent volontiers d'eux-mêmes*. Il s'agissait de montrer comment 65,000 colons français, vaincus, abandonnés par la métropole, injustement traités par les colons et la bureaucratie anglaise sont devenus un peuple de 3,000,000 d'âmes, jouissant d'une civilisation particulière et attachant par un intérêt singulier.

M. Bracq n'a pas manqué le but. Il a réussi l'un des livres les plus sympathiques qui se soit écrit à notre sujet en langue anglaise et par un étranger.

Mais voici que M. Bracq — sollicité vivement par ses amis et particulièrement par M. Daoust de la Librairie Beauchemin, à qui l'auteur avoue, du reste, sa reconnaissance, — a traduit *The Evolution of French Canada*, et présente, en 1927, au public français, de ce pays et d'outre-mer, *L'Évolution du Canada français*.

*

* *

C'est donc une occasion de lier connaissance, dans votre propre langue, si vous ne l'avez

fait dans l'édition anglaise, avec le volume de M. Bracq.

Vous y verrez groupé des citations de divers auteurs anglais qui nous ont parfois rendu justice. Il y a là des vues très justes sur les raisons de notre infériorité économique si longtemps écrasante, et puis beaucoup d'autres remarques intéressantes.

Ainsi M. Bracq écrit : " Est-ce qu'en 1860 les Canadiens auraient pu obtenir le subside annuel de \$520,000 dollars accordé à la ligne Allan, ou les \$225,000 dollars annuels que Sir Charles Tupper procura au gouvernement britannique pour les vapeurs océaniques du Pacifique? Si ces lignes maritimes ont leurs magnifiques vaisseaux sur les océans, ce n'est pas à cause des traits ethnographiques des Anglo-Canadiens ; ils le doivent aux capitaux britanniques, à l'esprit d'entreprise de leur mère patrie et au commerce de la Grande-Bretagne."

Il est mis en relief dans *L'Évolution du Canada français* que, de juin 1776 à octobre 1782, l'Angleterre a versé sur la terre canadienne, au bénéfice de ses colons, la jolie somme de \$6,477,595.00. Il fut payé aux Loyalistes des réclamations pour le beau montant de \$18,912,294.00, plus une somme rondelette de \$16,000,000.00 accordée pour établir ces braves gens.

Un joli denier et qui explique assez bien que le colon anglais se mit à l'aise, pendant que le paysan canadien-français, ruiné par la conquête, réussit péniblement, à la même époque, à s'assurer le vivre et le couvert.

Et que d'autres faits, cités également par M. Bracq : la citadelle de Québec, par exemple, a coûté \$35,000,000.00, mais à cette occasion pas un seul contrat ne fut accordé à une firme canadienne-française !

*

* *

Il ne faut oublier encore, à propos de cette supériorité économique de notre concitoyen anglo-saxon, des détails comme ceux-ci que l'auteur souligne : La Grande-Bretagne, après

LE THÉ "SALADA"

F 32

sans égal—servez-le de préférence.

*Nos lecteurs nous
rendraient un appré-
ciable service en men-
tionnant "L'Apôtre"
lorsqu'ils s'adressent à
nos annonceurs.*

la conquête obtint de la France une indemnité de guerre de \$500,000.00 en obligations et de \$120,000.00 en argent lequel tomba presque complètement dans les goussets anglo-canadiens.

Les nouveaux venus s'emparèrent du commerce si lucratif des fourrures qui les avaient attirés dans le Nord comme les mines d'or avaient attiré les Espagnols au Sud.

Les seigneuries d'Argenteuil, Chambly, Monnoir, de Léry, Lacolle, Bleury, Sabrevois, Noyan, Beauharnois, Terrebonne, Saint-Armand, Sorel, etc., leur furent cédées à vil prix.

Lord Durham a témoigné que les créatures de l'administration obtinrent de beaux domaines de millions d'âcres de terre.

Pour leur part, de 1796 à 1814, les soldats reçurent 2,203,709 âcres.

Le septième des terres était attribué par ordre du Roi au clergé anglican. En fait le clergé anglican reçut le sixième des terres de tous les nouveaux cantons. L'évêque anglican, Mountain, en eut pour sa part 12,000 arpents, "ce qui représentait environ, dit Durham, avec les terres réservées au clergé (anglican), la moitié du territoire arpenté."

Il y eut même un nouveau-né, âgé de trois jours à peine, mais fils d'un membre du Conseil exécutif, auquel fut accordé une large concession. Toute l'île du Prince-Édouard, 1,400,000 arpents fut concédée bénévolement à des conditions que l'acquéreur ne se soucia jamais de remplir.

C'est de cette manière, dit un auteur anglais, que les richards de Toronto établirent leur opulence.

Ce serait là raisons à extrême modestie chez les descendants de ses messieurs, si le

monde n'oubliait si tôt l'origine et la qualité de certaines fortunes ou bonnes fortunes.

*
* *

M. Bracq étudie nos origines ; la valeur morale de nos ancêtres ; les grands faits de notre histoire, sous les deux régimes ; notre progrès agricole, industriel, commercial, intellectuel ; nos relations avec les Anglo-Canadiens.

M. Bracq a visité nos grandes écoles. Il a vécu parmi nous. Il a poussé son enquête sur l'œuvre de nos communautés, de nos institutions religieuses, de miséricorde corporelle ou intellectuelle.

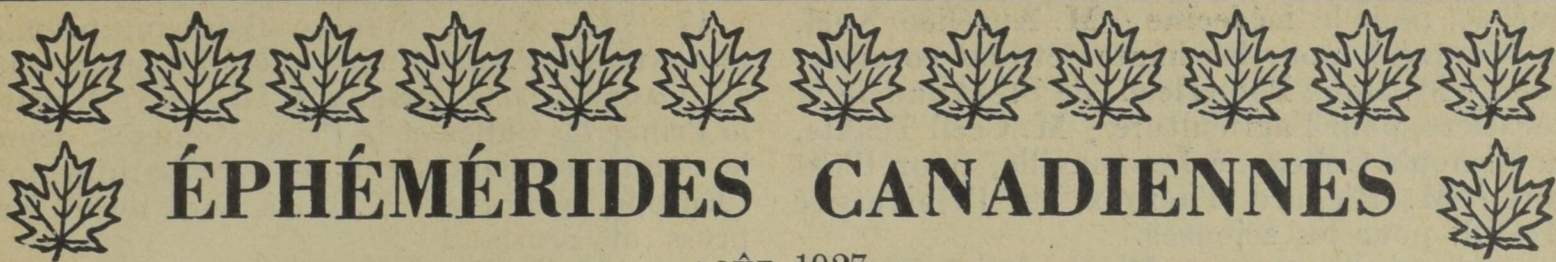
Et c'est toujours avec la plus évidente sympathie, mais appuyé sur des textes et une documentation exacte, qu'il cause de ce qu'il a vu, de ce qu'il a remarqué, de ce qu'il a lu.

Il est évident que Huguenot, M. Bracq ne pouvait saisir jusque dans les moindres nuances notre pensée catholique. Il semble, cependant, qu'il ait le plus souvent vu juste, et qu'il est difficile à un étranger de pousser plus loin la bienveillance intelligente et l'acuité d'observation.

Bref, malgré des réserves à faire sur certains jugements de l'auteur, il faut répandre cet ouvrage dans les milieux anglais, le faire connaître à l'élite capable de le juger chez nous, lui souhaiter de pénétrer dans les milieux français d'outre-mer où l'on a besoin de nous mieux apprécier. (1)

Ferdinand BÉLANGER.

L'Évolution du Canada français est en vente au Secrétariat des Œuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec, au prix de \$2.00, \$2.15 franco.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

AOÛT 1927

1 — On annonce, de Chicoutimi, que des travaux de sondage viennent d'être inaugurés, dans la rivière Saguenay, en face de cette ville, en vue d'assurer l'assise des piliers, pour la construction du pont Chicoutimi-Sainte-Anne, dont il est, depuis si longtemps question.

— La nouvelle Commission du Port de Saint-Jean, N. B., prend le contrôle administratif de ce port que lui ont cédé les autorités municipales.

2 — A Québec a lieu l'ouverture du 27ème Congrès international des Forestiers Catholiques. Une messe pontificale chantée par S. G. Mgr Rouleau, dans la Basilique de Québec, marque l'ouverture de ce congrès, auquel assistent près d'un millier de délégués.

— La puissante Compagnie du Pacifique Canadien met à la disposition de LL. AA. Royales le Prince de Galles et le Prince Georges, et du T. H. Stanley Baldwin, premier ministre de l'Angleterre, de Mme Baldwin, et de leur suite, un train luxueux, tout en acier, dit "train rouge". Ce train transportera nos visiteurs royaux à travers tout le Canada.

3 — S. A. R. le Prince de Galles et le T. H. Stanley Baldwin (qui célèbre aujourd'hui le 60e anniversaire de la naissance) acceptent le titre et la qualité de membres du Conseil privé pour le Canada (*honoris causa*) qui leur a été gracieusement décerné par le gouvernement canadien.

— A Ottawa, S. A. R. le Prince de Galles, dévoile le monument élevé à la mémoire de Sir Wilfrid Laurier, par une souscription populaire de tous les Canadiens. Ce monument est l'œuvre d'un jeune sculpteur canadien-français de 27 ans, M. J.-Emile Brunet.

— Le Prince de Galles inaugure l'autel du sacrifice, érigé dans la salle du souvenir de la nouvelle Tour du Parlement d'Ottawa, dite "Tour de la Paix".

4 — A l'exposition mondiale d'aviculture, qui vient de se terminer à Ottawa, rapporte M. Walter Lloyd, de Cleveland, rédacteur de l'*Ohio Farmer*, c'est la poule canadienne qui a remporté les honneurs du concours. On admira là, entre autres, deux poules de la Colombie canadienne, dont l'une a pondu, en 356 jours, 352 œufs, du poids total de 38 1-2 livres, et l'autre, pendant la même période, 326 œufs, représentant un poids de 47 livres.

5 — La dette nette du Canada a été réduite de \$52,498,429, au cours des premiers quatre

mois de la présente année fiscale. L'an passé, pour les quatre mois correspondants, la diminution de la dette se chiffrait à \$41,251,655.

6 — Afin de protéger les aborigènes de la province de Québec, qui réclament la sauvegarde de leurs territoires de chasse, le gouvernement, annonce l'honorable M. Perreault, leur louera le droit exclusif de chasse et de pêche, pour un prix nominal. On devra interdire aux blancs l'envahissement de ces territoires écartés.

7 — Le Prince de Galles inaugure le Pont international de la Paix, élevé sur la rivière Niagara, entre Buffalo, E.-U., et Fort-Érie, Canada. Cette circonstance donne lieu à une rare réunion d'hommes publics : deux princes de la maison de Windsor, les Premiers-Ministres de la Grande-Bretagne et du Canada, le vice-président et le secrétaire d'État des États-Unis, le Premier ministre de l'Ontario, le gouverneur de l'état de New-York, des ministres du cabinet fédéral et le ministre canadien aux États-Unis.

— A Meadowvale, dans le comté de Peel, en Ontario, décède le Major-général François-Paul Lessard, à l'âge de 66 ans. Le défunt était né à Québec.

9 — M. Charles Gautier, rédacteur en chef au *Droit* d'Ottawa, se voit décerner la médaille d'argent, ou deuxième prix *ex-æquo* avec M. C.-O. Smith, du *Galgary Herald*, dans le concours pour les meilleurs articles écrits à l'occasion du soixantième anniversaire de la Confédération. M. D.-A. McGregor, du *Vancouver Province*, obtient la médaille d'or.

10 — Le gouvernement provincial de Québec fait connaître les noms des boursiers qui iront faire trois ans d'étude en Europe. Voici la liste de ces derniers : le Dr Roma Amyot, de l'Université de Montréal, pour la médecine ; le Dr Archambault, de l'Université de Montréal, pour la médecine ; M. Maximilien Caron, de Montréal, pour les sciences économiques ; le Dr Gaston Caisse, de l'Hôpital Ste-Justine, Montréal, pour les maladies des enfants ; le Dr Jules Gosselin, de l'Université de Québec, pour la médecine ; le Dr J.-Albert Joinet, de l'Université de Montréal, pour la médecine ; le Dr Paul Larochelle, de l'Université Laval, de Québec, pour la médecine ; M. l'abbé W. Laverdière, de Québec, pour les sciences ; M. Roland Leduc, de Montréal, pour la musique ; le Dr Renaud Lemieux, de l'Université Laval, de

Québec, pour la médecine ; M. Aurélien Noël, de Montréal, pour les hautes études commerciales ; M. René Pomerleau, de Ste-Anne de la Pocatière, pour l'agriculture ; M. Cecil Teakle, du Bishop's College, à Lennoxville, pour l'histoire ; M. Richard Thérout, de l'Université McGill, pour les sciences.

— L'ingénieur expert, M. Frederick Palmer, délégué par le gouvernement fédéral aux fins de rechercher le meilleur terminus, pour le chemin de fer en construction vers la Baie d'Hudson, se prononce en faveur de Fort Churchill, de préférence à Port Nelson. Le ministre des canaux et chemins de fer, l'honorable M. Dunning, approuve, après avoir étudié sur place les conditions. Il annonce que les travaux de parachèvement de la ligne vont se poursuivre du côté de Churchill, et être poussés le plus vivement possible. Le président Patterson, de l'association "On-to-the-Bay", admet le bien-fondé du choix de M. Palmer et de la décision du ministre.

12 — Deux Acadiens, les honorables MM. Blanchard et Lepage, font partie du nouveau cabinet libéral Saunders, qui doit prêter serment d'office aujourd'hui, et prendre charge de l'administration provinciale à l'Île du Prince-Édouard.

— M. Louis Riendeau, d'Ottawa, M. Pierre Parent, 4353, rue Christophe Colomb, Montréal, et la R. Sœur Marie-Thomas d'Aquin, de l'Institut Jeanne d'Arc, d'Ottawa, sont les gagnants des trois premiers prix du concours littéraire institué à l'occasion de la Confédération du Canada, section française. Ce concours fut organisé sous les auspices du Comité national de la célébration du jubilé de Diamant de la Confédération et de l'Association des Auteurs Canadiens.

— Alexandre Lavallée, ce vieillard qui a été convaincu d'avoir tué sa propre fille, à St-Etienne des Grès, le 10 août 1926, est pendu ce matin aux Trois-Rivières.

— Des journalistes anglais arrivent à Québec et sont reçus par nos autorités municipales. Ces visiteurs feront une grande tournée à travers le Canada.

15 — Les catholiques de Québec apprennent avec grande joie que S. S. Pie XI vient d'entendre à l'Église universelle la fête de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus.

— On apprend à Québec que S. G. Mgr O.-E. Mathieu, archevêque de Régina, est gravement malade.

— On célèbre au Cap de la Madeleine, avec grande pompe, le 23ème anniversaire du couronnement de la statue de N.-D. du Cap et le 25ème anniversaire de l'arrivée des RR. Pères Oblats à la direction de ce célèbre sanctuaire marial. Plus de 12,000 personnes assistent à ces fêtes et près de 250 malades sont venus demander leur guérison à la Vierge compatissante de N.-D. du Cap.

17 — Le T. H. Stanley Baldwin, premier ministre de l'Angleterre, qui était en voyage au Canada, accompagnant LL. AA. Royales le Prince de Galles et le Prince Georges, depuis le commencement du mois, s'embarque pour l'Europe, à Sydney, N.-E., à bord de l'"Empress of Scotland".

18 — M. le Docteur Joseph Gosselin, médecin municipal de Québec, décède à l'âge de 52 ans.

— L'hon. J. Oliver, premier ministre de la Colombie britannique, décède à Victoria, à l'âge de 71 ans.

19 — Eugène Bigaouette, convaincu d'avoir assassiné sa vieille mère, le 23 novembre 1925, est exécuté ce matin dans la cour de la Prison de Québec.

— L'hon. Ernest Lapointe, ministre de la justice, arrive à Québec, à bord de l'"Empress of France", après une absence de près de cinq mois. On sait que l'hon. Lapointe a représenté le Canada à l'inauguration de Camberra, la nouvelle capitale de l'Australie, et à la conférence du désarmement naval à Genève.

20 — On annonce de Montréal, qu'à partir de septembre prochain, un avion transportera de Pointe-au-Père à Montréal, le courrier européen, arrivant par la voie du Saint-Laurent. Le premier essai se fera le 9 septembre à l'arrivée de "l'Empress of France".

— Dans un discours important qu'il prononce, à l'occasion d'un grand ralliement des conservateurs, à S.-Antoine-sur-Richelieu, paroisse natale de Sir Georges-Étienne Cartier, M. Cahan, député fédéral de Montréal (S.-Laurent-S.-Georges), proclame : "C'est grâce à Cartier si nous avons eu une union fédérale au lieu d'une union législative".

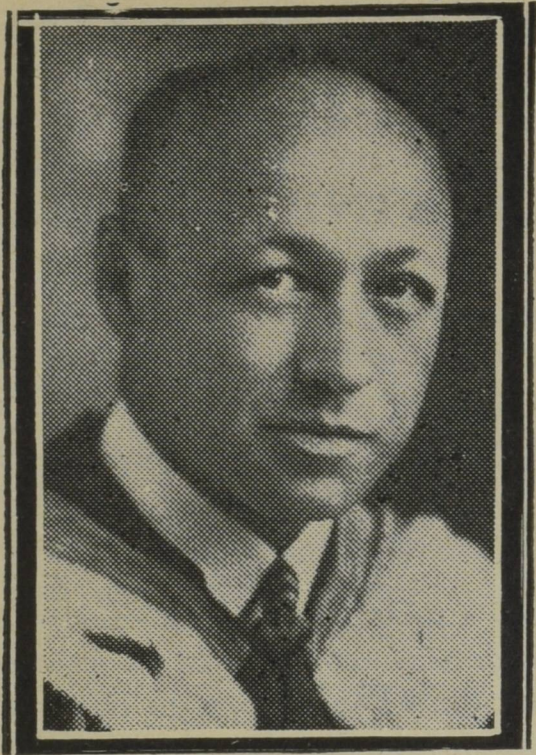
21 — Dans une lettre écrite par S. Ém. le Cardinal Secrétaire d'État au R. P. Archambault, S. J., le Saint Père bénit la prochaine Semaine sociale de Québec.

23 — On annonce que la puissante compagnie "Price Brothers", de mèche avec la "Port Alfred Pulp and Paper Co." vont absorber la "Cie des Pâtes et Papiers de Québec", l'ancienne "Saguenay Pulp" actuellement en liquidation.

26 — Dans une entrevue donnée à un rédacteur de l'*Action Catholique*, M. l'abbé Philippe Casgrain, directeur de l'Oeuvre des Immigrants catholiques, déclare que le Canada est sérieusement menacé par le communisme qui a déjà fait d'immenses progrès dans notre pays.

27 — M. le Docteur Georges Ahern, assistant-chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Québec et professeur à la faculté de médecine de l'Université Laval, décède après quelques jours de maladie à l'âge de 40 ans.

29 — A Québec s'ouvre la VIIe Semaine sociale du Canada. "L'Autorité", tel est le sujet traité cette année.



FEU LE Dr G. AHERN

— M. Roméo Leblanc, de Victoriaville, se classe premier dans le dernier concours du Mérite Agricole et remporte la médaille d'or.

— La Commission des Chemins de fer du Canada diminue les taux des transports des grains vers les ports canadiens de l'Atlantique et du Pacifique. Par cette décision le port de Québec est mis sur un pied d'égalité avec les autres ports canadiens.

30 — Le juge Boyer, de Montréal, qui avait été chargé par le gouvernement de faire enquête sur le désastre du Laurier-Palace, transmet son rapport à l'hon. Premier ministre de Québec. Voici quelques conclusions de ce rapport étrange : 1 — Le désastre du "Laurier Palace" a été causé par la panique occasionnée par le feu qui résulta de la négligence d'un inconnu ; 2 — Il n'y a aucune responsabilité criminelle ou civile de la part de qui que ce soit ; 3 — Les enfants au-dessous de 16 ans, même s'ils sont accompagnés, ne devraient pas être admis ; 4 — Les spectacles du dimanche ne devraient pas être interdits ; 5 — Les citoyens, en général, et les classes ouvrières, sont, généralement parlant, en faveur de l'exclusion des enfants au-dessous de 16 ans et contre l'interdiction des spectacles du dimanche ; 6 — Les lois provinciales et municipales sont en général suffisantes, sauf sur quelques points ; 7 — La manière dont ces lois ont été mises à exécution est généralement satisfaisante, mais il y aurait lieu à l'emploi de plus d'inspecteurs et la censure des affiches devrait être faite par le bureau de censure provincial et non par les autorités municipales ; 8 — Le cinéma, généralement parlant, n'est pas immoral.

31 — De S.-Hyacinthe, on annonce que la province canadienne de l'Ordre de S.-Dominique, à son récent chapitre, aurait accepté, en principe, la charge d'un champ spécial d'apostolat en pays infidèle, dans l'Indo-Chine. Les limites territoriales de cette Mission dominicaine du Canada en Asie ne sont pas encore fixées, et les ouvriers évangéliques, fils de S. Dominique, n'attendent plus que les instructions des Congrégations romaines et de leur curie généralice, avant de partir pour ce nouveau champ de combat.

— Aujourd'hui même, sur le lac Ontario, à Toronto, a lieu une course à la nage de 21 milles pour une bourse de \$50,000, dont \$30,000 iront au gagnant. Plusieurs centaines de nageurs de différentes nationalités tentent de partir, mais la plupart abandonnent après avoir parcouru quelques milles. Le vainqueur est l'Allemand Ernest Vierkoetter, qui fait le trajet en 11 heures, 42 m., 12 secondes. Le deuxième prix, soit \$7,500, va au Français Georges Michel, qui parcourt les 21 milles en 16 heures et 11 minutes, et le troisième, à l'Américain William Erickson, qui obtient la somme de \$2.500.

La science est non seulement une des sources principales de la vertu, mais encore elle l'entretient, elle la conserve et elle l'augmente.
BOSSUET.

On ne peut pas comprendre le pouvoir qu'une âme pure a sur le bon Dieu. Ce n'est pas elle qui fait la volonté de Dieu, c'est Dieu qui fait sa volonté.

Saint CURÉ D'ARS.

Dans la jeunesse on se croit assez fort pour diriger sa vie ; plus vieux et même plus fort, on s'assied volontiers au gouvernail, en laissant sa main dans celle de Dieu.

PÈRE LACORDAIRE, O. P.

Les larmes du sacrifice !... Jamais soleil d'été n'a fait plus rapidement mûrir une moisson, qu'un jour de ces larmes chrétiennes ne fait mûrir une âme pour la gloire. Oh ! les bonnes larmes ! Comme elles poussent dans les bras de Dieu.

MGR GAY.

Abonnez-vous à "l'Action Catholique"

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LA TUBERCULOSE

TOUT dernièrement nous nous entretenions d'une découverte très importante et que l'on perfectionnera sans doute, —la chose est trop désirable— : la vaccination antituberculeuse chez les nouveaux nés. Mais qu'est-ce que la tuberculose ?

Voilà un mot dont presque tout le monde use, et que bien peu savent employer à bon escient. Il y a surtout confusion de termes. On dit indifféremment : Tuberculose, tuberculeux, "consommation", "pomonique" pour me servir de termes populaires.

Entendons-nous. La tuberculose est le nom de la maladie. Le tuberculeux est le nom de celui qui est atteint de tuberculose.

On ne doit donc pas dire que quelqu'un est tuberculose ; c'est tuberculeux qu'il faut dire. Quant à "consommation", "pomonique", ce sont des termes populaires employés surtout pour désigner ceux qui souffrent de la tuberculose pulmonaire.

*
* *

La tuberculose, donc, est une maladie, causée par un microbe que l'on appelle le bacille tuberculeux, ou bacille de Koch, parce qu'il a été découvert par l'allemand Koch. Ce microbe a la vie très dure, et peut vivre ou se reproduire pendant très longtemps dans des conditions où les autres disparaissent facilement ; c'est ce qui explique que la maladie qu'il produit, la tuberculose, soit si répandue et si difficile à extirper.

Un des organes les plus fréquemment atteints par la tuberculose, est le poumon, parce que

nous sommes obligés de respirer. Les poussières que nous absorbons ainsi renferment souvent les germes de la tuberculose, qui sont entraînés dans les profondeurs des bronches, puis dans le poumon ; c'est là la tuberculose pulmonaire.

Mais il y a de la tuberculose ailleurs. Il peut y en avoir dans chacun des autres organes, dans le cerveau, dans l'enveloppe du poumon ou la plèvre, dans le foie, dans les reins, dans la vessie, dans les intestins, dans le péritoine, dans les os, dans les articulations, etc., etc. Donc, qui dit tuberculeux ne dit pas nécessairement tuberculeux du poumon ; mais si l'on dit que quelqu'un souffre de tuberculose, cela peut s'entendre de n'importe quel organe, et même de plusieurs à la fois.

*
* *

La gravité de la tuberculose varie suivant la partie du corps ou l'organe atteints.

Il est évident qu'une tuberculose externe est moins grave qu'une tuberculose interne. Avec un abcès tuberculeux du pied ou de la main, par exemple, un malade peut vivre très longtemps, pourvu que ses autres organes soient sains. Mais si la tuberculose s'est nichée au larynx ou au poumon, le pronostic est beaucoup plus grave, car le malade court infiniment plus de risques.

Non pas que la tuberculose de ces organes soit incurable. La tuberculose guérit souvent. C'est même une maladie des plus curables. On le reconnaît facilement si l'on se rendait compte du nombre véritable des tuberculeux, — plusieurs s'ignorent et sont ignorés —, et de la grande quantité de ceux qui guérissent.

La mauvaise renommée de la maladie vient de ce que trop de ceux qui en souffrent,

commencent un traitement effectif lorsqu'ils sont trop profondément atteints pour être guéris ; ou de ce qu'un trop grand nombre de malades ne peuvent se mettre dans les conditions hygiéniques qui les achemineraient vers la guérison.

*

* *

Avant donc la prochaine chronique, car il en faudra quelques-unes pour épuiser ce sujet de la tuberculose, retenons bien ceci afin d'être en état de saisir facilement : C'est que la tuberculose est une maladie, causée par le bacille tuberculeux ; que l'on peut avoir la tuberculose,

mais que l'on est tuberculeux ; enfin que la tuberculose peut atteindre à peu près tous les organes du corps humain, y causer des symptômes qui lui sont communs avec d'autres affections, et d'autres qui lui sont particuliers ; enfin que la tuberculose est curable, beaucoup plus curable que beaucoup d'autres maladies que l'on craint beaucoup moins.

Convainquons-nous surtout que la tuberculose est une des maladies qui s'acquiert le plus facilement ; et que malgré cela il est possible de s'en défendre par l'hygiène bien entendue.

LE VIEUX DOCTEUR.



LE T. H. STANLEY BALDWIN, premier ministre de l'Angleterre, conduisant la locomotive 6120 du C. N. R. du Canada, une des plus puissantes de l'Empire britannique.

Les maladies de l'enfance

PARALYSIES FLASQUES ET SPASMODIQUES CHEZ LE JEUNE ENFANT

GÉNÉRALITÉS



Il n'est pas seulement chez l'adulte et le vieillard que l'on peut observer des paralysies, on peut en voir même chez de très jeunes enfants.

Plusieurs causes déterminantes interviennent pour produire la paralysie : des lésions infectieuses ou des hémorragies.

Chez l'enfant, les paralysies que l'on observe habituellement ont pour origine soit une lésion du cerveau, soit une lésion de la moelle.

Le cerveau de l'enfant peut être exposé, comme celui de l'adulte, à des hémorragies, mais l'hémorragie cérébrale du jeune enfant n'a pas le même mécanisme que chez l'adulte ou le vieillard.

Généralement il s'agit d'hémorragies méningées (c'est-à-dire constituées aux dépens des enveloppes du cerveau) ou d'hémorragies intracrâniennes provoquées par un coup, une chute, une quinte de coqueluche, une crise convulsive. Très souvent elles apparaissent comme complication d'une maladie infectieuse grave ou prolongée (érysipèle, grippe, etc.) D'autres fois ce n'est pas une hémorragie, mais un foyer de ramollissement cérébral qui est la cause de la paralysie. A la suite d'une maladie infectieuse, un ou plusieurs foyers d'encéphalite infectieuse se sont constitués et ont déterminé un ramollissement en un point du cerveau.

Une même cause, l'hémorragie, peut, suivant son siège, donner lieu à des symptômes et maladies bien différentes. C'est ainsi que l'on peut observer une diplégie cérébrale (hémiplégie bilatérale), une hémiplégie cérébrale (paralysie d'un côté seulement du corps), une maladie de Little. Ces trois variétés de paralysies sont dites spasmodiques parce qu'elles entraînent un état de raideur ou contracture du membre.

D'autres, au contraire, comme la paralysie infantile, représentent le type des paralysies flasques, laissant le membre mou, ballant comme un membre de polichinelle.

Ces dernières sont toujours plus graves, non pour la vie, mais pour la fonction du membre qui est souvent définitivement compromise et laisse l'enfant absolument infirme.

HÉMIPLÉGIE CÉRÉBRALE INFANTILE

Elle est d'autant plus grave qu'elle remonte à une époque plus proche de la naissance, car dans ce cas elle s'accompagne en général d'idiotie.

Au contraire, celle qui survient entre deux et sept ans, et à plus forte raison à une époque plus tardive, peut laisser l'intelligence absolument intacte.

Une attaque de crises convulsives marque en général le début de l'affection, suivi ou non de coma plus ou moins persistant. Peu à peu, l'enfant revient à lui, mais il reste paralysé. Le bras et la jambe du même côté restent immobiles sur le plan du lit ; si on les soulève, ils retombent lourdement et l'enfant est incapable de les mouvoir. Très rapidement, au bout de quelques semaines, des raideurs apparaissent dans le membre paralysé ; on dit alors qu'il y a contracture, la paralysie a revêtu le type spasmodique. L'attitude est alors assez particulière : la tête s'incline du côté malade, le bras paralysé est fortement appliqué contre la paroi thoracique, l'avant-bras est fléchi, la main est tombante, fortement fléchie, elle aussi, ainsi que les doigts qui sont repliés dans la paume de la main.

Le genou se fléchit lui aussi, le pied prend l'attitude du pied bot varus équin, c'est-à-dire que l'avant-pied seul repose sur le sol, la plante du pied et la talon restent soulevés.

Cette attitude devient fixe et à peu près incorrigible, les muscles se raidissant dans cette mauvaise position très caractéristique.

Les réflexes tendineux sont fortement exagérés, la marche est possible mais seulement en traînant la jambe, les mouvements étant fortement limités par la contracture.

A mesure que l'enfant avance en âge, le contraste entre le développement normal du côté sain et celui du côté malade est très manifeste. Le côté paralysé reste toujours en retard dans l'accroissement du membre, qui reste petit, atrophié, fortement raccourci ; l'enfant est obligé de boiter. Souvent on note dans les muscles des membres paralysés des mouvements involontaires, incessants, de flexion et d'extension ; il est alors fréquent dans ce cas de n'observer ni atrophie musculaire ni raccourcissement.

Le traitement est à peu près sans effet sur des lésions qui remontent à la première enfance ; les attitudes vicieuses étant fixées, il est extrêmement difficile d'arriver à les corriger. On le peut quelquefois en faisant preuve de beaucoup de patience, en utilisant les massages, la gymnastique et des exercices méthodiques qui arrivent peu à peu à rééduquer des mouvements dans les membres paralysés.

MALADIE DE LITTLE

C'est une paraplégie (paralysie des deux membres inférieurs) spasmodique infantile d'origine cérébrale, provoquée par une hémorragie méningée qui se fait au moment de la naissance chez les enfants nés avant terme ou dans des

conditions difficiles. Son origine remonte donc à l'époque même de la naissance, mais ce n'est qu'à la fin de la première année, quand l'enfant commence à marcher, que l'on peut s'en apercevoir.

La raideur des membres inférieurs est telle qu'elle peut empêcher complètement l'enfant de marcher. Celui-ci garde les jambes allongées, raides comme une barre de fer, le bout des pieds étant tourné en dedans. Souvent même les jambes se croisent, les genoux frottent l'un contre l'autre et l'enfant ne peut marcher qu'à coup de déhanchements successifs ; les cuisses restent immobiles, seule la partie inférieure de la jambe se déplace. Les pieds sont toujours tournés en dedans et reposent souvent sur le sol par l'avant-pied, le talon restant en l'air ; l'enfant use seulement le bord externe des chaussures. Le pied prend quelquefois l'attitude caractéristique et complète du pied bot varus équin. L'intelligence est souvent intacte, les membres supérieurs sont peu atteints, simplement un peu raides.

Les réflexes tendineux sont fortement exagérés.

La percussion au-dessous de la rotule avec la main ou un instrument quelconque provoque un fort déclanchement en avant de la jambe. La maladie a généralement tendance à s'améliorer avec l'âge, mais le malade conservera toujours une démarche particulière.

Certaines formes graves peuvent d'ailleurs être traitées avec succès par des moyens orthopédiques pour tâcher de remédier à cet état fâcheux de raideur.

PARALYSIE INFANTILE

On donne le nom de paralysie infantile, non pas à n'importe quelle paralysie survenue chez l'enfant, mais à une paralysie très spéciale, survenant principalement chez le jeune enfant de deux à cinq ans. C'est le type des paralysies flasques de l'enfance, n'entraînant jamais de raideurs ni de contractures du membre, mais toujours un état de mollesse et de flaccidité très particulier. Le membre paralysé (s'il l'est complètement) devient mou et ballotte comme un membre de polichinelle. C'est une maladie de la moelle (et principalement des cornes antérieures) d'origine inflammatoire, et non hémorragique comme les précédentes, qui apparaît généralement sous forme épidémique et contagieuse. Nous ignorons quel est le microbe causal, car il passe à travers les filtres les plus fins, mais nous savons que c'est une maladie infectieuse ; elle a pu être inoculée au singe et reproduite en série ; elle n'est d'ailleurs pas absolument spéciale à l'enfant, puisqu'elle peut s'observer aussi chez l'adulte sous le nom de polyomyélite antérieure aiguë. Le microbe existe dans le mucus nasal des malades et... des porteurs de

germes qui, même sains, peuvent donner la maladie ; ainsi se répandent des épidémies particulièrement redoutables.

Le début de la maladie n'a rien de bien caractéristique, c'est celui de bien des maladies infectieuses avec fièvre, insomnie, agitation, langue sale, vomissements, etc. ; on croit, en général, à un embarras gastrique, ou à une indigestion, ou à une simple fièvre éphémère si commune chez les jeunes enfants, puis, au bout de trois ou quatre jours, on s'aperçoit avec terreur que l'enfant est paralysé.

La paralysie est souvent très étendue ; au début, elle atteint un bras tout entier ou une jambe, ou, à la fois, le bras et la jambe, ou même les quatre membres. Les muscles atteints sont absolument flasques.

Lorsqu'on soulève le membre paralysé, il retombe comme une masse inerte, l'enfant est immobile dans son lit, il est dans l'impossibilité de remuer le ou les membres paralysés. Si on le pince, il sent la douleur mais il ne peut bouger. Il ne souffre d'ailleurs pas (les formes douloureuses sont rares) et il fait ses besoins normalement.

Les réflexes tendineux sont complètement abolis

Rapidement, au bout de quelques jours, on remarque que la paralysie se limite davantage, plusieurs muscles recommencent à fonctionner d'eux-mêmes, et au bout d'une vingtaine de jours on a souvent l'heureuse surprise de constater qu'au lieu de deux ou trois membres paralysés, un seul le reste, mais, hélas ! les muscles atteints, toujours les mêmes, le sont très sérieusement et souvent de façon définitive.

Les muscles de la région antérieure de la cuisse et de la région antéro-externe de la jambe, le deltoïde, ceux de la région antéro-externe du bras et de l'avant-bras ont le triste privilège d'être parmi ceux le plus souvent atteints. Quelquefois la paralysie ne frappe même qu'un segment du membre et non la totalité.

Les muscles atteints par la paralysie sont voués à l'atrophie.

Ils dégèrent et disparaissent. Plusieurs mois après, à plus forte raison au bout de plusieurs années, on s'aperçoit qu'il y a atrophie non seulement du muscle, mais du membre lui-même. A la palpation, le muscle est mou, le membre grêle, atrophié, raccourci, gêne la marche.

La paralysie infantile ne tue pas l'enfant, mais elle tue le muscle et le laisse généralement infirme. Lorsqu'un segment de membre a seulement été atteint, on peut espérer, surtout après traitement sérieux, que l'enfant conservera l'usage de son membre.

Si la paralysie a frappé la totalité du membre (bras ou jambe), il est très à craindre que l'évo-

lution vers l'atrophie n'en fasse un membre flasque, ballant, inutile pour la fonction.

Les attitudes vicieuses, les rétractions tendineuses sont souvent la conséquence de cette cruelle maladie. Quelques muscles restés intacts, continuant à exercer une traction qui n'est plus équilibrée par les muscles antagonistes paralysés, il en résulte des positions souvent défectueuses des membres qui seront plus tard très difficiles à corriger.

Un bras ballant, une main inutile, une jambe molle et grêle, l'usage nécessaire de béquilles ou de mains artificielles, quelquefois même l'état de cul-de-jatte (c'est-à-dire deux membres inférieurs atrophiés, inutiles, repliés sous le tronc), telles sont les cruelles infirmités que cette maladie peut laisser à sa suite.

Pour fixer au moins approximativement, dès le début, quels seront les muscles définitivement perdus (ce qui est impossible cliniquement), il n'y a qu'un moyen, c'est d'avoir recours à l'examen électrique des muscles : la réaction de dégénérescence indique que le muscle est voué à une atrophie définitive.

Autrefois, le médecin était à peu près impuissant en présence de cette maladie. A l'heure actuelle, nous sommes mieux armés pour la combattre. La révulsion le long de la colonne vertébrale, l'urotropine par petites prises sont des moyens thérapeutiques à employer dès le début.

Le sérum de convalescents suivant la méthode de Netter, et injecté le plus tôt possible dans la cavité céphalo-rachidienne, a permis

d'enregistrer quelques succès ; il est malheureusement très difficile de s'en procurer. Provenant du sang de malades qui ont guéri de la maladie, il contient une antitoxine assez efficace. Plus tard, le traitement électrique, la diathermie, la radiothérapie le long de la moelle sont parmi les médications les plus récemment utilisées et souvent efficaces. Les massages, frictions, traitements orthopédiques (transplantations tendineuses) seront utilisés suivant les cas. Il n'en est pas moins vrai que la paralysie infantile est et reste une affection bien cruelle pour les jeunes enfants, puisque, malgré tous les soins les plus éclairés, elle peut, en définitive, les conduire à de tristes infirmités.

Dr PIERVAL.

(La Maison)

Les plus grandes tempêtes sont toujours pour les grands saints : comme si le ciel n'avait d'autre entrée que la brèche, comme si les vertus ne pouvaient croître que dans un sol bien battu... Dieu est admirable dans ses œuvres, mais surtout pour faire des saints, il a des secrets inénarrables.

PÈRE LEURIN, S. J.

Les saints ont toujours été beaucoup occupés mais jamais agités.

PÈRE P.-M. DAGNAUD, EUD.

L'ÉCOLE CANADIENNE

REVUE PÉDAGOGIQUE

SOMMAIRE DE MARS

- 1 — L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE AU
COURS PRIMAIRE Mère Sainte-Anne-Marie, C. N.-D.
- 111 — PROGRAMME MENSUEL :
- | | |
|---|-------------------|
| RELIGION..... | Eugène Achard |
| FRANÇAIS : | |
| Cours préparatoire et inférieur..... | Eugène Achard |
| Cours moyen..... | Émile Girardin |
| Cours supérieur..... | A. Thibault |
| Cours complémentaire..... | Wilfrid DuCap |
| LA REDACTION par l'image..... | Eugène Achard |
| UNE CHANSON par mois (<i>L'amitié</i>). | |
| LA LEÇON D'ANGLAIS. | |
| ARITHMÉTIQUE : | |
| Cours préparatoire, inférieur et moyen..... | Eugène Achard |
| Cours supérieur..... | Roch Pinsonneault |
| Cours complémentaire..... | Jules Chrusten |
| LE CALCUL RAPIDE..... | Eugène Achard |

ABONNEMENT : \$2.00 PAR ANNÉE

Pour tout renseignement s'adresser au :

DIRECTEUR, M. EUGÈNE ACHARD,
143, Villeneuve-Ouest, Montréal

LIVRETS AVEC

ANNEAUX POUR

FEUILLETS MOBILES

L'Action Sociale Limitée

103, Ste-Anne, 103

QUEBEC



Coin de l'ouvrier

La bête humaine

Pouvons-nous nous vanter d'avoir fait bien des progrès en civilisation depuis deux mille ans ?

A certains points de vue, oui, certainement, nous avons fait des progrès ; mais à d'autres nous rétrogradons.

Nous pendons à peu près comme on pendait alors, avec cette différence que nous avons un bourreau attitré, tandis qu'alors le premier criminel venu en faisait l'office.

Aux États-Unis, le pays *avancé* par excellence, on brûle et on écorche les nègres sans forme de procès.

En Russie, on fusille sous le plus futile prétexte.

Au Mexique, on persécute les chrétiens tout comme sous Néron de néfaste mémoire.

En Espagne, l'horrible garrot est en honneur, et le peuple, abruti, féroce, voyant rouge, acclame le taureau qui éventre piccador ou torréador.

Avons-nous fait des progrès en civilisation ?

Aux Romains blasés, corrompus jusqu'à la moelle, il fallait du sang, le spectacle de bêtes féroces s'entr'dévorant ou déchirant à coups de griffes des êtres humains, et quand le vaincu tombait enfin pour ne plus se relever, le peuple trépignait de joie, et pris de frénésie hurlait des hurras pour le vainqueur.

Et quand autour de soi on entend les mêmes hurlements, les mêmes cris de fauves, qu'on assiste aux mêmes accès de bestialité sous le prétexte de "sport", nous nous demandons si vraiment nous avons, depuis deux mille ans, fait des progrès en civilisation ?

Voyez les journaux américains : ils ont des pages entières consacrées à la bataille Tunney-Dempsey. Ils publient des dos, des poitrines, des biceps, une vraie charcuterie, quoi !

Et des milliers d'hommes paieront de gros prix pour voir la bataille, se repaître de sang humain. On dit que certains sports de New-York ont payé jusqu'à \$525 pour se faire transporter à Chicago en aéro afin de ne pas manquer le régal.

Le vainqueur empochera, dit-on, près d'un million de piastres.

Et pendant ce temps-là, de pauvres gens couchent à la belle étoile et crèvent de faim à New-York et à Chicago. Nous n'exagérons rien. Nous avons vu, de nos yeux vu, des centaines de ces malheureux couchés sur la pierre de Delancey Park ou sur les bancs du Cooper Square.

Nous protestons contre ces hommes sans cœur payant des sommes folles pour voir faire la bête... et se ravalent eux-mêmes plus bas que la bête !

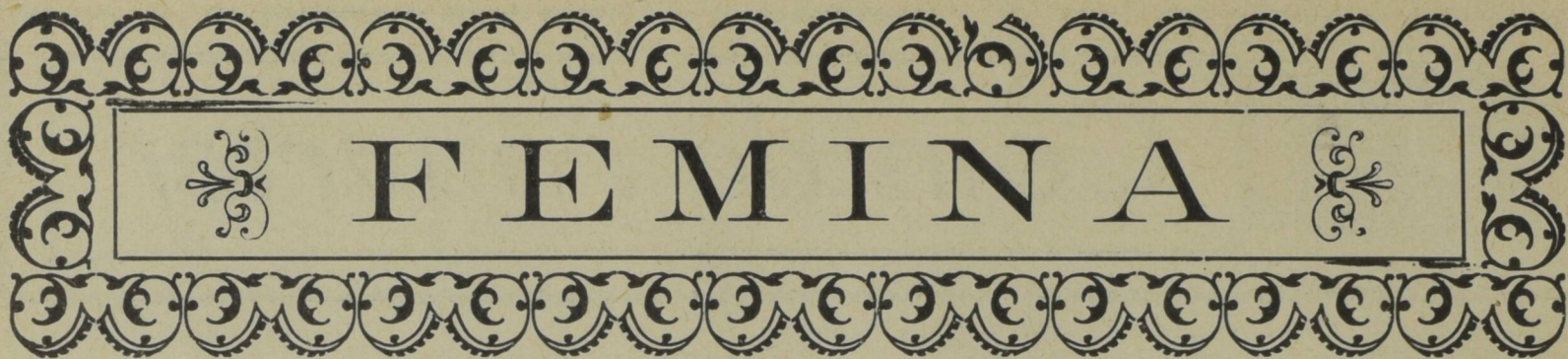
Les Césars lançaient l'un contre l'autre les gladiateurs : ces pauvres diables *devaient* se battre ; s'ils refusaient, on les y contraignait et on les tuait quand même.

Et le peuple, hébété, sans cœur, la langue sèche de s'égosiller, la vue voilée d'une nappe rouge, voulait du sang, encore du sang, toujours du sang !

Et ce *noble* peuple américain, si *avancé*, si *civilisé*, bêtement, stupidement, voyant rouge, trépignera à chaque reprise de Dempsey, hurlera à chaque coup de poing de Tunney !

En vérité, je vous le demande, ouvrier mon ami, avons-nous fait des progrès réels dans la voie de la véritable civilisation ? Ne sommes-nous pas plutôt sur le chemin de la décadence, sur la pente glissante qui fatalement conduit au matérialisme brutal et grossier ?

PIERRE LÉPINE.



Mademoiselle "pose"

PLUSEIURS de nos lectrices ont eu l'occasion de voir soit dans leur cercle d'amies ou parmi leurs connaissances des personnes qui visent à la "pose" ... c'est-à-dire qui aiment à se faire remarquer. Autrefois, on appelait ce désir de l'affectation, de la prétention ou de la recherche, aujourd'hui on dit tout simplement : "Mademoiselle pose"...

On cherche surtout à se distinguer des autres, faire ce que les autres ne font pas, ou ne pas faire ce que les autres font. Nos jeunes filles s'habituent à poser devant le public et leur but n'est pas toujours de plaire, elles aiment plutôt à étonner les autres, à les forcer de regarder quelque chose de nouveau. On fait de l'excentricité pour se faire remarquer et se distinguer du commun des mortels.

Le grand nombre d'étrangers qui nous visitent chaque année laissent de déplorables idées d'émancipation dans la tête de nos jeunes. On s'habitue aux manières brusques, à la désinvolture, au mépris des convenances et des coutumes et tout cela pour la "pose". Qu'important le sourire et les railleries, n'est-on pas libre, et ceux qui se permettent ainsi de hausser les épaules et de faire des réflexions, ne sont-ce pas là toujours des gens qui n'ont rien vu??...

On arrive à poser pour ce qu'on n'est pas. Le genre de pose d'autrefois consistait à paraître plus réservée, plus polie, plus douce, meilleure en un mot qu'on ne l'était peut-être réellement. A force de paraître meilleure... on le devenait souvent. Les réunions gagnaient un vernis agréable, tout y était digne et empreint de distinction.

Nos jeunes filles ne valent pas moins que leurs devancières ; pourquoi affichent-elles des travers qu'elles n'ont pas ? Pourquoi s'appli-

quent-elles à déformer ou à cacher des qualités qui les rendraient aimables et gracieuses ? Qu'elles sachent se mettre au-dessus de la pose... aussi bien celle qui consiste à se montrer affectée, minaudière, que celle qui vous transforme en gamins mal élevés. Sans le savoir, une femme qui ne pose pas se marque elle-même d'un cachet à part, cachet de bon aloi, car c'est le naturel, la simplicité, la sincérité qui résultent de l'oubli de soi.

Dès qu'on ne pense plus à soi et qu'on ne cherche plus à accaparer les regards, on est charmante et l'on se rend aimable, ce qui vaut beaucoup mieux que de passer pour une personne qui "pose..."

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

PERVENCHE.— Avec plaisir je vous adresse ce court billet. Votre gentille appréciation me plaît et je ne doute pas que vous continuerez une correspondance qui vous parlera encore de ce qui vous fut cher. Nos couvents accomplissent une belle tâche, tâche obscure mais combien féconde ! Et les renseignements que nous y puisons sont bien une semence pour l'avenir.

Je vous félicite de garder à votre Alma Mater un fidèle souvenir, l'oubli est la monnaie courante dont on paye ceux qui se dévouent à l'enfance et de rencontrer de temps à autres quelqu'un qui se souvient est chose assez rare.

Au plaisir d'une nouvelle missive ?

Jeanne LE FRANC.

Le malheur découvre à la jeunesse le néant de la vie ; il révèle à la vieillesse la félicité du ciel.

MME SWETCHINE.

“ Célébrités ”

Renée des Ormes auteur de “ Célébrités ” se classe avec bonheur parmi nos biographes les mieux renseignés. Certes le choix ne pouvait être meilleur : Laure Conan notre romancière toujours aimée, le Cardinal Mercier, une des gloires de la Belgique, Louis le Cardonnel, poète, sont trois célébrités qui méritaient d'être connus.

Renée des Ormes a mené à bien cette tâche ardue et nous devons la féliciter, car n'est pas biographe qui veut...

Ce volume, dédié à notre jeunesse étudiante, atteindra le but que lui a assigné l'auteur et la lecture de ces pages saines intéressera grandement les amateurs de livres sérieux.

“ Célébrités ” est en vente chez l'auteur, 67, rue d'Artigny, Québec.

Jeanne LE FRANC.

Chansons

Vous me bercerez quand je serai vieille,
O mes petits-fils,
De ces airs anciens dont le charme éveille
L'écho de jadis.
Je retrouverai dans votre voix pure
Le son de ma voix,
Et s'il plaît à Dieu que ce rêve dure,
Rêvons quelquefois...

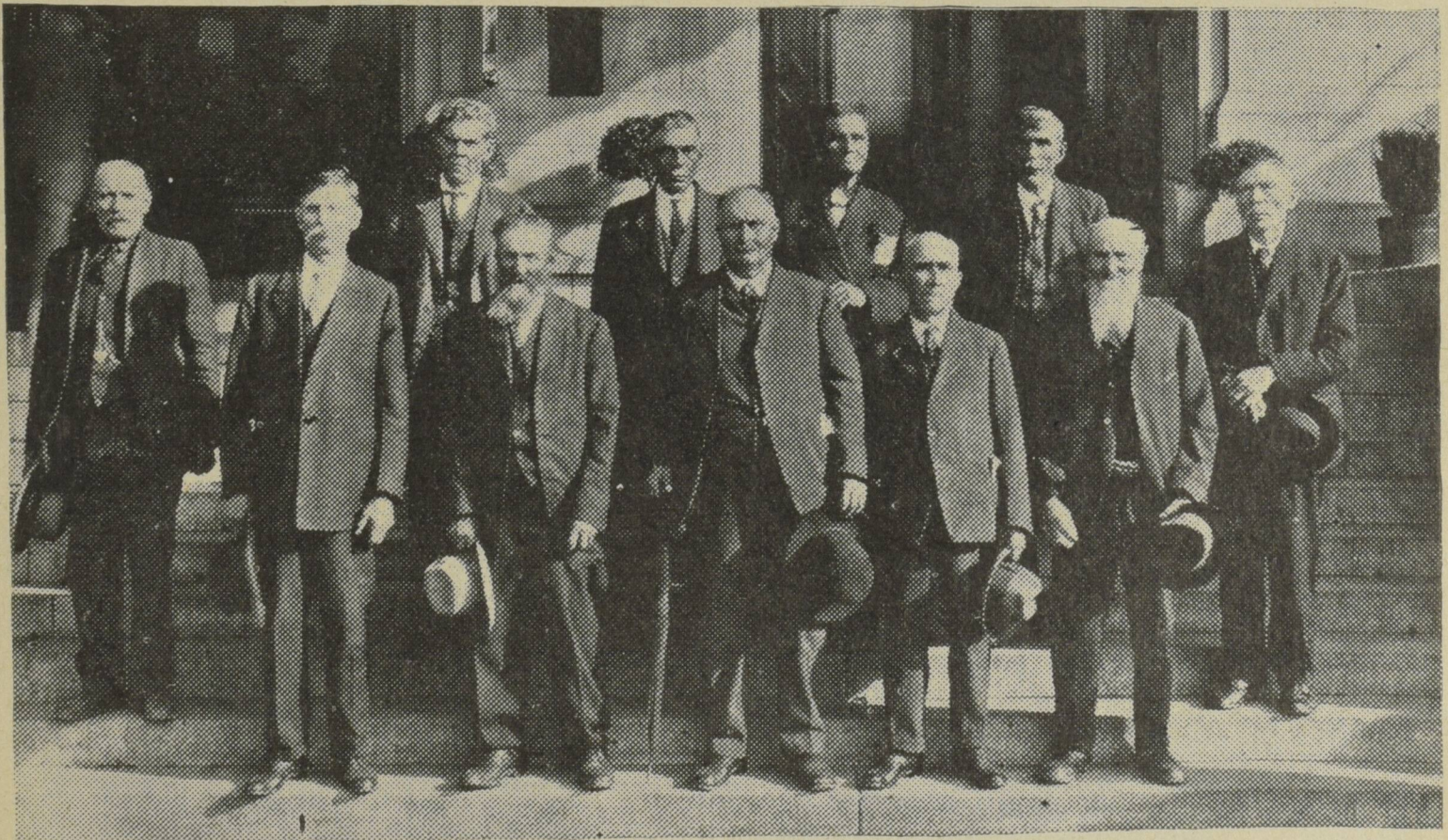
Vous me redirez les refrains antiques
Au rythme immortel,
Chansons à danser, complaintes, cantiques
Du temps de Noël...
Tout ce qu'autrefois j'ai chanté moi-même,
Enfant comme vous,
A l'âge où l'on rit près de ceux qu'on aime
Et sur leurs genoux.

En vous écoutant, si mon cœur tressaille
De ce souvenir,
Vous n'en saurez rien : la jeunesse raille
Le moindre soupir.
Elle ne sait pas la douceur immense
Qu'on peut éprouver
A revivre ainsi des gâités d'enfance
Qui vous font pleurer.

Je ne savais pas, quand j'avais votre âge,
— L'âge impatient —
Qu'un bonheur sans ombre est comme un mi-
Devant nous fuyant, [rage
Que tous les projets dont la vie est faite
Changent lentement
Et qu'en atteignant le terme on regrette
Ses désirs d'enfant...

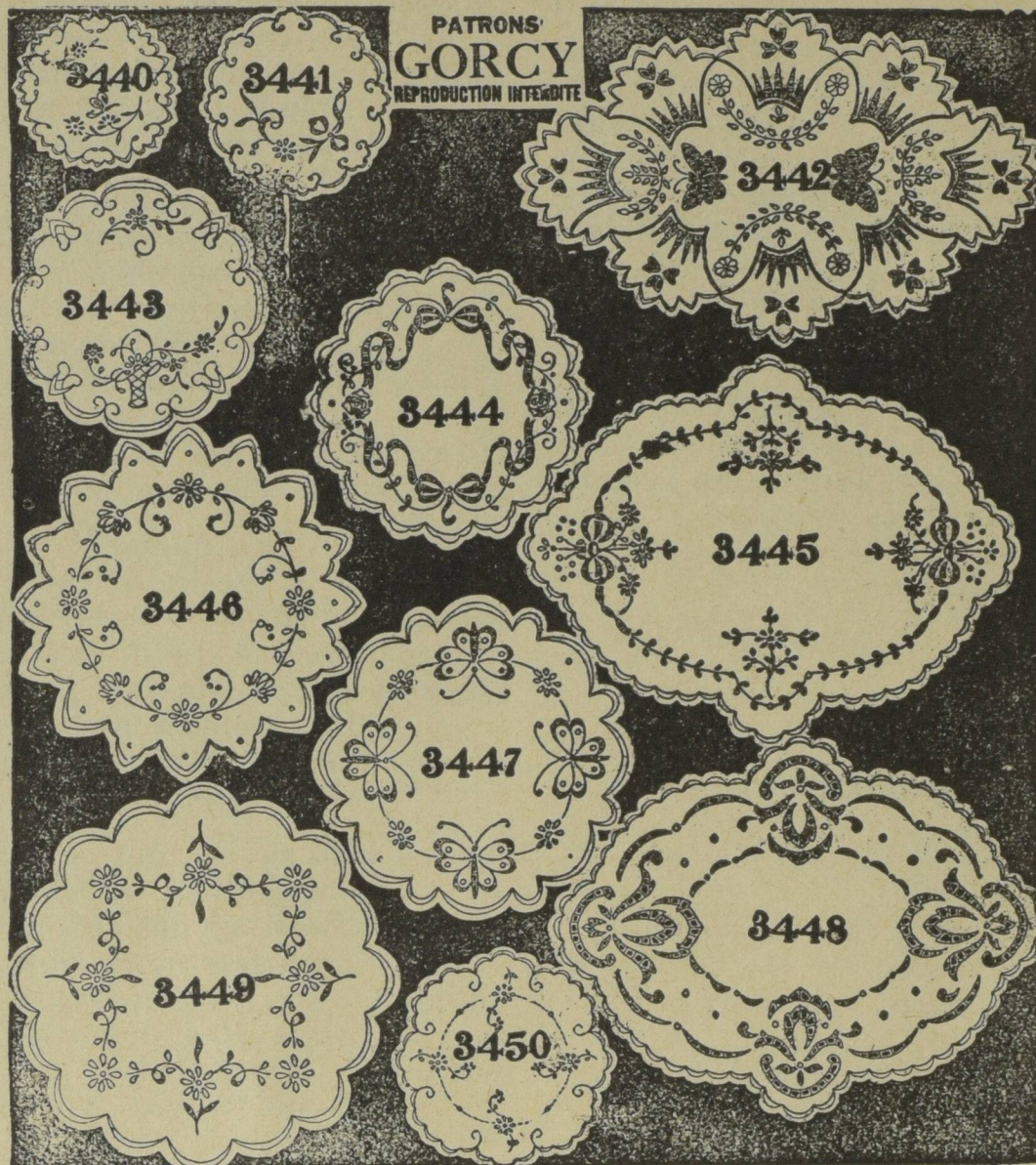
Ah ! si vous saviez tout ce qui sommeille
Au profond de nous,
Ce qu'un petit air de chanson réveille
De triste et de doux !...
Enfants, votre voix enchante et caresse,
Vous êtes heureux ;
Chantez ! vous rendez un peu de jeunesse
A de pauvres vieux.

MARYËL.



GRUPE DES COMPAGNONS DE LOUIS RIEL que les excursionnistes de la “ Liaison française ” ont rencontrés à Winnipeg (au Fort Garry).

Patrons de broderie GORCY et ouvrages de dame



- 3440 — Centre, 5 pcs de diamètre. Au fer chaud, 6 patrons pour 20 cts. Étampé sur coton fini toile, 6 pour 29 cts. Coton à broder C. B. 20 cts.
- 3441 — Centre, 6 pcs de diamètre. Au fer chaud, 6 patrons pour 20 cts. Étampé sur coton fini toile, 6 pour 29 cts. Coton à broder C. B., 20 cts.
- 3442 — Centre 16 x 10. Au fer chaud, 2 patrons pour 25 cts. Étampé sur coton fini toile, 2 pour 49 cts. Coton à broder C. B., 30 cts.
- 3443 — Centre, 8 pouces de diamètre. Au fer chaud, 6 pour 25 cts. Étampé sur coton fini toile, 6 pour 59 cts. Coton à broder, C. B., 40 cts.
- 3444 — Centre, 9 pcs de diamètre. Au fer chaud, 4 patrons pour 25 cts. Étampé sur coton fini toile, 4 pour 49 cts. Coton à broder C. B., 30 cts.
- 3445 — Centre, 16 x 12. Au fer chaud, 2 pour 25 cts. Étampé sur coton fini toile, 2 pour 59 cts. Coton à broder C. B., 40 cts.
- 3446 — Centre, 11 pcs de diamètre. Au fer chaud, 4 pour 25 cts. Étampé sur coton fini toile, 4 pour 59 cts. Coton à broder C. B., 50 cts.
- 3447 — Centre, 10 pcs de diamètre. Au fer chaud, 4 pour 25 cts. Étampé sur coton fini toile, 4 pour 49 cts. Coton à broder C. B., 40 cts.
- 3448 — Centre, 16 x 12. Au fer chaud, 2 pour 25 cts. Étampé sur coton fini toile, 2 pour 59 cts. Coton à broder C. B., 40 cts.
- 3449 — Centre, 12 pcs de diamètre. Au fer chaud, 3 pour 25 cts. Étampé sur coton fini toile, 3 pour 59 cts. Coton à broder C. B., 40 cts.
- 3450 — Centre, 7 pcs de diamètre. Au fer chaud, 6 pour 25 cts. Étampé sur coton fini toile, 6 pour 59 cts. Coton à broder C. B., 40 cts.

Nos lectrices pourront se procurer les patrons ci-dessus en nous envoyant le prix en bons de poste ou mandat.

Toute commande doit être adressée comme suit : SERVICE DES PATRONS DE BRODERE DE L'APÔTRE, 103, rue Ste-Anne, Québec.

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AOUT

DEVINETTES

1° Parce que c'était un homme affable (à fables).

2° C'est de ne pas quitter son chapeau ; on n'est ainsi jamais découvert.

TRIANGLE

CLOVIS
LOUIS
OURS
VIS
IS
S

QUESTION HISTORIQUE

Turenne, dont le tombeau fut envoyé aux Invalides par Napoléon Ier.

Ont trouvé des solutions partielles : Mme Honoré Lavoie, St-F.-X. des Hauteurs, Rimouski ; M. A.-M. Genest, Pointe Lévis.

Ont trouvé toutes les solutions exactes : Mme Anatole Cyr, casier postal 83, Cyrville, Ont. ; M. Edward-J. O'Leary, D. D. S., Ottawa, Ont. ; Mme V.-J. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame, Manchester, N. H.

Les deux noms sortis de l'urne sont ceux de Mme Rochefort et de Mme Cyr.

JEUX D'ESPRIT N° 100

QUESTION HISTORIQUE

A qui attribue-t-on ces paroles : " Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner " ?

LOSANGE

Consonne. Bateau. Bijou. Tumulte. Butin. Époque. Voyelle.

MNÉMOTECHNIE

Quelles sont les déesses de la Mythologie groupées au nombre de trois, dont les initiales forment le mot *Lac* ?

VERS A TERMINER

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des —
A la mort d'un oiseau, quelque part dans les —
Pendant les tristes jours de l'hiver —
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on —
Se balancent au vent, sur le ciel gris de —
Oh ! comme les oiseaux doivent mourir l' —

OBLIGATIONS

Pour l'impression de vos



Certificats
Actions
Obligations
(Débentures)

Adressez-vous à
L'ACTION SOCIALE LTÉE
QUÉBEC

L'APÔTRE

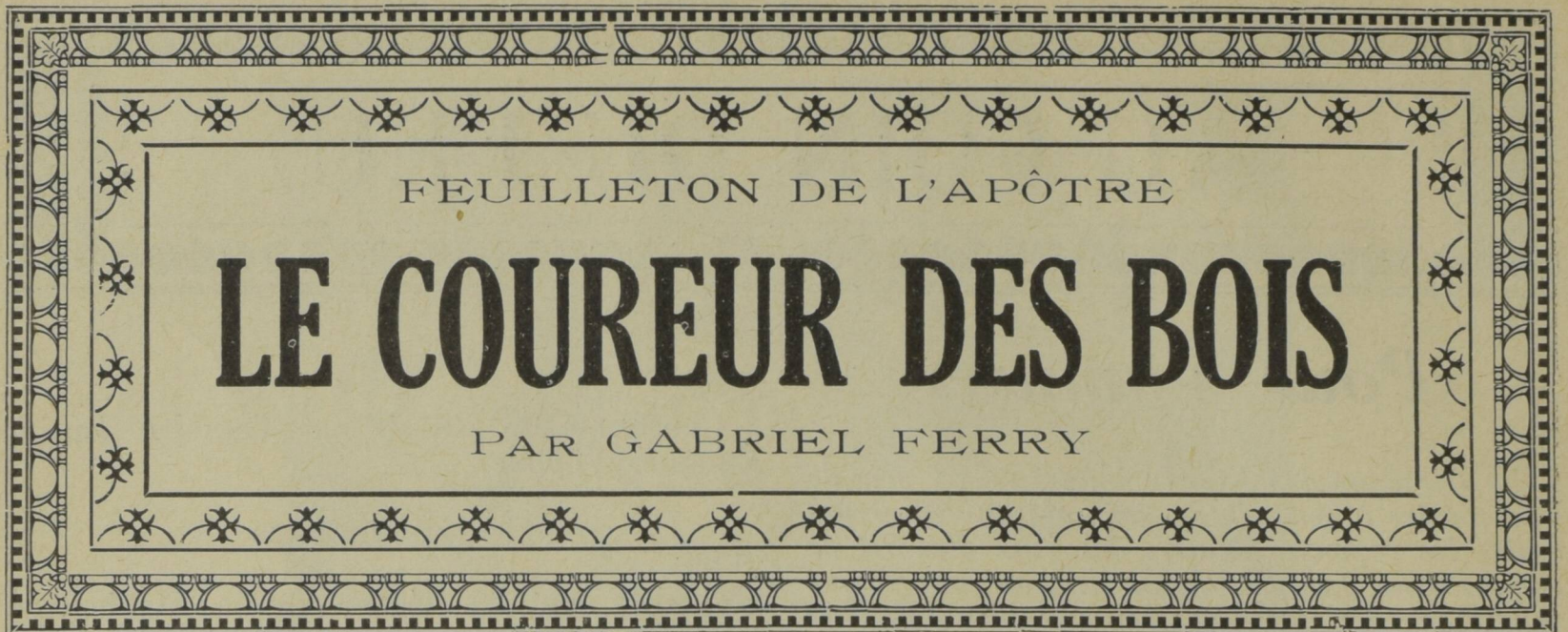
est un magazine qui devrait se trouver dans
toutes les familles

LECTURE POUR TOUS
(Jeunes et vieux)

--: PRIX EN ARGENT A GAGNER CHAQUE MOIS :--

Prix de l'Abonnement : \$2.00 par année.

103, rue Ste-Anne : : : Québec.



No 1

CHAPITRE PREMIER

PEPE LE DORMEUR

C'est un pittoresque et imposant voyage à la fois que présente le port d'Élanchovi, sur la côte de Biscaye. Quand, à mon retour d'Amérique, poussé par l'un des hasards d'une vie d'aventures, je débarquai un jour à Élanchovi, ce ne fut cependant pas sur le paysage que se fixa surtout mon attention. Ce fut sur un ancien château, le seul peut-être qui existe en Espagne, qui dressait ses toits d'ardoise et ses girouettes gothiques au sommet de la plus haute falaise. J'avais reconnu, dans ce vieux château, l'endroit où avait commencé une dramatique histoire qui m'avait été racontée dans les forêts de l'État de Sonora, peu d'années avant mon retour du Mexique.

La ceinture de rochers sur lesquels s'élève ce manoir enserme le petit port d'Élanchovi, protégé par une jetée de pierres de taille.

A l'endroit où ce môle, peu élevé, se joint à la terre, on commence à gravir les falaises disposées en gradins naturels et sur lesquelles s'échelonnent en amphithéâtre les maisons du port.

Une rue, qui ressemble à un gigantesque escalier, forme à elle seule le village d'Élanchovi.

Comme les habitants sont tous pêcheurs et absents pendant le jour, Élanchovi paraît d'abord complètement inhabité, mais du toit des maisons sans cheminées s'élève la fumée du repas du soir, préparé par les ménagères; de temps à autre, une épouse inquiète d'un nuage à l'horizon, une mère portant son enfant paraissent à la porte des cabanes avec leurs jupes de couleurs éclatantes, et leur double tresse de cheveux tombant jusqu'aux jarrets. L'une parcourt d'un œil inquiet l'immensité de la mer, l'autre accoutume son fils à la senteur saline des varechs et des algues et à l'âpreté du vent marin.

Toutes deux prêtent tristement l'oreille aux sifflements de la brise qui, lorsqu'elle effleure à peine les eaux dormantes du port, mugit sur ces hauteurs dépouillées de verdure, enlève et disperse les flocons

de fumée, et fait tourbillonner les haillons bariolés mis sécher pêle-mêle à l'entrée des cabanes.

Tel est l'aspect que présente aujourd'hui le village d'Élanchovi, dont le silence et la solitude à son sommet, et le fracas des vagues à la base des falaises qu'il domine, inspirent à la fois un sentiment de terreur et de mélancolie.

Au mois de novembre, 1808, Élanchovi était plus triste encore. Le voisinage de l'armée française avait mis en fuite une partie de ses habitants, qui, oubliant dans leur terreur que leur pauvreté les mettait à l'abri de toute perte, s'étaient éloignés dans leurs barques pour fuir l'invasion qu'ils redoutaient.

L'histoire du château d'Élanchovi est liée intimement à l'histoire du *Coureur des bois*.

Ce château appartenait à la famille de Mediana, et faisait partie de l'opulent majorat de cette antique maison. Depuis longtemps, les comtes de Mediana n'étaient venus habiter cette sauvage retraite, lorsque, vers le commencement de l'année 1808, le chef de la famille, le fils aîné du dernier comte du nom, vint y installer sa jeune femme et son enfant.

Officier supérieur de l'armée espagnole, don Juan Mediana avait choisi ce château comme un sûr asile pour sa femme, dona Luisa, qu'il aimait passionnément. Un autre motif avait aussi déterminé son choix : l'alcade d'Élanchovi était un ancien serviteur, et il comptait sur son dévouement à une famille qui l'avait élevé au rang qu'il occupait. Don Ramon Cohecho était le nom du premier magistrat d'Élanchovi.

A la veille d'une séparation exigée par les devoirs militaires, cette sévère résidence convenait aussi d'ailleurs aux premiers temps d'un mariage qui avait été célébré sous de tristes auspices. Le frère cadet de don Juan, don Antoine de Mediana, aimait, lui aussi, dona Luisa. Depuis que celle-ci avait déclaré nettement sa préférence, il avait quitté le pays, où on ne l'avait pas revu. Le bruit de sa mort avait même couru, mais rien n'était venu le confirmer.

Quoi qu'il en soit, don Juan ne resta à Élanchovi que peu de temps : des ordres supérieurs le forcèrent

à abrégier son séjour dans le château de ses pères ; il partit, laissant sa femme aux soins spéciaux d'un vieux serviteur. Il partait pour ne plus revenir, car une balle française l'atteignit dans un des combats qui précédèrent la bataille de Burgos.

Aux joies troublées des premiers temps de son mariage succédèrent, pour dona Luisa, les tristesses d'un veuvage prématuré. C'est au mois de novembre 1808, au moment où le château d'Élanchovi était le sombre témoin de la douleur de la comtesse de Mediana, que commence cette histoire.

Isolé comme il l'est sur la côte de Biscaye, on pense bien que le port d'Élanchovi avait sa garnison de miquelets gardes-côtes. C'est alors une triste condition que la leur : le gouvernement espagnol ne leur contestait nullement leur solde ; mais, en revanche, il oubliait constamment de la leur payer. D'un autre côté, la contrebande, dont la saisie eût pu parfois les indemniser, était complètement morte. Les contrebandiers se gardaient bien d'affronter des gens dont le besoin redoublait la vigilance. Depuis le capitaine des carabiniers, don Lucas Despierto, jusqu'au moindre employé, tous déployaient une vigilance incessante, d'où il résultait que, sans bourse délier, le fisc espagnol se trouvait aussi économiquement que fidèlement servi.

Un seul de ces gardes-côtes affichait à l'endroit des contrebandiers un scepticisme complet ; il allait jusqu'à nier qu'il en eût jamais existé. Il était connu pour s'endormir toujours à son poste, et son apathie feinte ou réelle lui avait valu le surnom de *Dormeur*, qu'il justifiait de son mieux.

Bien rarement aussi le mettait-on de garde en quelque endroit que ce fût.

José, ou plus familièrement Pepe, était un garçon de vingt-cinq ans, haut de taille, maigre et nerveux. Ses yeux noirs, profondément enchâssés sous d'épais sourcils, devaient avoir été jadis étincelants. Son visage avait la configuration de ceux dont la mobilité est le partage. Mais, soit maladie, soit toute autre cause, ses traits semblaient de marbre, tant l'air de somnolence qui lui était habituel engourdissait le jeu. En un mot, Pepe, avec tous les signes extérieurs d'un corps actif et d'une âme ardente, semblait le plus apathique des hommes.

Son désappointement apparent fut extrême, quand, le soir du jour où commence cette histoire, le capitaine don Lucas Despierto l'envoya chercher au poste et le fit mander en sa présence. A cet ordre imprévu, Pepe se leva, s'étira consciencieusement, bâilla, et sortit en disant :

— Quelle diable de fantaisie le capitaine a-t-il de m'envoyer chercher ?

Mais, une fois seul, le garde-côte s'achemina plus vivement que d'habitude vers la demeure de son chef. Le capitaine était fort préoccupé quand il entra, et n'entendit pas la porte s'ouvrir.

Le miquelet semblait dormir en roulant une cigarette entre ses doigts.

— Me voici, mon capitaine, dit Pepe en saluant respectueusement don Lucas.

— Eh bien ! mon garçon, commença le capitaine d'une voix débonnaire, les temps sont bien durs, n'est-ce pas ?

— J'en ai entendu dire quelque chose.

— Je conçois, dit don Lucas en riant ; la misère des temps ne t'atteint qu'à moitié, tu dors toujours.

— Quand je dors, je n'ai pas faim, reprit Pepe en étouffant un bâillement. Puis je rêve que le gouvernement me paye.

— Alors tu n'es son créancier que quatre heures par jour. Mais, mon garçon, ce n'est pas de cela qu'il s'agit : je veux te donner ce soir une preuve de confiance.

— Ah ! dit Pepe.

— Et une preuve d'affection. Le gouvernement a l'œil ouvert sur nous tous : ta réputation d'apathie commence à se propager, et tu pourrais être destitué comme un employé inutile. Ce serait bien triste pour toi d'être sans place.

— Affreux ! mon capitaine, reprit Pepe avec un bonhomie parfaite ; car si je meurs de faim avec ma place, je ne sais ce qui arriverait si je n'en avais plus.

— J'ai résolu, pour éviter ce malheur, de fournir à ceux qui pourraient calomnier ton caractère une preuve de la confiance que je mets en toi, en te donnant cette nuit le poste de la Ensenada.

Pepe ouvrit involontairement les yeux presque tout entiers.

— Cela te surprend ? dit don Lucas.

— Non, reprit Pepe.

Le capitaine ne put cacher à son subalterne un léger tressaillement.

— Comment ! non ? dit-il.

— Le capitaine Despierto, répondit Pepe d'un ton flagorneur, est assez connu par sa vigilance et son coup d'œil infailible pour pouvoir confier sans danger le poste le plus important, même au plus nul de ses employés. Voilà pourquoi je ne m'étonne pas que vous vouliez me le confier. Maintenant, j'attends les instructions qu'il plaira à Votre Seigneurie de me donner.

Don Lucas lui donna ses instructions d'une manière assez diffuse pour qu'il fût peut-être difficile de se les rappeler toutes, et le congédia en lui disant :

— Et surtout ne va pas t'endormir à ton poste.

— J'essayerai, mon capitaine, dit-il.

— Ce garçon est impayable ; je l'aurais fait exprès que je n'eusse pas mieux réussi, pensa don Lucas lorsque Pepe fut parti : et il se frotta les mains d'un air satisfait.

La petite baie appelée la Ensenada, qu'on venait de confier à la vigilance de Pepe le Dormeur, était si mystérieusement encaissée dans les rochers, qu'elle semblait exprès creusée pour favoriser la contrebande, non pas celle qui s'exerce pacifiquement aux barrières de nos villes, mais celle qu'exécutent si audacieusement les contrebandiers espagnols, le poignard et l'escopette au poing.

Par son isolement, ce poste n'était pas sans danger, quand, par une nuit brumeuse de novembre, les vapeurs de l'Océan se suspendent comme un dais.

dans l'atmosphère, ôtèrent à l'œil sa clairvoyance et assourdisaient la voix qui appellerait à l'aide.

Personne n'aurait pu reconnaître Pepe le Dormeur, Pepe habituellement plongé dans une épaisse somnolence, l'homme à l'air hébété, à la démarche alourdie, personne, disons-nous, n'aurait pu le reconnaître dans le soldat qui arrivait pour commencer sa garde, la tête haute et le pas élastique ; ses yeux, habituellement voilés, semblaient reluire dans les ténèbres pour en percer les moindres mystères.

Après avoir soigneusement promené en tous sens sa lanterne sourde, dont le cône lumineux lui démontra qu'il était bien seul de tous côtés, le miquelet la plaça de manière à éclairer le chemin creux qui conduisait au village, et se coucha dans son manteau, à dix pas plus loin, de façon qu'il pût dominer à la fois sur le chemin et sur la baie.

— Ah ! capitaine, se dit le miquelet, vous êtes un habile homme ; mais vous croyez trop aux gens qui dorment toujours, et du diable si je ne crois pas que vous êtes intéressé à ce que je dorme bien profondément ce soir. Qui sait, cependant ? continua-t-il en s'arrangeant du mieux qu'il put dans son manteau.

Pendant environ une demi-heure, Pepe demeura seul, livré à ses pensées, interrogeant tour à tour de l'œil la baie et le chemin creux. Au bout de ce temps, il entendit crier le sable du sentier ; puis dans la lumière projetée par la lanterne, une forme noire apparut, et bientôt le capitaine des miquelets se laissa voir distinctement. Il eut l'air, pendant quelques minutes, de chercher quelque chose ; puis, apercevant à la fin le gardien de nuit couché :

— Pepe ! s'écria-t-il à mi-voix.

Pepe n'eut garde de répondre.

— Pepe ! reprit le capitaine d'un ton un peu plus élevé.

Le miquelet se tut obstinément ; alors la voix de don Lucas cessa de se faire entendre, et bientôt le bruit de ses pas se perdit dans l'éloignement.

— Bon ! se dit Pepe, tout à l'heure j'étais assez sot pour douter encore, mais à présent je ne doute plus. Enfin un contrebandier a donc osé se risquer. Je serais bien maladroit, ma foi, si je n'en tire quelque bonne aubaine, fût-ce aux dépens de celle de mon chef.

Le miquelet se leva d'un bond sur ses jambes.

— Ici, je ne suis plus Pepe le Dormeur, dit-il en redressant sa haute taille.

Une autre demi-heure encore s'écoula, pendant laquelle le garde-côte ne vit rien que l'immensité vide devant lui. Rien ne troublait la continuité de la ligne blanchâtre que traçait la mer en se confondant avec le ciel. De gros nuages noirs voilaient et découvraient tour à tour la lune qui venait de se lever et, soit que l'horizon fût alternativement brillant comme de l'argent en fusion ou noir comme un crêpe funèbre, aucun objet n'annonçait, sur l'Océan, la présence de l'homme.

Il y avait tant d'intensité dans le regard du miquelet, qu'il lui semblait voir des étincelles voltiger devant lui. Fatigué de cette attention soutenue, il ferma les yeux et concentra toute la puissance de

ses organes dans son ouïe. Tout à coup un bruit faible glissa sur la surface des eaux et parvint jusqu'à lui ; puis une légère brise de terre chassa le son au large, et il n'entendit plus rien. Ne sachant s'il était le jouet d'une illusion, le miquelet ouvrit de nouveau les yeux ; mais l'obscurité de la nuit ne lui permit de rien voir.

Il referma les yeux pour écouter encore. Cette fois, un son cadencé, comme celui que produisent les avirons qui fendent discrètement la surface de l'eau et le grincement affaibli des *tolets* (chevilles qui fixent l'aviron), parvint à ses oreilles.

— Enfin, nous y voilà ! dit Pepe avec un soupir de satisfaction.

Un point noir presque imperceptible parut à l'horizon, puis grossit rapidement, et bientôt un canot se montra, suivi d'un léger sillon d'écume.

Pepe s'était précipitamment couché à plat ventre, de peur que sa silhouette ne fût aperçue du canot ; mais, de la position élevée qu'il occupait, il ne pouvait pas le perdre de vue un seul instant. Il le vit bientôt s'arrêter, les avirons immobiles, comme l'oiseau de mer qui plane pour choisir le côté vers lequel il s'élancera, puis, tout à coup, reprendre son mouvement vers le rivage de la baie.

— Ne vous gênez pas, dit le miquelet, faites comme chez vous.

Les rameurs, en effet, semblaient sûrs de ne pas être inquiétés ; et, quelques secondes plus tard, les galets de la grève grincèrent sous la quille du canot.

— Oh ! oh ! dit tout bas le miquelet, pas un ballot de marchandises ? Ne seraient-ce pas par hasard des contrebandiers ?

Trois hommes étaient dans le canot et ne paraissaient prendre que les précautions strictement nécessaires pour ne pas troubler trop bruyamment le silence de la nuit. Leur costume n'était pas celui que portent d'ordinaire les contrebandiers.

— Qui diable peuvent être ces gens ? dit le miquelet.

A travers les touffes d'herbes jaunies qui bordaient la crête du talus où se tenait Pepe et s'élevaient au-dessus du niveau de sa tête, il put observer ce que faisaient les trois inconnus dans leur canot. A un ordre donné par celui qui était assis à la barre, les deux autres sautèrent à terre pour aller reconnaître les lieux, laissant seul celui qui paraissait être leur chef.

Pepe fut indécis un moment, ne sachant s'il devait les laisser s'engager dans le chemin creux ; mais la vue du canot abandonné à la garde d'un seul homme fixa bientôt son idée. Il resta donc plus immobile que jamais, et retint jusqu'à son souffle, pendant que les deux individus, armés chacun d'un couteau catalan, passaient à quelques pieds au-dessous de lui.

Il put alors voir que l'habit de matelot qu'ils portaient l'un et l'autre était celui adopté par les corsaires d'alors, et qui tenait le milieu entre l'uniforme de la marine royale et le sans-façon de la marine marchande ; mais il ne put distinguer leurs traits sous le béret basque qui couvrait leur tête. Tout à

coup les deux matelots s'arrêtèrent. Un morceau de la crête du talus, émiétté sous les genoux de Pepe glissa légèrement le long de la berge escarpée.

— N'as-tu rien entendu ? dit l'un d'eux.

— Non ! et toi ?

— Il m'a semblé entendre comme quelque chose qui tombait de là, dit-il en montrant l'endroit au-dessus duquel le carabinier était couché à plat ventre.

— Bah ! c'est quelque mulot qui sera rentré dans son trou.

— Si ce talus n'étais pas si escarpé, j'y monterais, reprit le premier.

— Je te dis qu'il n'y a rien à craindre, répondit le second ; la nuit est noire comme un pot à brai, et puis l'autre ne nous a-t-il pas assuré qu'il répondait de l'homme de garde, qui dort toute la journée ?

— Raison de plus pour que la nuit il ne ferme pas l'œil. Reste ici, je vais faire le tour pour monter là-haut, et, ma foi ! si j'y trouve notre dormeur, ajouta-t-il en montrant son large couteau dont la lame brilla dans les ténèbres, tant pis... ou tant mieux pour lui, je le ferai dormir pour toujours.

— Diable ! c'est un philosophe, pensa Pepe ; mais assez dormi pour le moment.

Et, comme un serpent qui se dépouille de sa peau, il sortit de dessous son manteau, qu'il laissa à sa place, en rampant avec tant de précaution, qu'il en était déjà assez éloigné sans qu'aucun bruit eût décelé sa manœuvre, et sans que, selon l'expression espagnole, la terre même l'eût entendu. Il parvint ainsi, sa carabine à la main, juste au point sous lequel le canot s'était arrêté.

Là, il reprit haleine, et couvrit d'un regard ardent l'homme qui y restait seul. Celui-ci semblait plongé dans une sombre rêverie, car il était immobile sous l'ample manteau qui servait autant à voiler sa figure qu'à le préserver de l'humidité de la nuit. Ses yeux se fixaient sur la pleine mer, et par conséquent il ne pouvait apercevoir la forme noire du carabinier qui s'élevait lentement sur la berge, et qui mesurait de l'œil la distance qui le séparait de la grève. L'étranger fit un mouvement pour se retourner du côté de la terre, et au même instant Pepe, lâchant les branches froissées d'un arbuste auquel il était suspendu, s'élança à ses côtés, comme un tigre sur sa proie.

— C'est moi, dit-il ; ne bougez pas, ou vous êtes mort, ajouta-t-il en appuyant le canon de sa carabine sur la poitrine de l'étranger stupéfait.

— Qui, toi ? répondit celui-ci dont les yeux étincelants de fureur, ne se baissèrent pas devant l'attitude menaçante de son ennemi.

— Eh ! parbleu, Pepe, vous savez bien, Pepe qui dort toujours.

— Malheur à lui s'il m'a trahi ! dit l'étranger comme s'il se parlait à lui-même.

— Si vous parlez de don Lucas, interrompit le carabinier, je puis vous assurer qu'il en est incapable, et, si je suis ici, c'est qu'il a été trop discret, seigneur contrebandier.

— Contrebandier ! dit l'inconnu d'un ton de superbe dédain.

— Quand je dis contrebandier, reprit Pepe d'un air satisfait de perspicacité, c'est pour flatter, car vous n'avez pas une once de marchandise, à moins que ceci ne soit un échantillon, continua-t-il en montrant du pied une échelle de cordes roulée dans le fond du canot.

Placé face à face avec l'inconnu, Pepe put l'examiner à son aise. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ.

Il avait le teint hâlé du marin. Des sourcils épais et foncés de dessinaient vigoureusement sur un front osseux et large. De grands yeux noirs, brillant d'un feu sombre au fond de leurs orbites, annonçaient d'implacables passions. La bouche de l'inconnu était arquée et dédaigneuse. Les plis de ses joues, fortement marqués malgré sa jeunesse, lui donnaient au plus léger mouvement une expression de froid dédain, d'arrogance ou de mépris.

Dans ses yeux, dans son visage, on pouvait deviner que l'ambition et la vengeance devaient être les besoins dominants de cet homme.

Des cheveux noirs et bouclés tempéraient seuls un peu la sévérité de sa physionomie. Quant au costume qu'il portait, c'était celui d'un officier de la marine espagnole.

Un regard, qui eût effrayé tout autre que le miquelet, décela l'impatience qu'il éprouvait de se voir examiné par le garde-côte.

— Trêve de plaisanteries, drôle ! que veux-tu ? Parle, fit l'étranger.

— Causons d'affaires, dit Pepe, je le veux bien. D'abord, quand vos deux hommes vont rapporter mon manteau et ma lanterne qu'ils sont assez fins pour capturer, vous leur donnerez l'ordre de se tenir à distance ; de cette manière nous causerons sans être interrompus ; autrement, d'un coup de cette carabine, qui vous étend raide mort, je donne l'alarme et je pousse au large. Qu'en dites-vous ? Rien, Soit ; cette réponse en vaut une autre. Je continue. Vous avez donné à mon capitaine quarante onces ? dit le miquelet avec imprudence et au hasard, quitte à grossir la somme.

— Vingt, dit l'étranger sans réflexion.

— J'aurais mieux aimé que ce fût quarante, reprit Pepe ; or, on ne donne pas pareille somme pour le plaisir de faire une promenade sentimentale à l'Ensenada. Mon intervention doit vous gêner et je veux me faire payer ma neutralité.

— Combien ? dit l'inconnu pressé d'en finir.

— Une bagatelle. Vous avez donné quarante onces au capitaine...

— Vingt, te dis-je.

— J'aurais mieux aimé que ce fût quarante, répéta Pepe ; mais va pour vingt. Voyons, je ne veux pas être indiscret, je ne suis qu'un soldat, lui est capitaine ; je ne serai donc que raisonnable en exigeant le double de ce qu'il a reçu.

L'étranger ainsi rançonné laissa échapper un juron, mais, ne répondit pas.

— Je sais bien, continua Pepe, que c'est peu ; car s'il reçoit trois soldes comme la mienne, il a trois fois moins de besoins que moi, et, par conséquent, j'aurais droit au triple ; mais, comme il dit, les temps sont durs, et je maintiens ma proposition.

Un violent combat parut se livrer entre l'angoisse et l'orgueil dans le cœur de l'inconnu, du front de qui, malgré la saison, tombaient des gouttes de sueur ; une nécessité bien impérieuse devait l'amener avec tant de mystère dans cet endroit écarté, car cette nécessité dompta son orgueil, qui paraissait indomptable. L'air d'intrépidité railleuse qui éclatait chez Pepe lui fit sentir aussi l'urgence d'un accommodement, et, tirant sa main de dessous son manteau, il ôta de l'un de ses doigts une riche bague et la présenta au miquelet.

— Prends et va-t'en, lui dit-il.

Pepe la prit et l'examina, puis il hésita.

— Bah ! je me risque, et je l'accepte pour quarante onces. Maintenant, je suis sourd, muet et aveugle.

— J'y compte, s'écria l'inconnu froidement.

— Par la vie de ma mère, répondit Pepe, puisqu'il ne s'agit plus de contrebandier, je veux vous prêter main-forte ; car vous sentez que je puis, en ma qualité de carabinier, ne pas voir la contrebande, mais la faire... jamais !

— Eh bien ! rassure la timidité de ta conscience à cet égard, reprit l'inconnu, avec un sourire amer ; garde ce canot jusqu'à notre retour ; je rejoins mes hommes. Seulement, quoi qu'il arrive, quoi que tu voies, quelque temps que nous restions à revenir, sois, comme tu le dis, muet, sourd, aveugle et patient.

En disant ces mots, l'étranger sauta hors du canot sur la grève et disparut à l'angle du chemin creux.

Resté seul, Pepe considéra, au clair de lune, le brillant enchâssé dans la bague qu'il avait extorqué à l'inconnu.

— Si ce joyau n'est pas faux, pensa-t-il, le gouvernement peut ne me payer jamais, je n'y tiens plus ; mais, en attendant, je vais commencer dès demain à crier comme un diable à cause de mon arriéré de solde. Cela fera bon effet.

CHAPITRE II

L'ALCADE ET SON CLERC

Nul ne sut combien de temps Pepe était resté à son poste en attendant le retour de l'étranger. Seulement, quand le chant du coq se fit entendre, que l'aube du jour commença à blanchir à l'horizon, la petite baie de l'Ensenada était complètement déserte.

Alors la vie sembla renaître dans le village. Des ombres encore indistinctes se dessinèrent sur les sentiers escarpés qui descendent vers le môle. Les bateaux, secoués par la lame, furent détachés de leurs amarres, et les premiers rayons du jour éclairèrent le départ des pêcheurs. Quelques minutes s'étaient

à peine écoulées, et la flottille avait disparu dans la brume du matin, et, sur le seuil des portes, des femmes et des enfants se montraient et disparaissaient tour à tour. Parmi les chétives habitations du village, la seule qui n'avait pas encore entr'ouvert ses volets à la lumière matinale était celle de l'alcade d'Élanchovi, dont nous avons déjà parlé.

Il était grand jour, quand un jeune homme coiffé d'un chapeau à haute forme, usé, crasseux et luisant à certains endroits comme du cuir verni, se dirigea vers cette maison. Un pantalon si court qu'un aurait pu l'appeler culotte, si étroit qu'il avait l'air d'un fourreau de parapluie, si râpé qu'il n'aurait pas été trop chaud pour un jour de canicule, abritait malses jambes de la froidure assez piquante d'une matinée de novembre. Ce jeune homme vint frapper à la porte de l'alcade. Sa figure n'était guère visible : il portait jusqu'aux yeux un petit manteau de drap grossier à longs poils, qu'on appelle *esclavina*. A la manière partielle dont il en usait avec le haut de sa personne dans le partage inégal que l'exiguité de ce manteau le forçait à faire, en laissant à découvert les jambes au profit du buste, il paraissait être parfaitement content de son pantalon. Mais les apparences sont bien trompeuses. En effet, le rêve de ce garçon dont les yeux était faux, l'aspect misérable et un certain parfum de vieux papiers décelaient un *escribano* (procureur), était de posséder un pantalon tout différent du sien, c'est-à-dire un vêtement long, large et moelleux ; un pantalon, en un mot, réunissant ces trois qualités, devait être à ses yeux une enveloppe impénétrable aux maux de la vie, un asile inviolable contre le malheur. Ce jeune homme était le bras droit de l'alcade ; il s'appelait Gregorio Cagatinta.

Au coup modeste frappé à la porte avec l'écritoire de corne qu'il portait en sautoir, une vieille femme vint ouvrir.

— Ah ! c'est vous, don Gregorio, dit la vieille avec cette orgueilleuse courtoisie espagnole qui fait que deux décrotteurs qui s'abordent se prodiguent le *don* comme des grands de première classe.

— Oui, c'est moi, dona Nicolasa, répondit Gregorio.

— Jésus ! Maria ! puisque vous voilà, c'est que je suis en retard. Et mon maître qui attend sa culotte ! Asseyez-vous, don Gregorio, il ne va pas tarder.

La chambre dans laquelle l'*escribano* avait été introduit eût paru immense, si, dans chaque angle, des filets de diverses grandeurs, des mâts, des vergues, des voiles de toutes formes, depuis les carrées jusqu'aux latines, des gouvernails de canot, des avirons, des vareuses, des chemises de laine n'y eussent été entassés pêle-mêle. Mais, grâce à ce tohu-bohu, il restait à peine de quoi placer un siège ou deux autour d'une grande table en chêne, sur laquelle une écritoire en liège hérissait ses trois plumes fortement collées dans leurs trous, au milieu de quelques papiers sales qui paraissaient placés là par ostentation et peut-être pour effrayer les visiteurs. A l'aspect de cet amas bizarre d'objets divers, il était difficile de ne pas se faire à peu près une idée juste

du métier auquel se livrait l'alcade en dehors de son caractère public. En effet, il prêtait à la petite semaine, à un réal pour une piastre, à l'intérêt tout simple de vingt pour cent par mois ou deux cent quarante pour cent par an, et, comme sa clientèle ne se composait que de pêcheurs, c'était d'eux que venait la collection d'appareils nautiques qui encombraient la salle d'audience de l'alcade.

Cagatinta ne jeta qu'un regard distrait sur toute cette friperie, parmi laquelle ne se trouvait pas un seul pantalon, ce qui ne l'exposait à aucune tentation malhonnête ; car, il faut bien le dire, sa probité douteuse n'eût peut-être pas résisté à une épreuve si redoutable. L'escribano n'était pas de la pâte dont est pétri un honnête homme. La nature, qui procède toujours du simple au composé, n'avait eu le temps d'en faire encore qu'un fripon ordinaire ; il est vrai qu'il était alors dans la fleur de la jeunesse.

Don Ramon ne se fit pas attendre ; il montra bientôt à la porte de sa chambre à coucher sa figure joviale et candide. C'était un homme robuste et vigoureux, et l'on concevait facilement que d'une de ses culottes on pût tirer deux pantalons pour le maigre et chétif escribano.

— Vive Dieu ! seigneur alcade, dit celui-ci après avoir donné et reçu une foule de salutations matinales, quelles glorieuses culottes vous possédez là !

Gregorio, mon ami, reprit l'alcade d'un air de bonne humeur, vous devenez fastidieux avec vos redites. Eh ! que diable ! n'y a-t-il donc que mes chausses à envier dans ma personne ?

Cagatinta poussa un soupir et répondit de l'air d'un chien affamé qui convoite un os.

— Il faudrait un miracle pour me donner vos avantages personnels ; mais vos chausses, c'est différent : deux vares de drap de Ségovie en feraient l'affaire.

— Patience ! patience ! seigneur escribano ; vous savez que, pour prix des services que vous voulez me rendre, je ne dis pas les services que vous m'avez rendus, je vous ai promis mes culottes couleur sang de bœuf, dès qu'elles seraient légèrement usées. Je m'en occupe : occupez-vous de les gagner.

— Que faut-il faire pour y parvenir ? dit l'escribano d'un air désespéré. La partie n'est pas égale. Votre tâche est si facile en comparaison de la mienne !

— Eh mon Dieu ! on ne sait pas, reprit l'alcade ; il peut se présenter telle circonstance qui, tout d'un coup, vous donne l'avantage sur moi.

— Oui, mais il peut d'ici là, arriver telle circonstance qui, tout d'un coup, ôte à vos chausses leur valeur.

— Allons, voyons, à la besogne, dit l'alcade pour couper court aux doléances de Gregorio, et faisons l'acte d'expropriation du canot d'une mauvaise paye, de ce Vicente Perez, qui, sous prétexte qu'il a six enfants à nourrir, ne m'a pas remboursé au terme voulu les vingt piastres que je lui ai prêtées.

En disant ces mots, don Ramon prit une chaise à moitié dégarnie de paille pour s'y asseoir près de la ble.

— Prenez celle-ci, reprit vivement l'escribano en lui en présentant une couverte de cuir que l'usage avait poli comme de l'acajou ; vous y serez plus mollement.

— Et mes chausses aussi, reprit l'alcade avec un air narquois.

Cagatinta sortit de son écritoire en rouleau une feuille de papier timbré. Déjà ils se mettaient à l'ouvrage, quand des coups précipités retentirent à la porte, que les deux hommes de justice avaient refermée pour n'être pas interrompus.

— Qui diable peut frapper ainsi ? dit l'alcade.

— *Ave, Maria purissima !* dit une voix du dehors.

— *Sin pecado concebida*, répondirent à la fois les deux acolytes.

Et, à cette formule sacramentelle, Gregorio fut ouvrir la porte.

— Qui peut amener à cette heure le Seigneur don Juan de Dios ? s'écria l'alcade d'un air de surprise, à la vue du profond chagrin empreint sur le front chauve du concierge de la comtesse de Mediana.

— Ah ! seigneur alcade, reprit le vieillard, un grand malheur est arrivé cette nuit ; un grand crime a été commis. . . La comtesse a disparu et le jeune comte avec elle.

— Mais en êtes-vous sûr ? s'écria l'alcade.

— Hélas ! il ne s'agit que de monter par le balcon qui donne sur la mer, comme nous l'avons fait en ne recevant pas de réponse de madame, et de voir en quel état les assassins ont laissé sa chambre.

— Justice ! justice ! seigneur alcade, envoyez en campagne tous vos aiguazils, s'écria une voix de femme à quelque distance.

C'était la fille de chambre de la comtesse, qui, jugeant à propos de crier d'autant plus fort qu'elle était moins affectée d'un événement incompréhensible, se précipita dans la salle d'audience de l'alcade.

— Ta, ta, ta, comme vous y allez ! dit celui-ci ; croyez-vous que j'aie tant d'alguzils ? Vous savez bien que je n'en ai que deux, et encore, comme ils mourraient de faim dans ce vertueux village, s'ils ne faisaient que leur métier, ils sont partis ce matin pour la pêche.

— Hélas ! mon Dieu, s'écria en sanglotant la femme de chambre, ma pauvre maîtresse ! qui va la secourir ?

— Patience, femme, patience, dit don Ramon, ne désespérez pas de la justice ; peut-être va-t-il lui venir d'en haut une révélation soudaine.

La camériste ne jugea pas à propos de se laisser consoler par cet espoir, et ses cris redoublèrent. Au tapage que faisait sa douleur hypocrite, tandis que le vieux Juan de Dios baissait tristement la tête en invoquant tout bas un juge plus redoutable, un groupe nombreux de femmes, de vieillards et d'enfants s'était formé à la porte de la maison de l'alcade et enhissait petit à petit le sanctuaire de la justice.

Don Ramon Cohecho, s'avança vers Cagatinta, qui se frottait les mains sous son esclavina à l'idée de tout le papier timbré qu'on allait noircir, et lui dit :

— Attention, ami Gregorio, le moment est venu, et, si vous êtes habile, la culotte de sang de bœuf...

Il n'en dit pas davantage ; mais Cagatinta comprit, car il pâlit de joie, et, sans perdre de vue le moindre signe de son patron, il se tint prêt à saisir au passage la première occasion qui se présenterait.

L'alcade s'assit de nouveau sur son fauteuil de cuir, et réclama le silence d'un geste ; puis, avec cette abondance inhérente à la langue espagnole, la plus pompeuse et la plus riche de toutes les langues parlées, il fit à son auditoire un assez long discours dont voici la substance :

— Mes enfants, dit-il, comme est venu l'affirmer ici le respectable don Juan de Dios Canelo, un grand crime a été commis cette nuit. La connaissance de cet attentat ne pouvait manquer d'arriver à l'oreille de la justice, car rien ne lui échappe ; mais je n'en remercie pas moins don Juan de Dios de sa communication officielle. Ce vénérable concierge aurait dû la rendre plus complète en révélant le nom des coupables.

— Mais, seigneur alcade, interrompit Juan de Dios, je ne le sais pas, quoique ma communication soit, comme vous le dites, officielle ; mais j'aiderai à les trouver, ces coupables.

— Vous l'entendez, mes enfants, le digne Canelo, dans une communication officielle, implore la justice pour le châtement des coupables : la justice ne sera pas sourde à son appel. Qu'il me soit permis maintenant de vous parler de mes petites affaires et de m'abandonner à la douleur que me cause la disparition de la comtesse et du jeune comte de Mediana.

Ici, l'alcade fit un signe à Cagatinta, dont toutes les facultés mises en jeu ne lui avaient pas révélé encore par quel service il pourrait gagner l'objet de son ambition ; puis il reprit :

— Vous n'ignorez pas, mes enfants, les doubles liens qui m'attachent à la famille de Mediana ; jugez donc de ma douleur à la connaissance de cet attentat, d'autant plus incompréhensible qu'on ne sait ni pourquoi ni par qui il a été commis. Hélas ! mes enfants, je perds une puissante protectrice, et le cœur du fidèle serviteur est transpercé, tandis que celui de l'homme d'affaires est non moins cruellement blessé. Oui, mes enfants, dans la sécurité trompeuse où hier encore j'étais plongé, je fus au château de Mediana à l'occasion de mes fermages.

— Pour solliciter un sursis, allait s'écrier Cagatinta, parfaitement au courant des affaires de l'alcade.

Mais celui-ci ne lui donna pas le temps de commettre cette énorme indiscretion, qui l'eût à jamais privé de la rémunération promise.

— Patience, mon digne Cagatinta, dit l'alcade en se tournant vers l'escribano ; contenez cette soif de justice qui vous consume... Oui, mes enfants, et par suite de cette sécurité que je déplore, je versai entre les mains de l'infortunée comtesse... Ici, la voix de don Ramon chevrotait... une somme équivalente à dix années de fermage payés à l'avance.

À cette déclaration inattendue, Cagatinta bondit de son siège, comme s'il eût été piqué par un aspic, et son sang se figea dans ses veines, quand un trait

de lumière lui montra l'étendue de la bévue dont il allait se rendre coupable.

— Jugez donc de ma douleur, mes enfants, c'était ce matin que la comtesse devait m'en donner le reçu.

Ces paroles produisirent une profonde sensation dans l'auditoire, dont aucun de ceux qui le composaient ne croyait à ce funeste contretemps ; mais personne n'osait témoigner son incrédulité.

— Heureusement, continua l'alcade, que le serment de personnes dignes de foi peut réparer ce malheur.

Ici Cagatinta, comme l'eau longtemps comprimée qui trouve enfin une issue, s'élança le bras en avant et s'écria avec explosion :

— Je le jure.

— Il le jure, répéta l'alcade.

— Il le jure, répétèrent les assistants.

— Oui, mes amis, je le jure encore, je voudrais le jurer toujours, quoiqu'une chose embarrasse ma délicatesse : c'est de ne pas me rappeler si c'est dix ou quinze ans d'avance que l'alcade a payés à l'infortunée dona Luisa !

— Non, mon digne ami, interrompit don Ramon Cahochi avec une modération dont on devait lui savoir gré, puisqu'il taillait en plein drap, ce n'était que dix années de loyer que votre précieux témoignage m'empêche de perdre ; aussi pouvez-vous compter sur ma reconnaissance.

— Je crois bien, pensa l'escribano ; deux années d'arrière et dix d'avance, cela fait bel et bien douze de gagnées. Décidément, j'ai sur les chausses sang de bœuf les droits les plus implacables !

Nous ne fatiguerons pas davantage le lecteur par le récit de ce qui se passa dans cette séance, où la justice se pratiqua comme elle se pratiquait bien longtemps avant Gil Blas, comme elle se pratiquera bien longtemps en Espagne, et nous le ferons assister à l'instruction faite par l'alcade et son acolyte sur les lieux mêmes, avec l'accompagnement de témoins voulu par la loi.

On commença par enfoncer la porte de la chambre à coucher, restée verrouillée en dedans. Des tiroirs vides, d'autres à moitié saccagés, gisaient sur le parquet. Rien de tout cela n'indiquait précisément des traces de violence ; un départ volontaire, mais précipité, peut donner lieu à un semblable désordre dans un appartement.

Le lit de la comtesse encore intact prouvait qu'elle ne s'était pas couchée, et dénotait ainsi un projet arrêté à l'avance, d'attendre debout le moment du départ. Les meubles étaient à leur place accoutumée, les draperies des croisées et de l'alcôve n'étaient pas froissées ; nul vestige de lutte ne se voyait sur le carreau de la chambre, composé de pierres tendres que le moindre froissement extraordinaire aurait pu écorcher ou rayer.

L'odeur fétide d'une lampe qui s'éteint lentement faute d'huile régnait encore dans la chambre malgré l'air qui y pénétrait ; il était évident qu'on l'avait laissé brûler jusqu'au matin : des malfaiteurs l'auraient éteinte pour se livrer sans crainte à leur

funeste besogne ; enfin, mille petites choses de nature à tenter la cupidité étaient restées dans les tiroirs.

A tous ces indices trompeurs, le vieux Juan de Dios secouait la tête d'un air de doute. Il y avait dans tout cela quelque chose qui confondait sa raison et dépassait son intelligence, qui, du reste, n'avait jamais été de premier ordre, mais son bon sens se révoltait contre la pensée que sa maîtresse avait pu fuir, et d'une manière si extraordinaire. A ses yeux, un crime était évident, mais comment l'expliquer ? l'assassin n'avait pas laissé de trace derrière lui.

Le vieux et respectable serviteur considérait d'un œil désolé cette chambre déserte, les vêtements de sa maîtresse épars sur le carreau, et le berceau foulé qui conservait encore la trace du jeune comte, et dans lequel il dormait, rose et souriant, la veille, sous la garde de sa mère.

Comme frappé d'une idée soudaine, Juan de Dios s'avança sur un balcon élevé à peu de distance du sol. Ses yeux interrogèrent la grève qui s'étendait sous le balcon ; la vague la balayait sans cesse et y roulait avec un bruit confus les galets de la mer : nulle empreinte, nuls vestiges humaines n'y paraissaient. Le vent sifflait, l'Océan grondait comme toujours, et parmi les voix de la nature nulle ne s'élevait pour révéler le coupable.

Seulement, à l'horizon, les voiles blanches d'un navire qui gagnait le large se dessinaient encore sur l'azur lointain de la mer.

Pendant que le vieux serviteur priait en silence et suivait d'un regard rêveur le navire qui fuyait, les assistants prêtaient tous, à l'exception de l'alcade et de l'escribano, une oreille attristée aux lugubres modulations du vent des falaises, qui semble, sur ses hauteurs, le jour comme la nuit, tour à tour pleurer, soupirer et mugir.

L'alcade et le greffier avaient, sans l'avouer, la même conviction que Juan de Dios. Tous deux croyaient à un crime ; mais, dans l'impossibilité de saisir le moindre corps de délit, de mettre la main sur quelque individu capable de payer les frais de la justice (c'est l'objet principal en Espagne), l'escribano et l'alcade se trouvaient satisfaits, l'un de la récompense tant désirée qu'il croyait tenir, l'autre des douze années de fermages qu'il était sûr de gagner.

— Ma foi, messieurs ! dit l'alcade en se tournant vers les témoins, je ne m'explique pas par quelle fantaisie madame la comtesse de Mediana est sortie de chez elle par la fenêtre ; car le verrou de la porte de sortie, fermé en dedans, ne laisse pas de doute à ce sujet. C'est un caprice de femme, et la justice n'a pas besoin de l'expliquer.

— C'est peut-être pour ne pas donner de reçu au seigneur alcade, dit tout bas un des témoins à son voisin.

— Mais à propos, dit Cohecho en s'adressant à Juan de Dios, comment avez-vous pu vous apercevoir de la disparition de la comtesse, puisqu'on ne pouvait pas entrer chez elle ?

— C'est bien simple, reprit le vieillard : à l'heure où la femme de chambre a l'habitude de se présenter chez Madame, elle a appelé, personne n'a répondu ; elle a frappé plus fort, et, ne recevant pas encore de réponse, l'inquiétude l'a saisie ; elle est venue m'avertir. J'ai frappé, j'ai frappé aussi, et n'entendant rien, j'ai couru chercher l'échelle du jardin et j'ai vu, par cette fenêtre ouverte, la chambre telle que vous la voyez vous-même.

Quand le concierge eut fini cette déclaration, Cagatinta dit quelques mots à l'alcade, assez bas pour que personne ne l'entendit ; mais celui-ci se contenta de hausser les épaules d'un air de dédain.

— Qui sait ? répondit l'escribano à ce geste muet.

— Peut-être, répliqua l'alcade ; nous verrons.

Puis après un moment de silence :

— Je persiste, messieurs, dit-il, à croire que, quelque singulier que cela paraisse, madame la comtesse est libre de sortir à sa fantaisie, même par la fenêtre.

L'assistance sourit flatteusement à cette facétie de la justice.

— Mais, seigneur alcade, ce qui prouve qu'il y a eu introduction violente dans cette chambre, s'écria le vieux Juan de Dios, que la plaisanterie de l'alcade Cohecho révoltait, c'est cette vitre brisée dont voici les morceaux par terre.

— Ce vieux Canelo ne veut pas me laisser aller déjeuner, murmura l'alcade, qui avait hâte d'en finir depuis qu'il n'espérait plus de profit de cette mystérieuse affaire ; je suis sûr que mon repas refroidit, et que Nicolosa s'impatiente... Que prouvent ces morceaux de verre ? reprit-il tout haut. Pensez-vous qu'avec la brise de mer qui a soufflé si fort cette nuit, une fenêtre ouverte ne puisse, en se refermant violemment, avoir cassé une vitre ou deux ?

— Pourquoi, répondit Juan de Dios, est-ce précisément celle qui est à côté de l'espagnolette ? On l'aura cassé pour ouvrir la fenêtre.

— Ah ça ! seigneur don Juan de Dios, s'écria l'alcade impatienté et en mordant de dépit sa canne à pomme d'or, emblème de sa dignité, est-ce vous ou moi qui avons ici le droit d'interroger ? Caramba ! Il me semble que vous me faites jouer un plaisant rôle !

— Ici, Cagatinta intervint d'un air modeste :

— Je répondrai, dit-il, à notre ami Canelo que si ce carreau brisé l'avait été dans le but qu'il indique, il n'aurait pu l'être que du dehors ; les morceaux seraient par conséquent tombés en dedans, et cependant les voici sur le balcon. C'est donc le vent qui aura fait cette besogne, comme a raison de le croire monseigneur l'alcade, à moins, ajouta-t-il avec un sourire faux, que ce ne soit une malle qu'on aura fait passer sans précaution par la fenêtre ; car la comtesse doit prolonger sa promenade, à en juger par le nombre d'effets qu'elle a emportés, ainsi que l'attestent ces tiroirs vides.

Le vieux concierge avait baissé la tête devant la preuve qui renversait son assertion, et il n'entendit pas cette dernière remarque de Cagatinta. Quant à celui-ci, il se demandait intérieurement s'il ne

devait pas exiger de l'alcade un peu plus encore que la récompense promise, pour prix de ce nouveau service.

Tandis que le vieux serviteur de Mediana était plongé dans de pénibles réflexions qui assombrissaient son front chauve, l'alcade s'approcha doucement de lui.

— J'ai été un peu vif avec vous, lui dit-il ; je n'ai pas assez tenu compte de la douleur que doit ressentir un loyal serviteur comme vous à un coup si imprévu. Mais dites-moi, indépendamment du chagrin que vous devez éprouver, la crainte de l'avenir ne vous tourmente-t-elle pas ? Vous êtes vieux, faible par conséquent et sans ressources.

— C'est parce que je suis vieux, seigneur alcade, et que mon avenir, à moi, est borné, qu'il m'inquiète peu ; mais ma douleur, ajouta le vieux serviteur avec une espèce d'orgueil, est pure de tout mélange ; les générosités des seigneurs de Mediana m'ont mis à même de passer tranquillement le peu de jours qui me restent à vivre. Mais je serais heureux de pouvoir venger la femme de mon ancien maître.

— J'approuve vos sentiments, reprit l'alcade d'un air pénétré. Vous êtes un homme doublement estimable par votre chagrin... et vos économies, seigneur de Canelo.

Puis changeant de ton subitement :

— Greffier, portez au procès-verbal que le seigneur don Juan de Dios de Canelo y Nabos, ici présent, se constitue partie civile contre les ravisseurs de sa maîtresse ; car il n'en faut plus douter, messieurs, un crime a été commis, et nous devons à nous-mêmes, nous devons à ce respectable vieillard la satisfaction d'en trouver et d'en punir les auteurs.

— Mais, seigneur alcade, s'écria le concierge stupéfait, je n'ai jamais eu l'intention de me porter partie civile.

— Prenez-y garde, vieillard ! s'écria don Ramon d'un ton solennel ; si vous démentiez ce que vous venez de me confier tout à l'heure, des charges accablantes pèseraient sur vous. Ainsi que me l'a fait remarquer, il y a quelques instants, notre ami Cagatinta, cette échelle, qui vous a servi à escalader la chambre de votre maîtresse, prouverait de sinistres desseins ; mais vous en êtes incapable. Je le crois ; restez donc accusateur au lieu de devenir accusé ! Allons, messieurs, notre devoir nous appelle en dehors ; peut-être au bas de cette croisée allons-nous trouver des traces révélatrices.

Le pauvre Juan de Dios, pris à l'improviste entre les deux cornes de ce dilemme, dont le double résultat devait être le même, c'est-à-dire la spoliation du petit pécule destiné à soutenir sa vieillesse, courba la tête, et, prenant avec une résignation sublime la voix de l'iniquité pour celle de Dieu, il se consola en pensant que ce dernier sacrifice serait peut-être encore utile à ses maîtres.

Nulle trace n'était restée empreinte du balcon, ainsi que nous l'avons dit.

On crut un instant faire une capture importante dans la personne d'un homme endormi sous une anfractuosité de rocher ; c'était Pepe le Dormeur.

Réveillé à l'improviste, interrogé s'il n'avait rien vu, et ne se sentant pas la poche vide pour la première fois depuis longtemps, Pepe, afin d'écartier le danger, s'avisait d'un moyen qui semblera d'abord extraordinaire avec un homme cupide comme l'alcade : il lui demanda un réal à emprunter pour acheter du pain. Que faire d'un pareil drôle ? Aussi l'alcade ne lui fit-il plus de questions et le laissa se réveiller à son aise. On dut donc renoncer à toute investigation jusqu'à nouvel ordre, car on en avait fait assez pour grossir les frais de justice au niveau des épargnes de la partie civile.

Cependant, quand, après cette matinée inouïe dans les fastes d'Élanchovi, le crépuscule eut succédé au jour, deux hommes erraient encore tristement sur la grève, mais en mettant un soin extrême à s'éviter. L'un était le pauvre Juan de Dios, qui, en donnant un soupir à ses économies près de se fondre dans le creuset absorbant de la justice, cherchait obstinément les traces de sa maîtresse, priait pour elle et son jeune maître, et demandait à Dieu de protéger leur vie. L'autre était le triste Cagatinta ; l'alcade, profitant de la confiance de l'escribano, qui lui avait remis son acte de serment avant de tenir la récompense promise, avait péremptoirement refusé des culottes et proposé à la place un assez vieux chapeau, que Gregorio avait refusé avec indignation.

Cagatinta pleurait donc sur ses rêves évanouis, sur sa folle confiance, sur l'immoralité des faux serments... non payés, et méditait sur l'opportunité d'accepter le vieux chapeau en remplacement de ses culottes, hélas ! si bien gagnées.

CHAPITRE III

UNE REVANCHE DE PEPE LE DORMEUR

Quand Pepe le Dormeur avait surpris le secret du capitaine Despierto, secret dont il avait fait son profit, il ignorait que don Lucas lui en cachait encore un autre. Le miquelet, cependant, désireux, par suite d'un certain remords de conscience, de remplir son devoir pour la première fois de sa vie peut-être, vint, le lendemain de la nuit où il avait été de garde, solliciter de son capitaine la faveur de recommencer une seconde faction le soir même.

On devine qu'il l'obtint sans peine ; mais, tandis que don Lucas le croyait endormi selon son habitude, Pepe veillait comme la nuit précédente.

Toutefois, nous le laisserons à son poste pour raconter ce qui se passait sur la côte d'Élanchovi, non loin de la baie de la Ensenada.

La nuit était aussi brumeuse que celle qui venait de s'écouler, quand, vers dix heures du soir, un *cotre* agile et bien *voilé* se glissa dans les passes secrètes d'un labyrinthe de rochers. La tournure du *cotre*, son grément, sa voilure indiquaient un bâtiment de guerre, où, tout au moins, un navire armé en course...

La hardiesse avec laquelle il manœuvrait au milieu de l'obscurité montrait aussi que celui qui le pilotait devait avoir depuis longtemps pratiqué cette côt

dangereuse, et que le commandant du navire devait avoir des intelligences en terre ferme.

La mer brisait avec fureur à gauche et à droite de l'étroit labyrinthe, dont le bâtiment, sous ses basses voiles, rangeait les rochers à très peu de distance. Cette passe une fois franchie, une vaste baie s'ouvrait devant le cotre, dans laquelle la mer plus calme baignait une grève unie et sablonneuse.

Alors, à une manœuvre que l'officier de quart transmit en français, le navire mit en panne avec une célérité qui supposait un nombreux équipage. Deux embarcations furent successivement armées et mises à la mer et les hommes qui les montaient se dirigèrent vers le sommet de la baie, au-dessus de laquelle on pouvait distinguer, par leur blancheur, quelques maisons disséminées sur la plage.

Disons ici, pour ne pas en faire plus longtemps mystère, que le petit bâtiment était français, moitié corsaire, moitié contrebandier, et qu'il venait dans le double but de mettre à terre une partie de marchandises et d'emporter en retour des provisions de bouche, dont il commençait à manquer.

Le capitaine avait jugé à propos, guidé par un pêcheur d'Elanchovi, qu'avait fourni le capitaine Despierto, d'attaquer cette passe étroite pour se mettre à l'abri pendant le moment où, privé d'un certain nombre de ses matelots, il aurait pu faire au large quelque fâcheuse rencontre.

L'officier de quart se promenait silencieusement sur le pont, écoutant le clapotis de la mer le long des flancs du navire, examinant soigneusement le vent dont le souffle gonflait les voiles disposées en sens contraire, et se penchant de temps à autre vers la lumière de l'habitacle.

Une heure se passa de cette manière, quand une vive fusillade éclata sur tous les points de la côte. D'autres coups de feu y répondirent et, peu de temps après, les deux embarcations regagnèrent le cotre.

C'était Pepe qui, au grand déplaisir de son capitaine, avait donné l'alarme aux miquelets ; trop tard cependant, car les embarcations revenaient chargées de moutons et de vivres de toute espèce. Le dernier des hommes qui remontèrent sur le pont avant qu'on hissât de nouveau les embarcations aux portemanteaux était un matelot d'une taille gigantesque. Il tenait dans ses bras un jeune enfant immobile et qu'on eût cru mort, si quelques légers frémissements de son corps n'eussent révélé chez lui un reste de vie.

— Que diable apportez-vous là, Bois-Rosé ? lui demanda l'officier.

— Avec votre permission, lieutenant, c'est un jeune enfant que j'ai trouvé à demi mort de faim et de froid dans un canot en dérive. Une femme, morte et baignée dans son sang, le tenait encore entre ses bras, et j'ai eut toutes les peines du monde à le retirer de l'embarcation où il était et que ces chiens d'Espagnols visaient à outrance, la prenant pour une des nôtres, il y avait surtout un grand diable de miquelet (disons au lecteur que c'était Pepe le Dormeur), qui, pendant le transbordement, me canardait avec autant d'opiniâtreté que de mala-

dresse. J'aurais pu, du reste, le faire taire pour toujours, si je n'en avait pas été empêché par les soins que je donnais à cette faible créature...

Mais si jamais je le retrouve... suffit.

— Et que comptez-vous faire de cet enfant ? demanda l'officier, ému de compassion ?

— M'en charger, parbleu ? jusqu'au moment où la paix me permettra de revenir ici prendre les renseignements nécessaires sur son compte.

Malheureusement les seuls renseignements qu'on put obtenir de cet enfant, qui paraissait avoir trois ans, furent qu'il s'appelait Fabian, et que la femme assassinée était sa mère.

Deux années se passèrent, pendant lesquelles le navire français ne peut aborder en Espagne. La tendresse du matelot qui avait recueilli le jeune Fabian de Mediana ne se démentit pas un seul instant et ne fit que s'accroître. Cet homme, d'une taille colossale et d'une vigueur herculéenne, était Canadien et s'appelait Bois-Rosé, ainsi qu'on vient de le nommer.

C'était un singulier et touchant spectacle que celui des soins presque maternels que le géant prodiguait à ce jeune enfant, et des ruses incessantes à l'aide desquels il se procurait toujours un supplément de rations pour son fils adoptif. Le matelot en était venu à bâtir pour son propre compte, sur cette frêle existence, mille rêves de bonheur que ses parts de prises pouvaient lui permettre de réaliser un jour.

Malheureusement, l'honnête matelot négligeait trop, dans ses calculs, les périlleux hasards de la vie maritime. Un matin, le croiseur français fut obligé de prendre la chasse devant un brick anglais d'une force double de la sienne. Quelque bon marcheur qu'il fût, il ne put donner le change à l'ennemi ni refuser le combat.

Les deux navires se canonnaient avec acharnement depuis plusieurs heures, quand le matelot, tout noir de poudre, descendit à fond de cale, où il avait mis son enfant en sûreté. Après l'avoir tendrement embrassé, il le porta dans ses bras sur le pont. Là, au plus fort de l'action, au milieu du tumulte, du sang qui coulait partout, des cris de combattants, au milieu des mâts qui tombaient, il voulut, à tout événement, graver dans sa mémoire les circonstances d'une séparation qu'il redoutait.

Dans un semblable moment, qui doit laisser, même à un enfant, un souvenir qui ne s'efface jamais, il lui dit en le couvrant de son vaste corps :

— Agenouille-toi, mon fils.

L'enfant s'agenouilla tout tremblant.

— Tu vois ce qui se passe ? continua le Canadien d'une voix solennelle.

— J'ai peur, murmura Fabian, du sang que je vois, du bruit que j'entends ; et il se cachait dans les bras du colosse.

— C'est bien, reprit le matelot. Eh bien ! n'oublie jamais que dans ce moment un matelot, un homme qui t'aimait comme sa vie, t'a fait mettre à genoux pour te dire : " Agenouille-toi, mon enfant, et prie pour ta mère..."

Il n'acheva pas : une balle l'avait frappé, et son sang rejaillit jusque sur Fabian, qui poussa des cris déchirants. Le Canadien n'eut que le temps de le presser sur son cœur dans une étreinte désespérée et d'achever, mais si bas, que l'enfant n'entendit qu'à peine la phrase qu'il avait commencée : " Que j'ai trouvée mourante près de toi."

Puis il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, ce fut au milieu d'une cale infecte. Une soif ardente le dévorait. Il appela d'une voix affaiblie celui qui lui souriait chaque matin à son réveil ; mais personne ne répondit : Fabian n'était plus là. Le matelot était prisonnier, et ce fut dans un ponton qu'il eut à pleurer sur la perte de sa liberté, et sur celle de ce fils adoptif que lui avait envoyé la Providence.

Qu'était devenu Fabian ? c'est ce que l'histoire du Coureur des Bois nous apprendra. Toutefois, avant de passer du prologue au drame et de l'Europe à l'Amérique, il nous reste à compléter le récit des événements d'Élanchovi.

Ce ne fut que quelques jours après la disparition de la comtesse que des pêcheurs trouvèrent son corps inanimé au fond d'un canot abandonné sur la plage.

Le vieux Juan de Dios voila d'un crêpe noir les girouettes du château, dressa de ses mains une croix de bois à l'endroit où sa maîtresse avait été retrouvée. Mais, comme tout s'use dans ce monde, et s'use promptement, le vent marin n'avait pas encore rougi le crêpe noir, le flux de la mer n'avait pas encore verdi la croix de bois, que, malgré l'émotion causée dans le village par ce tragique événement, depuis longtemps déjà l'on n'en parlait plus.

CHAPITRE IV

DEUX HONNÊTES GENS

En 1830, l'État de Sonora, l'un des plus riches de ceux de la confédération du Mexique, pouvait, à bon droit, être regardé comme une des régions les moins explorées de cette portion de l'Amérique. La nature, cependant, a été prodigue à son égard. Le sol, à peine effleuré par la charrue, s'y couvre de deux moissons chaque année, et, dans beaucoup d'endroits, on peut recueillir à ciel ouvert l'or répandu à profusion sur cette terre féconde, qui rivalise sous ce rapport avec la Californie, aujourd'hui si vantée.

Ces avantages se rachètent, il est vrai, par quelques inconvénients. De vastes déserts, coupant çà et là les parties cultivées de la Sonora, y rendent les voyages difficiles et périlleux. Des nations d'Indiens belliqueux y sont encore en possession de plaines immenses où l'or est, dit-on, aussi abondant que le sable.

Nous pourrions citer beaucoup de fortunes considérables dont l'origine a été la découverte de quelque morceau d'or vierge, comme d'autres aussi qui ont pour base la richesse des moissons récoltées sur ce sol fertile.

Des gens qui n'ont pour toute autre industrie qu'une connaissance pratique de la métallurgie

s'avancent de temps à autre dans les déserts. Là, vivant de privations, exposés à mille dangers, ils exploitent à la hâte quelque mine d'argent à fleur de terre, ou s'occupent au lavage des sables aurifères ; puis, traqués, pris ou repoussés par les Indiens-Apaches, ils reviennent au sein des villes, en faisant mille récits merveilleux de trésors entrevus, mais inabornables, de mines d'une richesse prodigieuse, ou d'inépuisables gîtes d'or à la surface du sol.

Ces *gambusinos* (c'est ainsi qu'on les désigne), qui sont pour l'industrie minière ce que sont les pionniers américains pour l'agriculture et le commerce, entretiennent par leurs relations, dans lesquelles l'exagération à toujours plus de part que la réalité, le désir de la conquête et la soif de l'or. Quant aux Indiens, leur haine pour la race blanche, et non le désir de conserver des trésors dont ils ignorent le prix, leur fait seule repousser avec fureur ces envahissements progressifs.

La cupidité, stimulée par les récits des *gambusinos*, souvent aussi par la vue d'une heureuse et riche trouvaille faite dans le désert, s'allume à la voix de quelque aventurier hardi qui prêche une croisade. D'autres aventuriers, des fils de famille ruinés, des gens brouillés avec la justice, se joignent à lui ; une expédition s'organise. Mais, entreprise légèrement, ou témérairement conduite, elle échoue, et à peine, de ceux qui la composaient, en revient-il quelques-uns pour en raconter le désastreux résultat.

A l'époque où reprend le récit que je transcris, en 1830, c'est-à-dire vingt-deux ans après les événements que nous avons racontés, c'était d'une expédition semblable qu'il était question à Arispe, capitale de l'État de Sonora.

L'homme qui l'entreprenait était un étranger, un Espagnol arrivé depuis deux mois à peine, et qu'on connaissait sous le nom de don Estévan de Arechiza.

Ce personnage semblait avoir vécu jadis dans le pays, où cependant personne ne se rappelait l'avoir vu. Il devait être arrivé d'Europe avec un plan conçu à l'avance ; des connaissances topographiques d'une justesse irréprochable, des renseignements positifs sur les hommes et les choses prouvaient évidemment que la Sonora ne lui était pas étrangère et que son projet était depuis longtemps médité.

Il disposait sans doute aussi de ressources puissantes autant que mystérieuses ; car il menait un train festueux, tenait table ouverte, jouait gros jeu, prêtait de l'argent sans penser jamais à le réclamer, et personne ne pouvait dire à quelle source cachée il puisait pour faire face à cette vie de grand seigneur.

De temps à autre seulement, don Estévan de Arechiza faisait un court voyage, d'une semaine au plus ; puis il revenait sans qu'on sût où il avait été, car ses domestiques ne laissaient rien transpirer des actions de leur maître.

Quoi qu'il en soit, les grandes manières de l'Espagnol, sa générosité et ses largesses n'avaient pas tardé à lui procurer dans Arispe une rapide et puissante influence. Il en profitait pour organiser une expédition lointaine, dans un endroit où, pour ainsi dire, nul blanc n'avait jusqu'alors pénétré.

Comme don Estévan perdait presque toujours au jeu, qu'il oubliait constamment, nous l'avons dit, de réclamer l'argent qu'il avait prêté, et que, par conséquent, on ne pouvait pas supposer qu'il vécût du jeu ou d'emprunt, on soupçonnait qu'il possédait non loin d'Arispe quelque riche *placer* (gîte) d'or, et qu'il en connaissait de plus riches encore au fond du pays des Indiens-Apaches.

Les voyages périodiques du seigneur Arechiza confirmaient cette première supposition ; quant à la seconde, le hasard ne devait pas tarder à en faire une vérité. Nous dirons plus loin comment.

Don Estévan eut donc moins de peine qu'aucun autre, grâce à l'influence qu'il exerçait, à trouver des compagnons d'aventures. Déjà, disait-on, quatre-vingts hommes déterminés se rendaient des différents points de la Sonora au préside de Tubac, sur la frontière indienne, qu'Arechiza leur avait indiqué comme rendez-vous de l'expédition et, à en croire le bruit général, le jour approchait où don Estévan lui-même devait partir d'Arispe pour se mettre à leur tête.

Ce bruit, vague d'abord, devint bientôt une certitude ; car, à l'un des dîners qu'il donnait, l'Espagnol annonça à ses convives qu'il allait, dans trois jours, se mettre en route pour le préside de Tubac. Pendant ce même dîner, un messenger fut introduit dans la salle du festin et remit à don Estévan une lettre, dont il attendait, dit-il, la réponse.

L'Espagnol pria ses hôtes de l'excuser et rompit le cachet de la lettre.

Comme tout prenait, dans les allures de l'étranger, un certain caractère de mystère, les convives se turent un instant pour examiner sa contenance et le jeu de sa physionomie ; mais la figure impassible de don Estévan qui se voyait l'objet de l'attention générale, ne trahit aucune de ses pensées : il est vrai qu'il savait parfaitement dissimuler ses sensatins, et peut-être eut-il besoin, ce jour-là, de tout son empire sur lui-même.

— C'est bien, dit-il avec calme au messenger ; rapportez pour réponse à celui qui vous envoie que je serai exact au rendez-vous, sous trois jours d'ici.

Et il le congédia en s'excusant de nouveau, près de ses hôtes, de son impolitesse forcée ; puis le dîner suspendu reprit son cours. Cependant l'Espagnol parut plus pensif que de coutume, et ses convives ne doutèrent pas, en se retirant, qu'il n'eût reçu quelque nouvelle d'un haut intérêt pour lui. Nous abandonnerons les habitants d'Arispe à leurs conjectures, pour précéder don Estévan au mystérieux rendez-vous qu'il venait de recevoir dans un endroit situé précisément sur la route au préside de Tubac.

Au sortir d'Arispe, en remontant vers le préside en question, on ne rencontre plus, de loin en loin, que de chétives habitations parfois réunies, plus souvent encore isolées. Ces habitations sont séparées l'une de l'autre par la distance que peut parcourir un cheval entre deux soleils. Il en résulte que ce sont autant de haltes pour les voyageurs qui se dirigent vers la frontière. Mais les voyageurs ne sont pas nombreux, et les habitants de ces cabanes passent

une partie de leur existence dans une profonde solitude. Un champ de maïs qu'ils cultivent, quelques bestiaux qu'ils engraisent dans ces pâturages parfumés qui donnent à leur chair une saveur exquise, un ciel toujours clément, mais surtout une sobriété miraculeuse, font vivre ces hôtes des déserts sinon dans l'aisance, au moins à l'abri du besoin. Quels désirs peut former l'homme dont un ciel bleu couvre la tête, et qui trouve dans la fumée d'une cigarette un préservatif infailible contre les tiraillements de la faim ?

Par une matinée de cette année 1830, à environ trois journées d'Arispe, un homme était assis, ou plutôt à demi couché, à la porte d'une cabane, sur une de ces couvertures de laine curieusement travaillées, qu'on nomme *zarapes*. Quelques huttes, éparses çà et là et dans un état complet d'abandon, indiquaient un de ces villages qui ne sont habités par une population nomade que pendant la saison des pluies et une partie de la saison sèche. Quand les citernes qu'alimentent les eaux du ciel viennent à se tarir, ces villages restent déserts et ne revoient leurs habitants que lorsque les réservoirs se remplissent de nouveau. Deux routes, à peine frayées au milieu des bois épais qui couvraient tout l'espace environnant, venaient se couper près de l'endroit où était couché le voyageur, qui ne semblait nullement effrayé de la solitude profonde dans laquelle il se trouvait.

Quelques corbeaux qui voltigeaient, en croassant, d'arbre en arbre, et le cri des *chachalacas*(1), qui saluaient le jour naissant, interrompaient seuls le profond silence des bois. Bien que le soleil répandit déjà quelque chaleur, la brume épaisse, qui dans ces climats s'étend la nuit comme un voile, commençait seulement à se dissiper, laissant encore d'épais flocons accrochés aux sommités des arbres de bois de fer et des *mezquites* (gommiers). Les restes d'un grand feu, allumé sans doute pour combattre la froidure de la nuit, servaient alors à préparer le repas de l'unique habitant de ce village.

De petites galettes de farine de froment et quelques morceaux de viande séchée au soleil se tordaient sur des tisons ardents, sans que l'homme à qui ce chétif repas était destiné parût beaucoup s'inquiéter des progrès trop rapides de la cuisson. Non loin de lui, avec une frugalité comparable à celle de son maître, un cheval paissait l'herbe rare et flétrie qui croissait sur la lisière du bois et qui frémissait sous la brise du matin. Contre l'usage, ce cheval n'était retenu par aucune entrave.

Le costume du cavalier consistait en une veste sans boutons, qu'on passe par le cou comme une chemise, et un large pantalon, le tout en cuir tanné d'un rouge de brique. Ce pantalon, ouvert à partir du genou jusqu'au talon, laissait voir les jambes entourées de peaux de chèvres tannées et estampées. Ces bottes informes étaient assujetties par des jarretières écarlates, dans l'une desquelles était passé un long couteau dans sa gaine, de façon qu'assis par

(1) Espèce de pies d'un beau bleu foncé, et dont le cri a formé le nom.

terre ou à cheval, le manche en fût toujours à la portée de la main. Une ceinture de crêpe de Chine rouge, un large feutre dont la forme était entourée d'un cordon ou *toquilla* de perles de Venise, composaient un pittoresque costume, dont les couleurs étaient en harmonie avec celles du zarape sur lequel le personnage était couché.

Ce costume indiquait un de ces hommes accoutumés à galoper au milieu des halliers épineux, des savanes d'Amérique, et qui dans leurs expéditions soit qu'elles aient pour but une battue où toute autre chose, dorment indifféremment sous un toit ou à la belle étoile, dans la plaine ou dans les bois. Il y avait dans la physionomie de celui-ci un singulier mélange de férocité brutale et de bonhomie railleuse. Au total, son nez recourbé, ses sourcils épais, ses yeux noirs, brillant de temps à autre d'un feu sinistre, démentaient trop l'expression de sa bouche, parfois souriante outre mesure, pour ne pas inspirer au premier aspect une vive répulsion mêlée de terreur.

Malgré l'apparence de vigueur de sa haute stature et l'expression formidable de ses traits, des extrémités presque fluettes, quelque chose de voilé dans son regard, révélaient la nature toujours incomplète du créole américain.

C'est un fait digne de remarque, qu'à l'Européen seul, éternel conquérant des trois autres mondes, Dieu a donné ce qu'il a refusé à l'Américain du midi, à l'Africain et à l'Asiatique, l'esprit d'investigation qui scrute, l'intelligence qui conçoit, le génie qui crée, la force qui exécute, une organisation complète en un mot, une âme d'acier dans un corps de fer.

Une courte carabine, déposée près du cavalier, achevait, avec le long couteau passé dans sa botte, d'en faire un dangereux compagnon à rencontrer dans les déserts.

Il était évident, à la nonchalance de son attitude, qu'il attendait quelqu'un ; mais, comme tout prend dans le désert de larges proportions, après avoir fait peut-être trois journées de marche pour gagner le lieu où il se trouvait, le bandit, car tout semblait, en lui, désigner un de ces hommes hors la loi, le bandit, disons-nous, ne semblait pas éprouver cette attente fiévreuse qui agite si souvent le premier arrivé au rendez-vous au milieu d'une cité populeuse. Dans le désert, celui qui a franchi cent lieues peut attendre cent heures ; dans les grandes villes, au contraire, où la vie se présente comme un torrent entre deux rives resserrées, une heure de marche ne comporte qu'un quart d'heure d'attente tranquille ; car la course y devient un voyage, le quart d'heure y devient un siècle.

Aussi, quand le bruit des pas d'un cheval arriva à son oreille à travers les profondeurs sonores de la forêt, l'inconnu se contenta de changer tranquillement de position, tandis que son cheval hennissait joyeusement en levant la tête. Il écouta. Les pas se ralentissaient comme si le cavalier hésitait ; enfin au point d'intersection des deux routes parut un nouvel arrivant. C'était un homme de haute taille, à la barbe épaisse et noire, vêtu de cuir, comme le premier per-

sonnage, et montant un cheval qui paraissait aussi robuste qu'agile. Ces deux hommes firent, en s'apercevant, la même réflexion, justifiée par leurs mines également suspects.

— Caramba ! murmura le nouvel arrivant, si je n'étais prévenu que ce cavalier est celui vers lequel on m'envoie, je croirais avoir fait une mauvaise rencontre.

L'homme couché se dit à part lui :

— Si ce maudit sept de bastos m'avait laissé quelques piastres en poche, je les croirais fort exposées de par Dieu !

Cependant le cavalier ne sembla plus hésiter, et piquant son cheval, qui bondit près des tisons du foyer, il mit courtoisement le chapeau à la main.

— C'est au seigneur don Pedro Cuchillo que j'ai l'honneur de parler, sans doute ? dit-il.

— A lui-même, seigneur, dit l'homme nommé Cuchillo, en se levant avec non moins de politesse.

— Et moi, je suis l'envoyé du seigneur Arechiza que je ne fais que précéder de quelques heures, dit le nouveau venu. Mon nom est Manuel Baraja, votre serviteur.

— Alors, que Votre Seigneurie veuille bien mettre pied à terre, dit Cuchillo.

Le nouvel arrivant ne se fit pas répéter cette invitation ; puis, après avoir détaché de ses talons d'énormes éperons, il dessella promptement son cheval, lui attacha une longue courroie autour du cou, et, lui donnant sur le flanc un vigoureux coup de la paume de sa main, il l'envoya, sans plus de cérémonie, partager la maigre provende de son compagnon.

En ce moment, la viande qui rôtissait sur les charbons commença d'exhaler une odeur qu'on aurait pu comparer à celle d'un lampion qui s'éteint ; Baraja jeta de ce côté un regard de convoitise.

— Il me semble, seigneur Cuchillo, dit-il, que vous ne vous refusez rien. Caramba ! *tortilles* de froment ! de la *cecina* (viande sèche) ! c'est un repas de prince !

— Mais oui, répondit Cuchillo avec une certaine fatuité, je me traite bien ; du reste, ajouta-t-il, je suis aise que ces mets soient à votre goût, car ils sont à votre entière disposition.

— Vous êtes trop bon, et j'accepte sans façon : l'air du matin m'a ouvert l'appétit.

— Dois-je vous dire, seigneur Cuchillo, tout le bien que j'ai pensé de vous au premier aspect ! dit Baraja en harponnant de la pointe de son long couteau un des morceaux de *cecina* au milieu des charbons.

— Vous effaroucheriez ma modestie, répliqua Cuchillo ; j'aime mieux vous dire combien le premier coup d'œil m'a prévenu en votre faveur.

Les deux nouveaux amis échangèrent un salut plein d'affabilité de part et d'autre, et se remirent à manger. Cuchillo reprit la parole.

— Vous plaît-il, seigneur Baraja, que nous parlions un peu de nos affaires ?

— Volontiers !

— Don Estévan Arechiza a donc reçu le message que je lui ait fait parvenir ?

— Il l'a reçu, reprit Baraja. Mais quel est le contenu de ce message ? Vous seul et lui le savez.

— J'y compte bien, murmura Cuchillo.

— Le seigneur Arechiza, continua l'envoyé, allait partir pour Tubac lorsqu'il a reçu votre lettre. Je devais l'accompagner, mais il m'a fait prendre les devants en me disant : " Dans le petit village de *Huérfino*, vous trouverez un homme du nom de Cuchillo ; vous lui direz que l'affaire qu'il me propose mérite un sérieux examen, et que, comme l'endroit où il m'attend est précisément sur le chemin de Tubac, je le verrai à mon passage." Ceci, poursuivit le messenger, se passait la veille du départ de don Estévan ; j'ai marché plus vite que lui pour exécuter ses ordres, et comme je vous l'ai dit, je ne fais que le précéder ici de quelques heures.

— Bien, reprit Cuchillo. Eh bien ! seigneur Baraja, si, comme je n'en doute pas, mon affaire se conclut, je serai, ainsi que vous, l'un des membres de cette expédition dont le bruit venu jusqu'à moi a été l'origine de la proposition que j'ai faite à celui qui en est le chef. Mais, continua le bandit, vous devez être étonné sans doute du singulier endroit que j'ai pris pour attendre le seigneur Arechiza ?

— Nullement, répondit Baraja ; j'ai pensé que vous aviez vos raisons pour aimer la solitude. Qui n'en a pas besoin parfois ?

Le plus gracieux sourire exprima sur la physionomie de Cuchillo que son nouvel ami avait deviné juste.

— Précisément... le mauvais procédé d'un ami à mon égard, la malveillance tracassière de l'alcade d'Arisepe m'ont fait rechercher cette tranquille solitude. Voilà pourquoi j'ai établi mon quartier général au milieu de ce village abandonné où nul ne songe à moi.

— J'ai trop bonne opinion de Votre Seigneurie, dit Baraja en savourant un morceau de viande calcinée, pour ne pas être convaincu que les torts sont tout entiers du côté de l'alcade et surtout du côté de votre ami.

— Je vous remercie de votre bonne opinion, répondit Cuchillo en avalant à son tour, avec une indifférence parfaite, une galette crue d'un côté et carbonisée de l'autre. Vous allez en juger.

— J'écoute, dit Baraja en se laissant aller à une position horizontale ; après un bon repas, je n'aime rien tant qu'une bonne histoire.

Puis le compagnon de Cuchillo sembla, dans une béatitude parfaite et le visage tourné vers le ciel, se complaire à en admirer l'azur éblouissant.

— L'histoire n'est ni longue ni intéressante, et ce qui m'est arrivé peut arriver à tout le monde. J'avais engagé avec un mien ami une partie de cartes. Mon ami prétendit que j'avais triché. Là-dessus, nous eûmes des mots.

Le narrateur fit une pause pour porter à ses lèvres une outre pleine d'eau, puis il reprit :

— Mon ami eut l'indélicatesse de s'en laisser mourir.

— Quoi ! de vos mots ?

— Non, d'un coup de couteau qui en fut la suite, reprit Cuchillo, la bouche pleine.

— Je savais bien que les torts étaient du côté de votre ami.

— L'alcade n'en jugea pas ainsi, il me tracassa ridiculement ; et cependant je lui eusse pardonné l'aigreur de ses relations avec moi, si je n'eusse été moi-même aigri par les mauvais procédés d'un ami que j'avais estimé jusqu'alors.

— On a toujours à se plaindre des amis, dit sentencieusement le seigneur Baraja en lançant vers la voûte du ciel la fumée de sa cigarette de paille de maïs.

— Quoi qu'il en soit, dit Cuchillo, j'ai fait vœu de ne plus jouer ; car le jeu est, comme vous voyez, l'origine de cette dernière affaire.

— C'est une sage résolution, reprit Baraja, et je me suis aussi promis de ne plus toucher de cartes, depuis que le jeu m'a ruiné de fond en comble...

— Ruiné ! vous avez donc été riche !

— Hélas ! j'avais une *hacienda*(2) et de nombreux bestiaux ; mais j'avais aussi un intendant. Je n'ai compté qu'une fois avec lui, soupira Baraja, il était trop tard : la moitié de mon bien lui appartenait déjà.

— Et que faites-vous alors ?

— La seule chose qui me restait à faire, dit Baraja d'un air magistral : je lui proposai de jouer sa moitié contre la mienne : il accepta après quelques façons !

— Des façons, interrompit Cuchillo ; voyez-vous le drôle !

— Je suis très timide quand je joue devant le monde, reprit Baraja ; en outre, j'aime le grand air. J'avais donc proposé à mon intendant de faire notre partie dans un endroit très reculé, où ma timidité naturelle se sentirait plus à l'aise. Vous concevez, n'est-ce pas ? si je venais à perdre cette dernière portion de mon bien, quel changement... quel soulagement, veux-je dire, pouvaient apporter à ma douleur l'air pur du bois... le silence... la solitude la plus complète. Mais mon intendant ne partageait pas mon goût pour le grand air et l'isolement, et il mit pour condition à la partie, qu'il voulait bien accepter, que nous la jouerions devant témoins.

— Et vous fûtes forcé d'en passer par là ?

— A mon grand regret, continua Baraja.

— Et vous perdîtes, étant si timide devant le monde ? reprit Cuchillo avec un sérieux imperturbable.

— Je perdis cette seconde moitié comme la première. De tout ma fortune passée, il ne me reste que le cheval que voici, bien que mon ex-intendant prétendit que ce cheval était compris dans la partie. Aujourd'hui, je n'ai plus que l'espoir de faire fortune dans l'expédition de Tubac, dont je suis un des membres, et, comme dernière ressource, celle de rentrer au service de mon fripon pour me rattraper à mon tour. Depuis ce temps, j'ai juré de ne plus jouer, et, caramba ! J'ai tenu mon serment.

(2) Grande ferme pour l'élève des bestiaux principalement.

— Combien y a-t-il de temps que cela vous est arrivé ?

— Cinq jours, reprit Baraja.

— Diable ! votre fidélité à votre serment n'est pas sans mérite ?

Les deux aventuriers, après avoir échangé ces confidences entre eux commencèrent à s'entretenir de l'espoir qu'on fondait sur l'expédition prochaine, des merveilles qu'on racontait du pays qu'elle allait explorer, enfin des dangers qui la menaçaient, au milieu de déserts inconnus.

— Mais bah ! dit Baraja, mieux vaut mourir que de rester avec des trous aux coudes.

— Cela dépend, reprit Cuchillo ; je suis de ceux qui préfèrent les gens avec des trous plutôt qu'avec des pièces.

Cependant la campagne commençait à s'embraser des feux du soleil. Un vent brûlant secouait la cime des arbres ou rasait l'herbe desséchée. Les chevaux des deux aventuriers hennissaient plaintivement, tourmentés par la soif, tandis que leurs maîtres cherchaient le peu d'ombre que laissait tomber le feuillage clairsemé des mesquites.

Baraja reprit la parole :

— Vous allez vous moquer de moi, seigneur Cuchillo, dit-il en s'éventant avec son large feutre ; mais le temps me paraît bien long quand je ne joue pas.

— C'est comme moi, répondit Cuchillo en bâillant.

— Vous agréerait-il alors de jouer sur parole un peu de cet or que nous allons récolter ?

— Je n'osais vous le proposer, seigneur Baraja, et j'accepte.

Il arriva que ces deux hommes, qui tous deux avaient renoncé au jeu, étaient munis chacun d'un jeu de cartes, et la partie allait commencer, quand les hennissements et un bruit de clochette, de pas et de voix qui se firent entendre, annoncèrent la venue probable du personnage important qu'attendait Cuchillo.

CHAPITRE V

LE PACTE

Les deux joueurs suspendirent la partie qui allait s'engager, et tournèrent la tête vers l'endroit d'où venait le bruit.

A l'embranchement des deux chemins, un nuage de poussière tout à coup soulevé indiquait l'arrivée d'une de ces troupes nombreuses de chevaux dont les personnages riches ou considérables de l'État de Sonora ont coutume de se faire précéder en voyage. Ces chevaux, d'une race accoutumée à errer en liberté dans d'immenses pâturages, sont aussi vigoureux, après vingt lieues qu'ils ont franchies sans être montés que s'ils sortaient de l'écurie. On les selle à tour de rôle durant les longs trajets, qui s'exécutent ainsi avec une rapidité égale à celle des postes d'Europe, où chaque relais fournit des chevaux frais. Selon l'usage, une jument ornée

d'une clochette et qui servait de guide précédait la *remuda*(3), composée de trente animaux environ.

Un cavalier de la suite des voyageurs qui s'annonçaient si fastueusement arrivait au galop. Il arrêta la jument, et à l'instant toute la troupe des chevaux fit halte. Au milieu de la poussière que le vent dispersait de part et d'autre, une cavalcade ne tarda pas à se montrer. Elle était composée de cinq cavaliers. Deux d'entre eux paraissaient être les maîtres des trois autres, qui les suivaient d'assez près.

Le premier des deux qui marchaient en tête était un homme dont la stature était au-dessus de la moyenne. Il paraissait avoir dépassé la quarantaine. Un feutre gris à forme basse et à larges bords l'abritait des rayons ardents du soleil. Il était vêtu d'un dolman de drap bleu foncé, richement soutaché de galons de soie, que voilait presque en entier un mouchoir blanc brodé de soie bleu de ciel, qu'on appelle *pano de sol*. Sous une atmosphère de feu, la blancheur de cette espèce d'écharpe sert, comme le burnous des Arabes, à réverbérer les rayons du soleil. A ses pieds, chaussés de cuir de Cordoue de couleur fauve, une large courroie brodée d'argent et d'or soutenait des éperons de fer. Leurs mollettes à cinq longues pointes et leurs chaînettes sonores faisaient entendre ce cliquetis argentin sur lequel les cavaliers mexicains se plaisent à cadencer la marche de leurs chevaux. Son manteau de cheval (*manga*), richement galonné d'or, pendait des deux côtés de l'arçon de la selle, et couvrait de ses plis un large pantalon garni dans toute la longueur des jambes de boutons de filigrane d'argent. Enfin, sa selle, brodée comme les courroies de ses éperons, complétait un costume dont l'ensemble, aux yeux d'un Européen, rappelle les souvenirs d'un autre siècle.

Du reste, ce cavalier n'avait pas besoin du riche costume qu'il portait pour rehausser un grand air qui révélait l'habitude du commandement et la fréquentation du grand monde.

Son compagnon, plus jeune que lui, était vêtu avec beaucoup plus de prétention ; mais sa figure insignifiante et sa tournure, quoique non dépourvue d'une certaine élégance, étaient loin d'avoir l'apparence aristocratique du cavalier au mouchoir brodé.

Les trois domestiques qui suivaient, avec leurs traits noircis par le soleil, leur figure presque sauvage, leurs longues lances à banderoles écarlates et la trousse de lanières de cuir tressées (*lazo*) suspendue au troussequin de leur selle, donnaient à la cavalcade qui s'avançait un air d'étrangeté particulier aux mœurs américaines. Deux mules, chargées d'énormes valises renfermant les matelas nécessaires pour les haltes, et d'autres portant des cantines de voyage, suivaient les trois domestiques.

A l'aspect de Cuchillo et de Baraja, le premier des deux cavaliers s'arrêta, et toute la troupe en fit autant.

— C'est le seigneur don Estévan, dit Baraja à demi-voix. . . Voici l'homme en question, reprit-il en présentant le bandit au cavalier au *pano du sol*.

(3) Troupes de chevaux de relais.

Don Estévan, car c'était lui, lança sur Cuchillo un regard perçant qui sembla pénétrer jusqu'au fond de son âme, et laissa échapper un geste de surprise.

— J'ai l'honneur de baiser les mains de Votre Seigneurie, dit Cuchillo, c'est, en effet, moi qui suis...

Mais, en dépit de son imprudence habituelle, le bandit s'arrêta en tressaillant, à mesure que de vagues souvenirs se recomposaient dans sa mémoire; car ces deux hommes ne s'étaient plus trouvés en présence l'un de l'autre depuis de longues années.

— Eh ! si je ne me trompe, dit l'Espagnol d'un ton ironique, le seigneur Cuchillo et moi sommes de vieilles connaissances, quoique jadis il ne portât pas ce nom.

— Pas plus que Votre Seigneurie, qui s'appelait alors...

Arechiza fronça le sourcil, et sa moustache noire se hérissa sur sa lèvre. Cuchillo n'acheva pas : il avait compris qu'il devait taire ce qu'il pouvait savoir, et cette espèce de complicité lui rendit son assurance ordinaire.

— Un nom est à mes yeux comme un cheval de bataille, dit-il effrontément ; à mesure qu'on en a un de tué sous soi, on en change.

Cuchillo, en effet, était de ces gens qui ont le malencontreux avantage d'attacher une prompte et fâcheuse célébrité aux noms qu'ils portent, et Cuchillo en changeait souvent.

— Seigneur sénateur, dit Arechiza en se tournant vers son compagnon de route, cet endroit ne vous semble-t-il pas favorable pour vous y arrêter et faire la sieste, pendant que la chaleur du jour va se passer ?

— Le seigneur Tragaduros y Despilfarro y trouvera l'ombre d'une cabane à son choix pour y faire sa sieste, dit Cuchillo, qui connaissait déjà le sénateur d'Arripe. Il savait qu'il s'était attaché au sort de don Estévan en désespoir de cause, et pour tenter une chance nouvelle de relever sa fortune, dévorée depuis longtemps.

En dépit du mauvais état de ses finances, le sénateur n'en avait pas moins dans le congrès de l'État de Sonora une influence réelle, que don Estévan avait déjà mise à profit.

— Je souscris de tout mon cœur à vos désirs, répondit Tragaduros, d'autant plus que nous avons déjà cinq heures de route dans les jambes.

Deux des domestiques mirent pied à terre pour recevoir de leurs maîtres la bride de leurs chevaux, et les deux autres déchargèrent les mules. Ensuite ils étendirent, dans celles des cabanes du village qui paraissaient les plus propres, un lit pour le sénateur et un pour don Estévan.

Nous laisserons le sénateur, jeté tout habillé sur son matelas, dormir de ce profond sommeil qui est le partage des justes et des voyageurs, pour accompagner Arechiza dans la hutte qu'il avait choisie, à quelque distance de celle de Tragaduros.

Après être entré derrière don Estévan, sur son invitation, Cuchillo ferma soigneusement une claie de bambous qui servait de porte, comme s'il eût

craint que le moindre bruit ne transpirât au dehors, et il attendit que l'Espagnol lui adressât la parole.

Celui-ci s'assit sur un lit de camp en fer qu'on venait de dresser ; Cuchillo prit place sur un crâne de bœuf qui se trouvait là pour servir d'escabeau, selon l'usage de ces pays, où le luxe des sièges en est à peu près resté à cette invention, pour les classes pauvres du moins.

— Je suppose, dit Arechiza en rompant le silence, que vous avez mille raisons de désirer que je ne vous connaisse que sous votre nom actuel de Cuchillo ; moi, par d'autres motifs que les vôtres, sans doute, je veux n'être ici que don Estévan Arechiza, et rien de plus. Eh bien ! seigneur Cuchillo, continua-t-il avec une certaine affection moqueuse, voyons donc ce secret important qui doit faire votre fortune et la mienne ?

— Un moment d'attention, et vous le saurez, seigneur don Estévan d'Arechiza, reprit Cuchillo à peu près du même ton.

— Je vous écoute ; mais surtout point d'arrière-pensée, pas de perfidie ; ici, nous sommes dans un pays où les arbres ne manquent pas, dit sévèrement l'Espagnol, et vous savez comment je punis les traîtres.

A cette allusion à un passé qui se rattachait sans doute à quelque souvenir mystérieux, la figure du bandit se couvrit d'un nuage livide.

— Oui, je me rappelle, dit-il, que ce n'est pas votre faute si je n'ai pas été accroché à un arbre. Peut-être serait-il plus prudent de ne pas me rappeler une ancienne injure, de vous souvenir que vous n'êtes plus en pays conquis, et que, comme vous le dites, nous sommes entourés de forêts, mais de forêts sombres... et surtout muettes.

Il y avait dans cette réponse de Cuchillo un air si évident de menace, joint à son aspect et à ses antécédents sinistres, qu'il fallait une certaine fermeté de cœur pour ne pas regretter d'avoir évoqué un souvenir de la nature de celui-ci. Don Estévan n'eut qu'un froid sourire pour le bandit.

— Aussi ne chargerai-je cette fois personne de l'exécution d'un traître, dit-il en lançant à Cuchillo un regard qui fit baisser le sien. Quant à vos menaces, réservez-les pour les gens de votre espèce, et n'oubliez pas qu'il y aura toujours entre ma poitrine et votre poignard un espace infranchissable.

— Qui sait ! grommela Cuchillo en dissimulant toutefois la colère qui grondait en lui. Puis il reprit d'un ton radouci : Mais je ne suis pas un traître, seigneur don Estévan, et l'affaire que je veux vous proposer est franche et loyale.

— Voyons donc.

— Vous saurez, reprit Cuchillo, qu'il y a déjà quelques années j'ai embrassé la profession de gambusino ; j'ai donc parcouru beaucoup de pays entre les quatre points cardinaux, et j'ai vu, seigneur cavalier, ce que peut-être nul œil humain n'a vu en fait de gîte d'or.

— Vous avez vu et vous n'avez pas pris ! dit l'Espagnol d'un air railleur.

— Ne ralliez pas, don Estévan, reprit solennellement Cuchillo ; j'ai vu un placer d'or assez riche pour que celui qui le possédera puisse jouer pendant un an de suite un jeu d'enfer avec une veine contraire, assez riche pour satisfaire la plus insatiable ambition, assez riche enfin pour acheter un royaume tout entier.

Don Estévan, à ces mots qui répondaient peut-être à quelqu'un des désirs qu'il devait enfermer au plus profond de son cœur, ne put s'empêcher de tressaillir.

— Si riche, continua le bandit d'un air d'exaltation, que je n'eusse pas hésité à donner mon âme en échange au diable !...

— Le diable n'est pas si dupe que d'estimer si haut une âme qu'il aura toujours gratis. Mais comment avez-vous découvert ce placer ?

— Il y avait un cambusino célèbre dans toute la province de Sonora. Ce gambusino s'appelait de son vivant Marcos Arellanos. Il avait découvert cette *bonanza* (gîte à fleur de terre) en compagnie d'un autre gambusino comme lui ; mais au moment de s'en emparer, d'une partie du moins, les Indiens les attaquèrent, l'associé d'Arellanos fut tué, Marcos eut mille peines à échapper. Il revenait de chez lui, quand le hasard nous fit faire connaissance à Tubac. Là, il me proposa une seconde expédition ; je l'acceptai, et nous partîmes. Nous arrivâmes au val d'Or, c'est ainsi qu'il l'appelait. Puissance du ciel ! s'écria Cuchillo, il fallait voir ces blocs d'or étinceler au soleil, faire briller devant l'œil mille visions éblouissantes ! Malheureusement, nous ne pûmes rassasier que nos yeux ; il nous fallut fuir à notre tour, je revins seul... Pauvre Arellanos ! je l'ai... bien regretté. Eh bien ! c'est le secret du val d'Or que je veux vous vendre.

— Me vendre ! et qui me répondra de votre fidélité ?

— Mon intérêt. Je vous vends le secret, mais je n'aliène pas mes droits à ce placer. J'ai vainement tenté de monter une expédition comme la vôtre, je n'ai pu y réussir ; mais vos quatre-vingts hommes (et voilà pourquoi je me suis adressé à vous seul) vous assurent le succès. Votre part déduite, le cinquième qui vous revient de droit comme chef absorberont une partie du trésor ; mais, tout compte fait aussi de la part laissée aux survivants par les hommes que nous perdrons, il restera à chacun de nous de quoi vivre dans le luxe le reste de nos jours. Je veux donc, outre le prix de mon secret, le dixième du butin pour ma part, en qualité de guide de l'expédition ; car je serai tout à la fois pour vous un guide et un otage.

— C'est ainsi que je l'entends. Et à combien estimez-vous le prix de votre révélation ?

— A une bagatelle. Le dixième que vous m'accorderez me suffira, puisque je ne puis seul m'emparer de ces trésors inaccessibles. Votre Seigneurie me défrayera en outre de mon entrée en campagne, que j'estime à cinq cents piastres.

— Vous êtes plus raisonnable que je ne pensais, Cuchillo, dit Arechiza : va pour cinq cents piastres et le dixième du butin.

— Quel qu'il soit ?

— Quel qu'il soit. Maintenant, vous avez ma parole, sauf quelques questions qui me restent à vous faire. Ce val d'Or est-il sur la route que je compte faire suivre à l'expédition ?

— Le placer est au delà du préside de Tubac, et, puisque l'expédition part de ce dernier endroit, vous n'aurez pas à changer votre itinéraire.

— C'est bien, Et vous avez vu, dites-vous, le val d'Or de vos propres yeux ?

— Je l'ai vu sans pouvoir le toucher, je l'ai vu en grinçant des dents, comme le damné qui, à travers les flammes de l'enfer, apercevant une échappée du paradis,— dit Cuchillo, dont la figure trahissait, à n'en pouvoir douter, les angoisses de la cupidité déçue.

Arechiza savait trop bien lire sur le visage humain les sentiments secrets du cœur, pour douter plus longtemps de la véracité de Cuchillo ; puis, cinq cents piastres n'étaient pour lui qu'une somme insignifiante ; et d'ailleurs, l'ambitieux n'est-il pas forcé de donner quelque chose au hasard ? Il se leva, et, d'une cassette d'ébène d'un petit volume, mais fort pesante, déposée près du chevet de son lit, l'Espagnol, prenant un sac de peau de daim qui y était enfermé, en tira une poignée de quadruples. Il en compta trente-deux à Cuchillo, qui les recompta soigneusement lui-même avant de les mettre dans sa poche.

Il avait un peu plus que son compte, mais il ne s'en plaignit pas, et croisant à la mode espagnole le pouce sur l'index de sa main droite :

— Je jure sur la croix, dit-il, que je vais dire la vérité. En marchant dix jours au delà de Tubac, vers le nord-ouest, nous arriverons au pied d'une chaîne de montagnes. Elles sont faciles à reconnaître, car un brouillard épais les voile nuit et jour. Une petite rivière longe cette succession de collines ; il faut la remonter jusqu'à son confluent avec une autre rivière. Là, au point où les deux rivières, en se joignant, forment une langue de terre, s'élève une colline escarpée, dont le sommet est couronné par le tombeau d'un chef apache. Si je n'étais plus là, vous la reconnaîtrez facilement aux ornements étranges qui la distinguent. Au pied de la colline s'étend un lac, à côté un vallon étroit. C'est le val d'Or ; c'est là que les eaux des pluies ont charrié d'immenses trésors.

— L'itinéraire est facile à comprendre, dit Arechiza.

— Mais difficile à suivre, reprit Cuchillo. Des déserts arides à traverser ne sont que le moindre des obstacles ; des hordes d'Indiens parcourent ces déserts à chaque instant. Le tombeau d'un de leurs chefs, qu'ils entourent d'une vénération superstitieuse, est le but constant de leurs courses, et c'est dans un de ces pèlerinages qu'ils nous ont surpris, Arellanos et moi.

— Et cet Arellanos, reprit l'Espagnol, n'a-t-il révélé ce secret à personne autre qu'à vous ?

— Vous savez, répondit Cuchillo, que les gambusinos, avant d'entreprendre une expédition, s'engagent, en jurant sur l'Évangile, à ne révéler les *bonan*

zas qu'ils pourraient trouver qu'avec la permission de leur associé. Arellanos avait fait ce serment, et la mort l'a empêché de le trahir.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'après sa première expédition, il était revenu chez lui, et que c'est à Tubac que le hasard vous a fait faire sa connaissance ? N'avait-il pas une femme à qui il ait pu confier sa merveilleuse découverte ? Le contraire ne serait guère probable.

— Hier, un *vaquero* qui passa par ici m'a appris que la femme d'Arellanos venait de mourir, et, eût-elle la possession de ce secret, l'eût-elle révélé même à son fils . . .

— Arellanos a laissé un fils ?

— Un fils d'adoption, reprit Cuchillo, car le jeune homme ne connaît ni son père ni sa mère.

Don Estévan laissa échapper un geste involontaire aussitôt réprimé.

— Ce jeune homme sera sans doute le fils de quelque pauvre diable de cette province ? dit-il négligemment.

— Du tout, il est né en Europe et probablement en Espagne.

Arechiza sembla tomber dans une rêverie passagère ; sa tête se pencha sur sa poitrine, comme celle d'un homme qui cherche dans son esprit à rapprocher des dates éparses.

— C'est du moins, reprit Cuchillo, ce qu'a dit le commandant d'un brick de guerre anglais qui vint à Guyamas, en 1811. Cet enfant, qui parlait à la fois espagnol et français, avait été capturé après un sanglant combat entre un cotre de cette dernière nation. Un matelot, son père sans doute, avait été tué ou fait prisonnier. Enfin le commandant ne savait que faire de ce jeune garçon, quand Arellanos s'en chargea et en fit un homme, ma foi ; car, tout jeune qu'il est, il a la réputation d'un *rastreador*(4) infail-
lible et d'un dompteur de chevaux intrépide.

L'Espagnol semblait ne pas écouter Cuchillo, et cependant, il ne perdait pas un mot de ce qu'il venait de dire ; mais peut-être en avait-il assez entendu, ou ce sujet de conversation lui était-il pénible, car il interrompit brusquement le bandit.

— Et vous croyez, dit-il, que, si ce *rastreador* infail-
lible, cet intrépide dompteur de chevaux sait le secret de son père adoptif, il ne peut pas être pour vous un dangereux concurrent ?

Cuchillo se dressa fièrement.

— Je connais un homme, dit-il, qui ne le cède en rien à Tiburcio Arellanos pour suivre une piste et dompte un cheval sauvage ; et, cependant, ce secret n'est-il pas dans ses mains un secret à peu près inutile, puisqu'il vient de vous le vendre pour le dixième de sa valeur ?

Ce dernier argument de Cuchillo était assez fort pour convaincre don Estévan d'une vérité incontestable, c'est que le val d'Or entouré de tribus indiennes, comme l'avait dépeint le bandit mexicain, n'était accessible que pour une force assez considérable, et que lui seul pouvait disposer du nombre d'hommes nécessaires à sa conquête.

(4) Trouveur de traces.

L'Espagnol rêvait et se taisait ; les révélations de Cuchillo, au sujet du fils de Marcos Arellanos venaient d'ouvrir à ses yeux un autre ordre d'idées qui absorbaient toutes les autres. Disons ici, que, pour des motifs qu'il n'est pas encore opportun d'expliquer, il cherchait à deviner si Tiburcio Arellanos n'était pas le jeune Fabian de Mediana.

Cuchillo, de son côté, réfléchissait à certains antécédents relatifs au gambusino Arellanos et à son fils adoptif, et se gardait de les mentionner pour de puissantes raisons. Mais pour que ce récit puisse, dès son début, marcher débarrassé autant que possible de tout retour sur le passé, ces antécédents doivent être connus du lecteur.

Cuchillo, nous l'avons dit, changeait souvent de nom. C'était sous l'un de ces noms qu'il usait si vite que le bandit se trouvait à Tubac, quand il avait fait connaissance du malheureux Arellanos et s'était associé avec lui. Lorsque ce dernier, avant de commencer une nouvelle et périlleuse excursion, était revenu du préside pour revoir sa femme et le jeune homme qu'il aimait comme un fils, il confia à sa femme seule le but de son expédition et lui laissa même un itinéraire exact de la route qu'il devait suivre. Cuchillo ignorait, du reste, cette particularité.

Mais un fait qu'il taisait soigneusement, c'était que lui-même, après avoir entrevu le val d'Or, avait assassiné Arellanos pour s'emparer seul des trésors qu'il contenait. On a vu comment il avait été forcé de fuir à son tour, sans toutefois perdre le fruit de son crime, puisqu'il profitait seul de la vente de son secret. Nous laisserons maintenant le bandit combler lui-même une étroite lacune en expliquant comment il avait fait connaissance du fils d'Arellanos.

— Néanmoins, reprit Cuchillo en rompant le silence, j'ai voulu avoir le cœur net de toute appréhension. De retour à Arispe, je m'informai de la demeure d'Arellanos, et je fus trouver sa veuve pour l'informer de la mort du pauvre Marcos. Mais, à l'exception de la douleur avec laquelle mon message fut accueilli, je n'ai rien vu, rien soupçonné qui pût me faire croire que je n'étais pas le seul possesseur du secret que je viens de vous révéler.

— On croit facilement ce qu'on espère, dit Arechiza.

— Écoutez, seigneur don Estévan, reprit-il, il est deux choses dont je me pique : c'est d'avoir une conscience aussi facile à alarmer qu'une perspicacité difficile à mettre en défaut.

L'Espagnol ne fit plus d'objections ; il était convaincu non de la conscience sans doute, mais de la perspicacité du bandit.

Quant à Tiburcio Arellanos lui-même, nous croyons superflu de dire ce que le lecteur a déjà compris : c'est que ce jeune homme n'était autre que Fabian, le dernier descendant des comtes de Mediana. Cuchillo vient d'expliquer comment le brick anglais, vainqueur du cotre français, l'avait transporté, après la captivité du matelot canadien, sur une terre étrangère. Là, désormais sans guide pour retrouver sa famille, déshérité des biens de son opulente et

noble maison, orphelin de ceux qui avaient protégé son enfance et sa jeunesse, il ne possédait plus que ce que possède le plus pauvre dans ce pays : un cheval et une hutte de bambous.

CHAPITRE VI

LE DERNIER DES MEDIANA

Lorsque Cuchillo, à la fin de l'entretien dont nous venons de rendre compte, sortit de la cabane où il avait eu lieu, le soleil n'était déjà plus perpendiculaire, et commençait à s'abaisser vers l'horizon. La terre, desséchée par l'ardeur du jour, renvoyait les effluves brûlants dont elle dégageait son sein. Ces vapeurs, condensées par le vent, qui déjà soufflait plus frais, donnaient, par l'effet du mirage, aux plaines arides qui bordaient la forêt, l'aspect d'un lac limpide, comme si la nature, qui ne se plaît qu'aux parfaites harmonies, voulait offrir à l'œil une compensation à la triste nudité du paysage.

Des craquements sourds se faisaient encore entendre dans la forêt, pareils à ceux du bois qui se tord au contact du feu. Mais les arbres relevaient petit à petit leur feuillage sous le vent du sud et semblaient attendre impatiemment l'heure où le dais de brume qui les couvre la nuit allait rafraîchir leurs cimes.

Cuchillo siffla, et, à ce son bien connu, son cheval accourut en galopant. Le pauvre animal avait l'œil éteint par la soif. Son maître, ému de pitié, versa dans unealebasse quelque peu d'eau de son outre, et, bien que ce ne fût qu'une goutte pour l'animal, son œil morne se ranima.

Cuchillo brida, puis sella son cheval, et chaussa ses éperons. Cela fait, il appela un domestique de don Estévan, et lui donna l'ordre, de sa part, de harnacher les mules et les chevaux, et de prendre les devants pour apprêter le coucher, qui devait avoir lieu à quelques heures de route, dans un endroit qu'on appelle *la Poza* (la Citerne), où les voyageurs devaient passer la nuit.

Le domestique objecta que ce n'était pas là le chemin le plus direct pour Tubac, mais bien celui de *l'hacienda del Venado* (la métairie du Cerf). Cependant, sur la réponse péremptoire de Cuchillo, que l'intention du maître était de séjourner quelques jours à l'hacienda, le domestique se mit en devoir d'exécuter les ordres qui lui étaient transmis.

Le propriétaire de cette vaste exploitation agricole, la seule de cette importance entre Arispe et la frontière, était renommé, dans tout l'espace compris entre ces deux points, comme l'homme le plus généreux envers ses hôtes. Ce fut donc sans répugnance que les gens de la suite des deux voyageurs apprirent qu'en allongeant leur route, ils gagneraient du moins quelques jours de repos dans cette hospitalière demeure.

Le domestique chargé des ordres transmis par Cuchillo, après avoir sellé son cheval, se dirigea au galop vers la lisière de la forêt voisine, à l'entrée de laquelle il avait attaché la jument *capitana*(5).

(5) Celle qui marche en tête.

Autour d'elle étaient groupés les chevaux de relais et ceux qui avaient déjà servi dans le trajet jusqu'au village abandonné de Huérfano.

A l'aspect du cavalier qui s'avavançait, le lazo à la main, l'effroi se répandit dans cette troupe d'animaux encore à moitié sauvages. Au moment où le domestique faisait tourner son lacet au-dessus de sa tête, la troupe sauvage s'élança en bondissant ; mais il était déjà trop tard, et le nœud coulant s'enroula autour du cou de deux d'entre eux. Ces animaux avaient trop de fois reconnu la puissance du lazo pour résister, et, la tête baissée, ils suivirent docilement le domestique, tandis que les autres chevaux revenaient se trouper autour de la clochette de la capitana.

Les deux chevaux étant sellés et bridés, le domestique détacha la jument et prit l'avance, escorté par la troupe bondissante, qui se perdit bientôt dans un gros nuage de poussière.

Jusqu'à la Poza, où devait avoir lieu la halte, il n'y avait que quelques heures de route, et comme rien ne pressait d'y arriver avant la nuit, deux chevaux frais devaient suffire à don Estévan et au sénateur.

Celui-ci ne tarda pas à paraître à la porte de la cabane, où il avait consciencieusement fait une sieste, dont ces climats brûlants font éprouver le besoin impérieux. Don Estévan sortait en même temps de la sienne. Bien que l'air fût encore étouffant, il était plus respirable que le matin.

— Caramba ! s'écria le sénateur, c'est du feu que l'on respire, et non pas de l'air, et, si ces cabanes n'étaient pas un nid à scorpions et à serpents, j'y resterais volontiers jusqu'à la nuit, plutôt que de m'élançer de nouveau dans cette fournaise.

Après cette doléance, le sénateur se hissa péniblement à cheval, et don Estévan et lui prirent le devants. A quelque distance d'eux suivaient Cuchillo et Baraja, et enfin les domestiques et les mules fermaient la marche.

Cependant la fraîcheur de la forêt que traversait la cavalcade fit paraître supportable la première heure de route ; mais bientôt elle déboucha, à l'issue du bois, dans de vastes plaines qui paraissaient interminables.

Rien de triste comme ces terrains nus et blancs, sur lesquels toute végétation meurt faute de suc. De distance en distance, de longues perches s'élevaient pour annoncer une citerne ; mais les seaux de cuir qu'elles supportaient, tordus et déchirés par le soleil, disaient en même temps que ces citernes étaient desséchées. Malheur à celui que sa mauvaise étoile égare au milieu de ces plaines désertes ! Si son outre n'est pas bien remplie, s'il hésite sur la route à suivre, son histoire ira bientôt grossir celles des voyageurs morts de soif dans ces solitudes, entre un ciel et une terre également impitoyables.

— Il est donc vrai, comme on le prétendait, dit le sénateur à don Estévan en essuyant la sueur qui coulait de son visage, que vous étiez déjà venu dans ce pays ?

— Parbleu ! reprit Arechiza en souriant, c'est pour y être déjà venu que j'ai éprouvé le désir d'y revenir encore. Mais en quelle circonstance y arrivé-je, quel est le but de mon retour ? voilà le secret que je vous dirai plus tard ; toutefois, ce secret est de ceux qui donnent le vertige, si celui qui l'entend n'est un homme audacieux et au cœur fort. Serez-vous cet homme-là, seigneur sénateur ? ajouta l'Espagnol en arrêtant sur les yeux de son compagnon de route un regard calme, empreint de la force et de l'audace qu'il semblait exiger des autres.

Le sénateur ne put réprimer un léger frisson.

Les deux cavaliers marchèrent quelques minutes. Le trouble du sénateur n'avait pas échappé à l'Espagnol, qui reprit néanmoins ainsi :

— En attendant que je puisse tout vous dire, êtes-vous décidé à suivre mes conseils, à relever votre fortune par quelques riches alliances que je vous ménagerai comme je vous l'ai promis ?

— Sans doute, dit le Mexicain, quoique je ne sache pas encore l'intérêt que vous y pouvez avoir.

— C'est mon affaire et encore mon secret. Je ne suis pas de ceux qui vendent la peau de l'ours quand il est encore vivant. Lorsque je pourrai vous dire : "Don Vicente Tragaduros y Despilfarro, j'ai cent mille piastres de dot à votre disposition, sur un mot de vous," alors seulement je vous dicterai mes conditions, et vous y souscrirez.

— Je ne dis pas non, s'écria le sénateur ; mais j'avous que je cherche en vain dans ma mémoire une héritière telle que vous espérez la trouver.

— Connaissez-vous la fille du riche propriétaire de l'hacienda del Venado, où nous coucherons demain soir, don Augustin Pena ?

— Oh ! s'écria le sénateur, celle-là doit apporter une dot d'un million, à ce qu'on dit ; mais ce serait folie que d'y prétendre . . .

— Eh ! eh ! reprit don Estévan, c'est une forte-resse qui, bien assiégée, capitulerait tout comme une autre.

— On dit la fille de Pena jolie.

— Charmante.

— Vous la connaissez ?

Le sénateur regarda l'Espagnol d'un air d'étonnement.

— Et c'est peut-être l'hacienda del Venado qui servait de but à ces périodiques et mystérieux voyages dont on s'entretenait dans Arispe ?

— Précisément.

— Ah ! je comprends, reprit le sénateur d'un air de finesse ; les beaux yeux de la fille vous attireraient chez le père.

— Vous n'y êtes pas ; le père n'était tout simplement que le banquier dans les coffres de qui j'allais renouveler mes provisions de quadruples épuisées.

— Est-ce là, aujourd'hui, le motif du détour que nous faisons pour nous rendre à Tubac ?

— En partie, reprit l'Espagnol ; mais j'ai un autre but dont je vous entretiendrai plus tard.

— Vous êtes un mystère pour moi des pieds à la tête, répondit le sénateur ; mais je m'abandonne en aveugle à votre étoile.

— Et vous ferez bien ; il ne tiendra peut-être qu'à vous que la vôtre, un instant éclipsée, ne reprenne toute sa splendeur.

Le soleil était à son déclin ; les voyageurs n'étaient plus qu'à deux lieues de la Poza, quand ils laissèrent derrière eux les plaines désertes que nous avons décrites. Quelques gommiers se montraient au milieu des sables qui succédaient aux terrains calcaires ; les objets commençaient à devenir moins visibles dans l'ombre que le crépuscule étendait petit à petit sur la campagne.

Tout à coup la monture de don Estévan s'arrêta en dressant les oreilles, comme font les chevaux à l'aspect d'un objet qui les effraye. Le cheval du sénateur imita celui de l'Espagnol ; mais l'Espagnol ni le sénateur ne voyaient rien.

— C'est le cadavre de quelque mule morte, dit le Mexicain.

Les cavaliers donnèrent de l'éperon à leurs montures et les firent avancer malgré leur répugnance. Alors ils aperçurent, derrière un massif d'aloès, le corps d'un cheval étendu sur le sable. Une rencontre semblable est fort ordinaire dans un pays aride, où l'eau ne se trouve qu'à de fort longues distances dans la saison sèche, et les voyageurs n'y eussent fait nulle attention si le cheval n'eût pas été sellé et bridé. Cette circonstance indiquait dès lors quelque événement extraordinaire.

Cuchillo avait rejoint les deux voyageurs arrêtés devant l'animal mort.

— Ah ! dit-il en le considérant attentivement, le pauvre diable qui le montait a dû se trouver dans un double embarras, en perdant à la fois son cheval et l'eau de son outre.

En effet, ce cheval avait dû tomber si brusquement, foudroyé sans doute par la chaleur et par la soif, que son cavalier ne devait pas avoir eu le temps de le soutenir, à en juger par une outre encore attachée à la selle, et qui avait été écrasée dans les convulsions de l'animal. Le cuir, racorni déjà sous le soleil, laissait voir l'ouverture par laquelle l'eau qu'il contenait s'était répandue jusqu'à la dernière goutte sur le sable.

— Nous n'allons pas tarder peut-être à rencontrer le cavalier aussi malade que le cheval, dit Cuchillo, quand il eut examiné le corps mort. Cela me rappelle que j'ai une soif d'enragé, continua-t-il.

Et il avala philosophiquement une gorgée de l'eau qu'il portait avec lui.

Des pas d'hommes empreints sur le sable indiquaient que le voyageur avait continué sa route à pied, mais que les forces semblaient déjà lui manquer au début : car, outre l'inégalité de la distance entre chaque pas, ces empreintes n'avaient pas la netteté de celles d'un voyageur bien d'aplomb sur ses jambes.

Ces indices n'échappèrent pas à Cuchillo qui était de ces gens aux yeux desquels certains signes muets sont des révélations infaillibles.

— Décidément, dit-il, le voyageur ne doit pas être loin.

Cuchillo avala encore une gorgée d'eau.

En effet, quelques minutes de marche menèrent les voyageurs près d'un homme couché et immobile sur le bord de la route. Comme s'il eût voulu cacher sa figure aux yeux des passants, un large chapeau de paille la couvrait tout entière.

La mise du voyageur en détresse trahissait sa misère. Son costume, outre le chapeau qui masquait ses traits et dont la vétusté était près de mettre la paille à jour, se composait d'une veste d'indienne, dont le soleil avait rongé les couleurs, et de calzoneras de nankin à boutons de filigrane qui ne paraissaient guère en meilleur état que la veste. C'était tout ce qu'on voyait de lui dans l'obscurité.

— Benito, dit l'Espagnol à l'un de ses domestiques, écartez du bout de votre lance le chapeau qui couvre la figure de cet homme; peut-être n'est-il qu'endormi.

Le domestique exécuta l'ordre de son maître, et enleva le chapeau sans mettre pied à terre; mais l'homme couché ne fit aucun mouvement. Quant à sa figure, il était impossible de la distinguer; l'obscurité croissait trop rapidement, comme d'habitude sous les tropiques. Don Estévan s'adressant à Cuchillo :

— Quoique ce ne soit pas votre spécialité, dit-il, si vous voulez faire acte d'humanité en essayant de faire revenir ce pauvre diable à la vie, il y aura pour vous une demi-once d'or au cas où vous le sauverez.

— Capista ! seigneur don Estévan, vous vous méprenez sur mon caractère; je suis le plus humain des hommes quand... j'ai intérêt à l'être. Allez ! j'aurai bien du malheur si je ne vous amène pas ce soir ce gaillard-là à notre couchée à la Poza.

En disant ces mots, Cuchillo mit pied à terre, et, passant la main sur le cou de son cheval :

— Tout beau ! Tordillo, dit-il, attendez ici, et ne bougez pas.

Le cheval, tout en grattant la terre au pied et en rongant son frein, obéit à la voix de son maître.

— Faut-il laisser un de nos gens avec vous ? demanda le sénateur.

Cuchillo n'eut garde d'accepter un aide qui eût pu revendiquer une partie de la récompense promise; la cavalcade s'éloigna, et il resta seul. Alors il s'approcha de l'homme couché et se pencha sur lui pour juger, à l'inspection de ses traits, s'il y avait encore quelque espoir de le sauver.

A la vue de la figure du moribond, le bandit tressaillit.

— Ah ! s'écria-t-il, Tiburcio Arellanos !

C'était en effet le fils adoptif du gambusino victime de Cuchillo, ou pour mieux dire, Fabian de Mediana, qui se trouvait sous ses yeux.

— Je ne me trompe pas ! c'est bien lui. Ma foi ! s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux, reprit à part soi l'aventurier, frappé de la pâleur mortelle qui couvrait le visage du jeune homme.

Une idée infernale traversa son esprit. Celui qui peut-être partageait avec lui le secret qu'il avait acheté par un crime, se trouvait livré entre ses mains, au fond d'un désert où nul ne pouvait le voir. Cuchillo n'avait qu'à l'achever, s'il n'était pas mort, et à dire qu'il n'avait pu le sauver. Qui pourrait

prouver le contraire ? Alors ne devait-il pas mettre son secret à l'abri de toute éventualité ?

Tous les instincts de férocité du misérable s'étaient réveillés. Cuchillo tira son couteau et mit machinalement la main sur le cœur de Tiburcio. Un faible mouvement y dénotait encore la vie. Le bandit levait les bras; mais il s'arrêta.

— C'est ainsi, pensa-t-il, que j'ai frappé celui que ce jeune homme appelait son père... Je l'ai égorgé au moment où il se reposait près de moi sans crainte, sans défiance. Je le vois, là, me disputant les restes d'une vie à moitié éteinte. Je sens encore sur mes épaules le poids de son cadavre quand je l'ai jeté à la rivière.

Et le bandit, au milieu de l'obscurité et du silence imposant du désert, jeta autour de lui un regard presque craintif. Le souvenir d'Arellanos sauva la vie de Tiburcio. Cuchillo, morne et pensif, s'assit auprès du jeune homme toujours immobile, et machinalement encore sa main fit rentrer le poignard dans sa gaine.

Puis, une voix s'éleva dans son âme et parla plus haut que sa conscience : c'était celle de l'intérêt personnel.

Connaissant les rares qualités de Tiburcio, se talents de *rastreador*, son audace parfois téméraire, Cuchillo crut devoir ajourner les sinistres desseins qu'il avait formés, et, quitte à le surveiller attentivement, il résolut d'enrôler le jeune homme sous les ordres de don Estévan, comme un partisan dont on connaît la valeur.

— Eh bien ! pensa-t-il, si mes intérêts m'ordonnent de lui reprendre plus tard cette vie, qui peut m'être utile à présent, et que je lui accorde, alors il ne me devra plus rien... Mais non, parbleu, nous serons quittes.

Cuchillo ne vantait pas en vain, comme on le voit, la susceptibilité de sa conscience, et, grâce à la force de cet argument, il résolut de ne plus laisser mourir celui que son intervention pouvait sauver, et dont en outre la vie lui était payée.

— Comme j'ai bien fait de conserver de l'eau dans mon outre pensa Cuchillo.

Il entr'ouvrit la bouche du moribond et y versa quelques gouttes avec précaution. Ce secours parut ramener Tiburcio, qui ouvrit les yeux et les referma presque aussitôt.

— Cela signifie qu'il en veut encore, reprit le compatissant Cuchillo.

Il recommença deux fois la même opération, en redoublant chaque fois la dose.

Tiburcio poussa un soupir.

Cuchillo se pencha sur le jeune homme qui semblait recouvrer la vie petit à petit, et le considéra en paraissant réfléchir profondément.

Enfin, une demi-heure s'était à peine écoulée que Tiburcio fut ranimé et en état de répondre aux questions de celui qui se nommait emphatiquement son sauveur.

Tiburcio était bien jeune; mais la vie solitaire qu'il avait menée mûrit et développe promptement le jugement. Ce fut avec des restrictions prudentes.

qu'il raconta la mort de sa mère adoptive, que Cuchillo connaissait déjà.

— Depuis vingt-quatre heures que j'avais passées à son lit d'agonie, ajouta-t-il, j'avais oublié complètement mon cheval. Je fermai la cabane où je ne voulais plus revenir et je me mis en route en ressentant les premières atteintes de la fièvre et sans faire boire le pauvre animal. Aussi les forces lui manquèrent-elles à la seconde journée, et il tomba mort en m'entraînant dans sa chute, et en écrasant l'outre suspendue à ma selle. Épuisé par plusieurs nuits sans sommeil, je tombai comme lui, et je n'eus que la force de me traîner hors de la route, pour mourir du moins en paix et ignoré du monde entier.

— Je comprends cela, interrompit Cuchillo ; il est étonnant combien on regrette les parents qui ne nous laissent pas d'héritage.

Tiburcio aurait pu dire que, sur son lit de mort, sa mère adoptive lui avait laissé un royal et terrible legs, le soin de sa vengeance sur le meurtrier inconnu d'Arellanos, et le secret du val d'Or ; mais il lui eût fallu ajouter que c'était à la condition de chercher toute sa vie ce meurtrier, que la veuve du gambusino lui avait laissé ce secret en mourant.

Tiburcio ne releva pas la réflexion de Cuchillo.

On peut apprécier jusqu'à quel point sa discrétion le servit en cette occasion.

Ainsi, comme Cuchillo, comme don Estévan, Tiburcio connaissait l'existence, l'emplacement exact du val d'Or ; le secret, comme on le verra plus tard, n'en avait pas été gardé par Arellanos. Mais était-ce un concurrent bien dangereux qu'un jeune homme sans appui, sans ressources, et à qui il ne restait plus même un cheval pour le porter ?

— De façon, dit Cuchillo, qui, assis sur les revers de la route, les genoux à la hauteur du menton, jouait avec le couteau passé dans la jarretière de sa botte, qu'à l'exception d'une hutte en bambous que vous avez abandonnée, d'un cheval qui a crevé entre vos jambes, et du costume que vous portez, Arellanos et sa veuve ne vous ont pas laissé d'autre héritage ?

— Rien que la mémoire de leurs bienfaits et la vénération de leur nom.

— Pauvre Arellanos ! je l'ai bien regretté, hasarda imprudemment Cuchillo, que son hypocrisie mit maladroitement hors de garde.

— Vous l'avez donc connu ? s'écria Tiburcio ; il ne m'a jamais parlé de vous.

Cuchillo sentit qu'il venait de se fourvoyer ; il se hâta de répondre :

— J'en ai beaucoup ouï parler comme d'un bien digne homme et d'un gambusino renommé... et c'est bien assez pour que je le regrette, je pense. N'est-ce pas moi d'ailleurs qui vous ai informé de sa mort, que le hasard seul m'avait apprise ?

Malgré le ton naturel dont Cuchillo fit cette réponse, il était porteur d'une de ces figures tellement suspectes, tant de soupçons planaient sur sa tête, que Tiburcio jeta sur lui un regard de défiance.

Mais, petit à petit, les idées du jeune homme semblèrent prendre un autre cours. Il parut pendant

quelque temps plongé dans une méditation profonde, qui n'était que le résultat de sa faiblesse accidentelle, et dont Cuchillo, enclin aux soupçons, interpréta indifféremment l'origine.

En ce moment le cheval de Cuchillo commença de donner des signes évidents de terreur. Son poil se hérissait, et il se rapprocha de son maître comme pour chercher protection près de lui. L'heure approchait où le désert assombri allait se parer de toute sa majesté nocturne. Déjà les chacals hurlaient au loin, quand tout à coup une note rauque, saccadée, leur imposa silence : c'était la voix du lion d'Amérique.

— Écoutez ! dit Cuchillo.

Un hurlement plus aigu retentit d'un autre côté.

— C'est un puma⁽⁶⁾ et un jaguar⁽⁷⁾ qui se disputent le corps de votre cheval, ami Tiburcio, et le vaincu pourrait bien essayer de se dédommager sur l'un de nous. Je n'ai que ma carabine et vous n'avez pas d'armes.

— J'ai mon poignard.

— Ça ne suffit pas. Montez en croupe derrière moi, et partons.

Tiburcio suivit ce conseil, en ajournant ses soupçons devant le danger commun, et, malgré sa double charge, le cheval de Cuchillo s'éloigna rapidement, tandis que les grondements des deux féroces habitants du désert, prêts à se déchirer pour leur proie, devenaient plus sonores et plus prolongés.

CHAPITRE VII

LA COUCHÉE DANS LES BOIS

Pendant longtemps encore l'écho apporta aux oreilles des deux cavaliers de formidables rugissements mêlés aux hurlements plaintifs des chacals. Ces animaux voraces n'abandonnaient qu'à regret la proie que se disputaient les deux rois des forêts d'Amérique. Bientôt un bruit d'une autre nature prouva l'intervention humaine dans cette scène du désert. En effet, les hurlements cessèrent tout à coup.

— C'est un coup de carabine, dit Tiburcio ; qui peut s'amuser à chasser dans ces solitudes ?

— Quelqu'un de ces chasseurs américains, sans doute, que nous voyons de temps en temps venir à Arispe vendre leurs provisions de peaux de loutre ou de castor, et qui se soucient d'un jaguar ou d'un puma comme d'un chacal.

Rien ne troublait plus maintenant le calme imposant de la nuit. Les étoiles brillaient au ciel, et à peine une brise plus fraîche faisait-elle entendre un léger murmure dans les taillis de bois de fer.

— Et où me menez-vous ainsi ? demanda Tiburcio après un assez long silence.

— A la Poza, où j'ai quelques amis qui m'attendent et où nous passerons la nuit ; puis de là, si cela vous convient, à l'hacienda del Venado.

— A l'hacienda del Venado ! reprit Tiburcio ; j'y vais aussi.

(6) On appelle puma un lion sans crinière, particulier à l'Amérique.

(7) Tigre moucheté.

Pendant le jour, Cuchillo eût pu voir le jeune homme rougir en disant ces mots ; car une affaire de cœur l'attirait malgré lui vers la fille de don Augustin.

— Puis-je, demanda Cuchillo à son jeune compagnon, savoir quel motif vous mène à l'hacienda ?

Tiburcio fut interdit à cette question bien simple ; mais on a pu s'apercevoir que Cuchillo n'était pas le confident qu'il eût choisi.

— Je suis sans ressources, répondit-il en hésitant, et je vais demander à don Augustin Pena de m'accepter au nombre de ses *vaqueros* (vachers).

— C'est un triste métier que vous allez faire là, mon garçon. Exposer sa vie tous les jours pour un modique salaire, veiller la nuit, courir le jour dans les halliers ou dans les plaines, à l'ardeur du soleil, à la fraîcheur des nuits : tel est le sort du vaquero.

— Que puis-je faire ? dit Tiburcio ; n'est-ce pas là la vie à laquelle j'ai été accoutumé ? n'ai-je pas toujours vécu dans la solitude et les privations ? Ces calzonerias usées et cette veste déchirée ne sont-elles pas ma seule fortune ? Je n'ai même pas un cheval qui m'appartienne. Ne vaut-il pas mieux être vaquero que mendiant ?

— Il ne sait rien, pensa Cuchillo ; sans cela songerait-il à prendre un emploi de cette nature ?

Puis tout haut :

— Eh bien ! dit-il, j'ai quelque chose de mieux à vous proposer. Vous êtes en effet un véritable enfant perdu ; excepté moi, personne ne vous pleurerait si vous veniez à mourir. Vous n'avez rien entendu dire probablement au fond de votre solitude, d'une expédition qu'on vient d'organiser à Aripse.

— Non.

— Soyez des nôtres. Dans une expédition semblable, un garçon résolu comme vous l'êtes sera une acquisition précieuse ; et de votre côté, un gambusino expérimenté tel que je vous connais, car vous avez été élevé à bonne école, peut faire sa fortune d'un coup. . . S'il pare la botte que je viens de lui porter, ajouta le bandit en lui-même, ce sera un signe évident qu'il ne sait rien.

Cuchillo poursuivait ainsi son double but d'investigation et d'intérêt personnel, en sondant Tiburcio et en essayant de se l'attacher par l'espoir du gain. Mais, tout rusé qu'il était, le bandit avait affaire à forte partie.

— C'est donc une expédition de chercheurs d'or ? dit froidement le jeune homme.

— Vous l'avez dit ; je vais avec quelques amis à l'hacienda del Venado, et de là nous nous réunissons au préside de Tubac pour aller explorer l'Apacheria, qui renferme, dit-on, tant de trésors. Nous serons une centaine à peu près.

Tiburcio garda le silence.

— Quoique entre nous, continua Cuchillo, je puisse vous dire que je n'ai jamais dépassé Tubac, je serai cependant un des guides de cette expédition. Eh bien ! qu'en dites-vous ?

— J'ai bien des raisons pour ne pas m'engager sans réflexion, répondit Tiburcio ; je vous demanderai donc vingt-quatre heures pour réfléchir.

Cette expédition, dont il apprenait si subitement la nouvelle, pouvait en effet anéantir ou favoriser les projets de Tiburcio, qui voila son incertitude sous cette réserve prudence.

— Il ne s'émeut pas ! Ce jeune homme est destiné à rester mon débiteur.

Telle fut la pensée de Cuchillo qui, désormais débarrassé de souci de ce côté, se mit à siffler indifféremment en poussant son cheval. La meilleure harmonie semblait donc régner entre deux hommes qui tous deux avaient l'un contre l'autre un motif de haine mortelle, mais encore ignoré, quant tout à coup le cheval qui les portait broncha de la jambe gauche et manqua de s'abattre. Tiburcio s'élança à terre, l'œil enflammé, et s'écria d'une voix menaçante :

— Vous n'avez jamais dépassé Tubac, dites-vous ? depuis quand ce cheval est-il à vous, Cuchillo ?

— Que vous importe ? dit l'aventurier surpris d'une question à laquelle sa conscience donnait une signification alarmante, et que peut avoir à faire mon cheval avec la question que vous m'adressez, si discourtoisement ?

— Par l'âme d'Arellanos, je veux le savoir, ou sinon. . .

Cuchillo donna un coup d'éperon à son cheval, qui sauta de côté, et, au moment où il portait la main aux courroies de sa carabine, Tiburcio se rapprocha vivement de lui, étreignit sa main avec vigueur dans la sienne, et répéta sa question :

— Depuis quand ce cheval est-il à vous ?

— La ! là ! quelle curiosité ! répondit Cuchillo avec un rire forcé. Eh bien ! puisque vous tenez tant à le savoir, j'en ai fait l'acquisition. . . Il y a six semaines. Me l'avez-vous déjà vu, par hasard ?

En effet, c'était la première fois que Tiburcio voyait Cuchillo sur ce cheval, qui, malgré ce défaut de broncher parfois, était plein d'excellentes qualités, et que son maître ne montait que dans les grandes occasions. Le mensonge du cavalier dissipait sans doute quelques soupçons dans l'âme de Tiburcio à l'égard du cheval, car le jeune homme cessa d'êtreindre la main du bandit.

— Pardon, dit-il, de cette violence, mais permettez moi une question encore.

— Dites ! s'écria Cuchillo ; pendant que nous y sommes, que fait, entre amis, une question de plus ou de moins ?

— Qui vous a vendu ce cheval il y a six semaines ?

— Son maître, parbleu ! dit l'aventurier pour gagner du temps, un inconnu. . . qui revenait d'un long voyage.

— Un inconnu ! répéta Tiburcio ; pardon encore une fois.

— Vous l'aurait-on volé, par hasard ? reprit Cuchillo d'un ton ironique.

— Non ; mais ne pensons plus à mes folies.

— Je vous les pardonne, dit Cuchillo d'un air magnanime ; aussi vrai, ajouta-t-il mentalement, que tu n'iras pas plus loin, fils de chien.

Tiburcio n'était plus sur la défensive, et le bandit profita de l'obscurité pour déboucler sournoisement

les courroies de sa carabine. Il allait sans doute mettre à exécution sa vengeance, lorsqu'un cavalier, tirant après lui un cheval sellé et bridé, arriva au galop du côté opposé de la route.

— Est-ce vous, seigneur Cuchillo ? cria le cavalier.

— Au diable !... dit Cuchillo. Ah ! c'est vous, Benito ?

— Oui. Eh bien ! avez-vous sauvé l'homme ? Le seigneur don Estévan m'envoie à tout hasard avec une gourde d'eau fraîche et un cheval pour lui.

— Il est là, répliqua Cuchillo ; grâce à moi, il est sain et sauf... jusqu'au moment où je me retrouverai face à face avec lui, ajouta-t-il tout bas.

— Eh bien ! regagnons la couchée, dit le domestique.

Tiburcio se mit en selle, et tous trois galopèrent silencieusement vers l'endroit où la cavalcade avait fait halte : le domestique, sans penser à autre chose qu'à s'y rendre le plus vite possible, comme un homme fatigué d'une journée laborieuse ; Cuchillo, en maudissant le fâcheux dont la présence lui faisait ajourner sa vengeance ; et Tiburcio, en faisant de vains efforts pour écarter les soupçons qu'une coïncidence singulière éveillait dans son esprit à l'égard du bandit. Ce fut dans ces dispositions qu'après un quart d'heure de marche rapide les trois cavaliers virent briller les feux qui signalaient la halte de la caravane, et gagnèrent enfin la Poza.

L'endroit qu'on nommait ainsi, et le seul où il y eut de l'eau en toute saison à dix milles à la ronde, était une citerne qu'alimentait sans doute quelque source cachée, et dont l'orifice était plus large que celui des autres citernes. Elle était creusée au fond d'un petit vallon d'une dizaine de pieds de largeur en tous sens, dont les bords inclinés conduisaient l'eau des pluies dans ce précieux réservoir.

Ce vallon était couronné d'arbres dont l'épais feuillage, nourri par une sève vigoureuse, protégeait la citerne contre les rayons du soleil. Le gazon dont les bords étaient tapissés, la fraîcheur que répandaient les cimes entrelacées des arbres faisaient de la Poza, au milieu de ces déserts, une oasis délicieuse.

En même temps que ce lieu servit de halte habituelle aux voyageurs, les chasseurs venaient aussi se mettre à l'affût dans ses environs, soit pour tirer les daims et les cerfs, soit pour guetter les jaguars et d'autres bêtes féroces que la soif y poussait de tous côtés.

Une de ces perches à bascules, dont le pays est plein, et qui sont semblables à celles de l'Algérie, servait à puiser l'eau à l'aide d'un seau de cuir attaché à l'une des extrémités, pour la faire couler dans des troncs d'arbres creusés en auge et y abreuver les chevaux des voyageurs.

A quelques pas de là, un bois épais, à travers lequel s'enfonçait la route de l'hacienda del Venado, offrait de verts et frais ombrages. Dans l'espace compris entre les abords de la Poza et la lisière du bois, on avait allumé un grand feu, d'abord pour combattre la fraîcheur glaciale des nuits après des journées brûlantes, et ensuite pour écarter de l'eau les jaguars

ou les pumas qui pouvaient être tentés de venir s'y désaltérer.

Non loin de ce feu, qu'alimentaient les arbres mort de la forêt, les domestiques avaient dressé le lit ce camp du sénateur et de l'Espagnol ; et, tandis qu'ils s'occupaient à faire rôtir la moitié d'un mouton pour le repas du soir, une outre remplie de vin rafraîchissait dans une des auges de l'abreuvoir.

Après une journée de marche pénible, c'était un spectacle fort attrayant que celui présenté par cette halte de nuit aux abords de la Poza.

Tiburcio et ses deux compagnons venaient d'y arriver.

— Voilà votre halte, mon cher Tiburcio, dit Cuchillo d'un ton affectueux, pour mieux déguiser ses sentiments de rancune et ses projets sinistres ; mettez pied à terre, pendant que je vais aller prévenir le chef de notre arrivée. Voici don Estévan Arechiza, celui sous les ordres de qui vous vous enrôlez, si le cœur vous en dit ; et, entre nous, c'est ce que vous pourrez faire de mieux.

Cuchillo ne voulait pas que sa victime pût maintenant lui échapper, et il tenait plus que jamais à voir le jeune homme se joindre à l'expédition. Il montra du doigt le sénateur et don Estévan, assis sur leur lit de camp et vivement éclairés par la flamme du foyer, tandis que Tiburcio était encore invisible pour eux. Quant à lui, il s'avança vers don Estévan.

— Je désirerais, dit-il à l'Espagnol, vous dire deux mots en particulier, avec la permission du seigneur sénateur.

Don Estévan fit signe à Cuchillo de l'accompagner dans l'allée sombre que formait la route au milieu de la forêt.

— Vous ne devineriez pas, seigneur don Estévan, quel est l'homme qu'a sauvé votre générosité ; car je le ramène sain et sauf, comme vous le voyez.

L'Espagnol mit la main à sa poche et donna la pièce d'or promise.

— C'est le jeune Tiburcio Arellanos qui vous doit la vie ; pour moi, je n'ai écouté que mon bon cœur ; mais peut-être avons-nous fait tous deux une sottise affaire.

— Pourquoi cela ? dit don Estévan ; ce jeune homme sera d'autant plus facile à surveiller qu'il sera près de nous ; car il est décidé, je pense, à être des nôtres.

— Il a demandé vingt-quatre heures pour réfléchir.

— Croyez-vous qu'il sache quelque chose ?

— Je le crains, dit Cuchillo, d'un air lugubre ; car un mensonge ne lui coûtait rien pour rendre suspect à l'Espagnol celui dont il avait juré la mort. En tout cas, ce ne serait qu'un prêté rendu.

— Que voulez-vous dire ?

— Que ma conscience m'assure qu'elle serait parfaitement tranquille si... Eh ! parbleu ! ajouta-t-il brusquement, si j'envoyais ce jeune homme débrouiller sa parenté dans l'autre monde ?

— A dieu ne plaise ! s'écria vivement don Estévan ; d'ailleurs, j'admets qu'il sache tout ; je commande à cent hommes et il est seul, ajouta-t-il pour

désarmer Cuchillo, dont il n'attribuait qu'à la cupidité le désir de se défaire de Tiburcio. N'ayez aucun souci de lui ; moi, je me tiens pour satisfait, et vous devez faire comme moi.

— Satisfait... satisfait, grommela Cuchillo comme un dogue que la voix de son maître réduit à se contenter de gronder au lieu de déchirer ; moi, je ne le suis guère... mais plus tard...

— Je verrai ce jeune homme, interrompit l'Espagnol qui reprit le chemin du bivac dont il s'était éloigné, tandis que Cuchillo le suivait en se disant d'un ton sérieux :

— Que diable pouvait-il avoir à me demander s'il y a longtemps que je possède mon cheval?... Voyons, l'animal a bronché, c'est à ce moment qu'il m'a menacé... Je n'y comprends rien, mais je me défie de ce que je ne comprends pas.

Quand Arechiza et Cuchillo regagnèrent l'endroit de la halte, une certaine agitation y régnait. Les chevaux, dispersés de part et d'autre, s'étaient réunis non loin du campement, tout alentour de la jument *capitana*, et la flamme du foyer éclairait de leurs fauves leurs yeux brillants ; le cou tendu vers leurs gardiens, ils semblaient vouloir se mettre sous la protection de l'homme. Parfois, un hennissement de terreur se faisait bruyamment entendre au milieu de ce groupe d'animaux effrayés. Il était évident que l'instinct leur faisait redouter un danger encore éloigné.

— C'est quelque jaguar qui rôde par ici, disait un des domestiques, et nos animaux le sentent de loin.

— Bah ! disait un autre, le jaguar n'attaque que les poulains ; il n'oserait se hasarder à attaquer un cheval vigoureux.

— Vous croyez cela, vous ? reprit le premier ; eh bien ! demandez à Benito, que voici, ce qu'il advint à l'endroit d'un beau et fort cheval qu'il aimait beaucoup.

Benito s'avança vers les deux interlocuteurs :

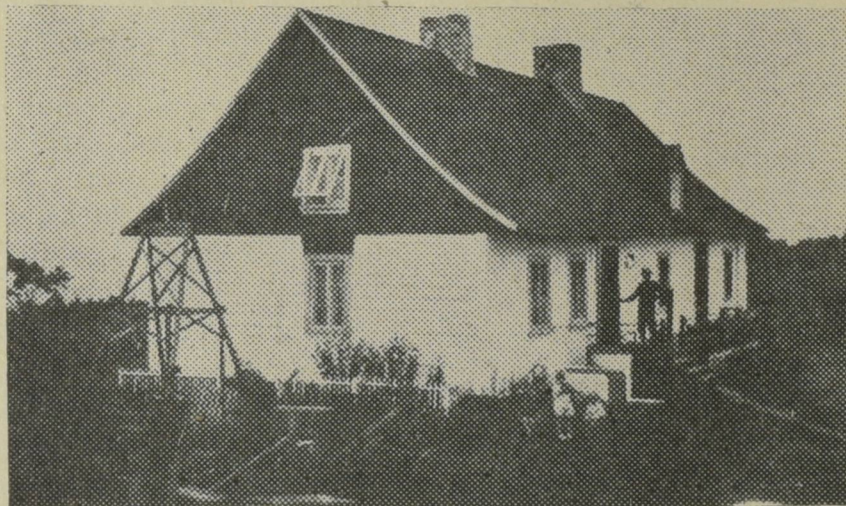
— Un jour, dit-il, ou plutôt une nuit comme celle-ci, je m'étais fort éloigné de l'hacienda del Venado, où je servais alors, et j'avais pris le parti de passer la nuit près de la source de l'*Ojo de Agua*. J'avais attaché mon cheval assez loin de moi, dans un endroit où l'herbe était plus drue, et je dormais comme on dort quand on a fait vingt lieues dans la journée, lorsque je fus éveillé par des rugissements et des hennissements de tous les diables. Il faisait un clair de lune à y voir comme en plein jour. Effrayé du sabat infernal que j'entendais, je voulus rallumer mon feu ; mais il s'était éteint, et j'eus beau souffler, je n'en pus tirer la moindre étincelle. Tout à coup je vis passer au galop mon cheval qui, au risque de s'étrangler, avait rompu la *reata* (la longe) que je lui avais passé au cou. "Bon, me dis-je, au lieu d'un cheval qui me manquait, je vais en avoir deux à chercher." J'avais à peine fait cette réflexion, que je distinguai au clair de lune, bondissant après mon cheval, un superbe jaguar en pleine poursuite. Il semblait à peine toucher la terre, car chacun de ses bonds le transportait à vingt pieds plus loin. Je compris que mon cheval était perdu. Je prêtai l'oreille avec inquiétude, mais je n'entendis plus rien. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure, qui me sembla bien long, que le vent m'apporta un effroyable rugissement...

Un tressaillement d'effroi interrompit le narrateur :

— *Virgen santa !* s'écria-t-il, c'était comme celui-ci !

Un rauquement formidable venait en effet d'éclater non loin de la Poza, et de couper la parole à Benito. Un silence profond lui succéda, pendant lequel un souffle de terreur sembla planer dans l'atmosphère au-dessus de la tête des hommes et des animaux.

(A suivre.)



UNE ANCIENNE MAISON DE ST-JEAN PORT-JOLI